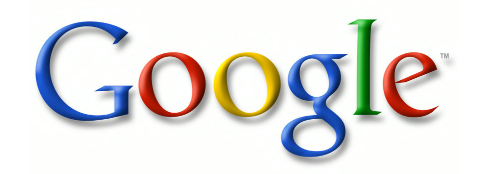

Google


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Hégésippe Moreau

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Hégésippe Moreau

**

LE MYOSOTIS — POÉSIES INÉDITES



PARIS

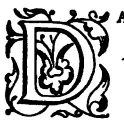
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC



AVERTISSEMENT



ANS *une lettre, datée du mois de juillet 1837, à la veille de l'apparition du* Myosotis, *Hégésippe Moreau écrivait à celle qu'il appelait sa sœur et qui a tenu une si grande place dans sa vie :*

« Pour composer ce recueil, d'où la politique devait être exclue, j'ai été obligé de prendre une à une mes pièces de vers les moins mauvaises et de les mutiler misérablement, ce qui, je l'avoue, m'a fait mal au cœur... Les poésies sont maintenant en lambeaux. »

II. *

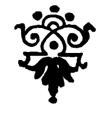
Le plaisir de se voir imprimé fut peu de chose à côté du regret d'avoir cédé à certains conseils : « Ce livre est mal fait, très mal fait, mauvais, très mauvais, » répétait-il avec tristesse.

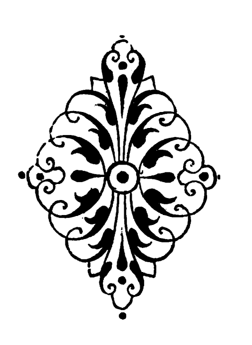
Publier ses vers en les classant par dates, c'était son simple désir : « Ils eussent formé ainsi, disait-il, la biographie complète de l'auteur. »

Ce qu'il avait souhaité, nous avons essayé de le réaliser. En dehors de la longue introduction que l'on trouvera dans le volume de prose et qui, servant de lien aux documents, aux récits, à des lettres inconnues, permet de reconstituer la vie d'Hégésippe Moreau, nous avons reproduit ici les poésies dans l'ordre où il les eût données lui-même. Peut-être eût-il attaché moins d'importance à la publication intégrale de certains textes primitifs que nous avons recueillis à Provins, ainsi qu'à la mise au jour de quelques pièces inédites. Plus d'une poésie est alourdie par des vers fabriqués avec peine et qu'il aurait volontiers effacés. Après avoir eu l'imprudence de vouloir imiter Barthélemy et d'entreprendre une sorte de Némésis *qui s'appelait* Diogène, *il dut, avant de renoncer à cette gageure, se laisser aller, faute d'inspiration, à des lieux communs dont quelques-*

uns sont visiblement plaqués. Mais n'y a-t-il pas dans ces hors-d'œuvre et dans ces vers essoufflés de précieux renseignements? On assiste au travail de Moreau. C'est lui-même que l'on voit, en face d'une tâche souvent inconciliable avec son talent et parfois devant un thème en désaccord avec ses sentiments vrais. Que lui fallait-il? De l'affection et du pain. Isolé, en proie à la plus profonde misère, qui souffletait chaque jour son orgueil, il devint dans certaines pièces le poète de la haine, lui qu'un peu de bonheur, ainsi qu'il le disait, convertissait bien vite.

R. VALLERY-RADOT.





LE MYOSOTIS



DIX-HUIT ANS

(1828)

J'ai dix-huit ans : tout change, et l'Espérance
Vers l'horizon me conduit par la main.
Encore un jour à traîner ma souffrance,
Et le bonheur me sourira demain.
Je vois déjà croître pour ma couronne
Quelques lauriers dans les fleurs du printemps ;
C'est un délire... Ah ! qu'on me le pardonne :
J'ai dix-huit ans !

J'aime Provins, j'aime ces vieilles tombes
Où les Amours vont chercher des abris;
Ces murs déserts qu'habitent les colombes,
Et dont mes pas font trembler les débris.
Là je m'assieds, rêveur, et dans l'espace
Je suis des yeux les nuages flottants,
L'oiseau qui vole et la femme qui passe :
J'ai dix-huit ans!

Bercez-moi donc, ô rêves pleins de charmes,
Rêves d'amour... Mais l'aquilon des mers
A jusqu'à moi porté le bruit des armes :
La Grèce appelle en secouant ses fers.
Loin de la foule et loin du bruit des villes,
Dieu! laisse-moi respirer quelque temps,
Le temps d'aller mourir aux Thermopyles :
J'ai dix-huit ans!

Mais quel espoir! la France, jeune et fière,
S'indigne aussi de vieillir en repos :
Des cieux, émus par quinze ans de prière,
La Liberté redescend à propos.
Poudre invisible et captif dans la nue,
Hier encor, je te disais : « Attends! »
Mais aujourd'hui, parais; l'heure est venue :
J'ai dix-huit ans!





VIVE LE ROI!

(1828)

Vive le Roi!... Comme les faux prophètes
L'ont enivré de ce souhait trompeur!
Comme on a vu grimacer à ses fêtes
La Vanité, l'Intérêt et la Peur!
Au bruit de l'or et des croix qu'on ramasse,
Devant le char tout s'est précipité;
Et seul, debout, je murmure à voix basse :
Vive la Liberté!

Vive le Roi! Quand des mages serviles
D'un dieu mortel flattaient ainsi l'orgueil,
Un autre cri, tombant des Thermopyles,
Vint tout à coup changer leur fête en deuil.
De l'Archipel aux rives du Bosphore,
Après mille ans, l'écho l'a répété,
Et la victoire a pour devise encore :
Vive la Liberté!

Vive le Roi! De nos vieilles tourelles
Ce cri souvent ébranla les arceaux,
Quand les seigneurs faisaient pour leurs querelles,
Au nom du prince, égorger les vassaux.
Dans ces débris, où leur ombre guerrière
Agite encor son glaive ensanglanté,
Le voyageur écrit sur la poussière :
Vive la Liberté!

Vive le Roi! La voix de la vengeance
Se perd toujours au bruit de ce refrain;
Pour endormir son éternelle enfance,
Voilà comment on berce un souverain;
Mais quand la foudre éclate et le réveille,
Seul, sans flatteurs, le prince épouvanté
Entend ces mots gronder à son oreille :
Vive la Liberté!





BÉRANGER

A M. MARNIAU.

(1828)

Air : *Muse des bois.*

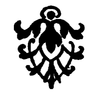
LA Liberté chez nous se réfugie;
Joyeux buveurs, à table et loin du jour,
Que Béranger, pour terminer l'orgie,
De ses refrains nous enivre à son tour.
Chargé de gloire et d'injures nouvelles,
Des bras d'un peuple il tombe dans les fers;
Il est captif, mais sa muse a des ailes :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

Quand tour à tour, au pied de nos trophées,
Les rois tombaient, implorant leur pardon,
De son berceau, que balançaient les fées,
Il s'élança, réveillé par un nom...
Ce nom sacré, qu'il n'a pu désapprendre,
Est maintenant proscrit dans l'univers;
Béranger seul ose le faire entendre :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

Frondant l'abus de la victoire même,
Au roi des rois il n'a sacrifié
Que sur sa tombe, et quand du diadème
Par le malheur il fut purifié.
Le vieux soldat, dont il sèche les larmes,
Brûlant encor de souvenirs bien chers,
Semble écouter si l'on appelle aux armes :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

Qu'ai-je osé dire? Ah! je sens que ma muse,
Rebelle aussi, déraisonne en buvant :
Comme le vin, qui sera mon excuse,
La poésie enivre bien souvent;
Mais aujourd'hui, quand Thémis au poète
Fait expier des sarcasmes amers,
Pour les venger la France les répète :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!

On l'a frappé dans sa noble misère;
Il faut de l'or, et je n'ai que des pleurs :
Jeune soldat, quêtant pour Bélisaire,
Ma voix du moins attendrira les cœurs.
Qui ne voudrait, bravant la tyrannie,
Payer sa gloire au prix de ses revers?
Enflammons-nous aux rayons du génie :
Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers!





L'ABEILLE

(1828)

COMME l'Abeille fugitive,
Qui fait son miel en voyageant,
Le chansonnier, de rive en rive,
Va bourdonnant et voltigeant;
Comme elle, du myrte à la treille
Il recommence vingt détours :
— Vole, vole, petite Abeille,
Vole, vole, vole toujours.

— Hélas ! je rampais, demi-nue,
Sans ailes d'or, sans aiguillon,
Quand tout mon essaim, vers la nue,
S'envola dans un tourbillon;
Mais Dieu me sourit, Dieu, qui veille
Sur un insecte sans secours,
Me dit : « Vole, petite Abeille,
Vole, vole, vole toujours.

« Loin des tourbillons de poussière
Que font les grands et leurs laquais,
Dans la mansarde ou la chaumière,
Murmure à de joyeux banquets;
Mais, en fuyant, pique à l'oreille
Les Midas qui peuplent les cours;
Vole, vole, petite Abeille,
Vole, vole, vole toujours.

« Oui, garde bien, pauvre orpheline,
Un dard caché pour les méchants;
Mais, si quelque vierge enfantine
Cueille des bluets dans les champs,
Va bourdonner dans sa corbeille,
Et fais-la rêver aux amours;
Vole, vole, petite Abeille,
Vole, vole, vole toujours.

« Mon souffle a reverdi la terre,
Teinte du sang des oppresseurs ;
Longtemps l'éclat du cimeterre
Sur l'Hymette effraya tes sœurs ;
Mais à la Grèce qui s'éveille
La Liberté rend ses beaux jours,
Vole, vole, petite Abeille,
Vole, vole, vole toujours. »

Moi, dans les paroles divines
Je me confie, et, sans savoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra m'endormir le soir,
Quand vient la brise, je sommeille,
Et je m'abandonne à son cours :
— Vole, vole, petite Abeille,
Vole, vole, vole toujours.





ÉPITRE A M. FIRMIN DIDOT

SUR L'IMPRIMERIE

(1829)

QUAND les muses, pleurant la gloire de la France,
Avec des souvenirs lui rendent l'espérance,
Poète et citoyen, de quel œil peux-tu voir
Une ligue hypocrite alarmer le pouvoir,
Et, frappant au guichet de Sainte-Pélagie,
Tantôt pour la chanson, tantôt pour l'élégie,
Avec le fer des lois poursuivre sans repos
Un art dont la lumière a trahi ses complots?

Mais de l'opinion, souveraine immortelle,
Il éclaire les pas, il triomphe avec elle,
Et le pontife-roi, fulminant un édit,
En vain sur leur empire a lancé l'interdit.
Ils ne sont plus, ces temps où la sainte parole
Tonnait et foudroyait du haut du Capitole;
Où la raison timide, en butte aux oppresseurs,
Dans l'exil ou les fers suivait ses défenseurs,
Et, comme leurs écrits, aux pieds du Saint-Office
Les voyait quelquefois brûler en sacrifice.
Zélateurs du passé, qui vers cet âge d'or
Prétendez aujourd'hui nous repousser encor,
N'avez-vous donc jamais déroulé ses annales?
Elles offrent à peine, à de longs intervalles,
Au lecteur, fatigué de tableaux odieux,
Quelques pages de gloire où reposer ses yeux.
Comme le diamant perdu dans la poussière,
Qui n'attend, pour briller, qu'un rayon de lumière,
Que de talents, alors méconnus, avilis,
Dans un cercueil obscur tombaient ensevelis!
Un Voltaire, un Rousseau, sous le chaume champêtre,
Ignorés de leur siècle, et d'eux-mêmes peut-être,
Expiraient tout entiers : l'étude au feu divin,
Qui, captif dans leur âme, y bouillonnait en vain,
Pour éclairer le monde eût ouvert un passage,
L'étude... Mais, hélas! de ce trésor du sage
Les peuples malheureux ne sachant pas jouir,
A l'ombre des autels le laissaient enfouir.
Ces transfuges légers de Grèce et d'Ausonie,

Ces livres, où les dieux du goût et du génie
Traçaient pour l'avenir leurs oracles sacrés,
Voltigeaient au hasard, dispersés, déchirés,
Semblables dans leur suite aux réponses qu'envoie
La Sibylle de Cume à l'exilé de Troie.
Un peuple envahissant, l'incendie à la main,
Foule aux pieds les débris du colosse romain,
Et le vent du désert sur l'Europe tremblante
Souffle, pour l'engloutir, sa poussière brûlante.
Déjà tout s'obscurcit... Mais, lorsque, avec effroi
Ramenant du passé mes yeux autour de moi,
Je cherche les fléaux qu'il semblait nous prédire,
Quel contraste! partout le Fanatisme expire;
A la voix de la Gloire et de la Liberté,
Un autre enthousiasme a partout éclaté,
Plus fécond en exploits que cette frénésie
Dont l'Europe chrétienne épouvantait l'Asie,
Terrible, mais laissant aux peuples satisfaits,
Après un jour d'effroi, des siècles de bienfaits.
Qui donc précipita ce mouvement rapide,
Et comme les Hébreux, quand tout marchait sans guide,
Quel nuage de flamme éclaira par degrés
Une route inconnue aux peuples égarés?

Honneur à Gutenberg! et puisse d'âge en âge
Son nom vivre et grandir ainsi que son ouvrage!
Honneur à toi, Mayence! il a dans tes remparts
Découvert l'art magique utile à tous les arts.
Au lieu de fatiguer la plume vigilante,

De consumer sans cesse une activité lente
A reproduire en vain ces écrits fugitifs,
Abattus dans leur vol par les ans destructifs,
Pour donner une forme, un essor aux pensées,
Des signes voyageurs, sous des mains exercées,
Vont saisir en courant leur place dans un mot;
Sur ce métal uni l'encre passe, et bientôt,
Sortant multiplié de la presse rapide,
Le discours parle aux yeux sur une feuille humide.
O vous, que dépouillaient des vainqueurs insolents,
Muses ! ne craignez plus que vos trésors brûlants
Éclairent leur triomphe, ou que la tyrannie
Dans la prison d'un sage enferme le génie,
Ou que sur un bûcher elle étouffe sa voix :
Bravant la faux du temps et le sceptre des rois,
L'œuvre de la pensée est rapide comme elle,
Comme elle insaisissable, et comme elle immortelle.
Sans peine, l'univers s'unira bien souvent
Aux rêves du poète, aux veilles du savant.

Le génie en courroux, qui, dans un beau délire,
Contre les oppresseurs fait révolter la lyre,
Croit voir autour de lui le monde s'assembler,
Les peuples s'émouvoir et les tyrans trembler;
Ainsi, lorsque la Grèce, ivre de chants épiques,
A grands flots se pressait aux fêtes olympiques,
Agités par les sons du luth national,
Tous les cœurs palpitaient d'un mouvement égal,
Tous les cris menaçaient la puissance usurpée,

Tous les bras étendus imploraient une épée.
Les peuples aveuglés, frappés par le pouvoir,
Qui traînaient dans la nuit leurs chaînes sans les voir,
Se relèvent enfin, se parlent, se répondent;
Puis, comme les douleurs, les plaintes se confondent,
Et ne forment bientôt qu'un seul cri menaçant:
Liberté! — Si ce nom fut souillé par le sang,
S'il fut un cri de mort contre le diadème,
La gloire, la vertu, c'est que le peuple même
Des fers du despotisme armait la Liberté,
Et, successeur des rois, comme eux était flatté;
C'est qu'aux pieds des bourreaux la presse, encor muette,
N'osait à la douleur offrir un interprète.
Mais, terrible et fécond, l'orage s'est enfui,
Le ciel s'est épuré; c'est en vain qu'aujourd'hui
D'une époque sanglante on rouvre les abîmes,
Et que pour argument on exhume des crimes;
Liberté, c'est en vain qu'on cherche à te flétrir!
Tu ne peux maintenant t'égarer ni mourir.
Nul abus ne pourra grandir dans le silence;
Contre le despotisme et contre la licence
Les partis font tonner leur courroux éloquent,
Et la lumière entre eux jaillit d'un choc fréquent.
Ainsi la vérité, faible solliciteuse,
Qui, comme la prière, à la cour est boiteuse,
Moins timide et moins lente, osera quelquefois
A travers leur conseil se glisser jusqu'aux rois.
Ils entendront les cris de la douleur plaintive;
La gloire poursuivra la vertu fugitive,

Et, quand même Thémis oublîrait de frapper,
Les forfaits au carcan ne pourront échapper.
Chaque jour, un essaim d'écrits périodiques,
Innombrables hérauts des combats politiques,
Signalant les dangers, vole à l'appui des lois
Rallier tous les cœurs, armer toutes les voix.
Le jeune citoyen, que cet écho réveille,
S'enflamme chaque jour aux débats de la veille,
Et peut-être, embrassant un avenir flatteur,
Du temps, qui le vieillit, accuse la lenteur,
Souffre de tous les maux de la patrie esclave,
Et rêve en contemplant le buste de Barnave.
Avec un autre siècle ils ont fui pour toujours,
Ces héros de scandale honorés dans les cours,
Qui, d'un nom glorieux subissant l'ironie,
Savaient au plaisir seul sacrifier leur vie.
Le Français, jeune encore, échappant au repos,
Verse, pour l'ennoblir, son sang sous les drapeaux;
Et, lorsque, avec la paix, les muses consolantes
Viennent jeter des fleurs sur des palmes sanglantes,
Tantôt associant l'étude à ses plaisirs,
Des jeux de Melpomène il charme ses loisirs;
Tantôt, ivre d'espoir, à la tribune il vole
D'une bouche éloquente épier la parole;
Tantôt, dans un convoi, suivant la gloire en deuil,
Il dispute l'honneur de porter un cercueil.
Qu'on tremble d'étouffer ces flammes généreuses!
C'est en les irritant qu'on les rend dangereuses.
En vain le despotisme, armé du fer des lois,

Commandait le silence à la presse aux cent voix,
Éteignant les fanaux sur le bord de l'abîme,
De son triomphe même il fût tombé victime;
Et, s'il faut d'un exemple appuyer mes discours,
Voyez de l'Orient les peuples et les cours :
Au lit du souverain, là, le sabre, qui veille,
D'un murmure indiscret préserve son oreille;
Inaccessible même à la voix du remord,
Au sein des voluptés il se plonge et s'endort.
Il dort... Mais tout à coup la révolte hardie
Dans son palais en feu gronde avec l'incendie;
Lui-même tombe aux pieds de ce peuple rampant,
Et l'orage imprévu l'éclaire en le frappant.
Contre les attentats d'une aveugle puissance,
Déjà que de douleurs se soulevaient en France!
Menacés par les lois, que d'artisans obscurs
S'entretenaient tout bas de leurs destins futurs,
Et, loin de la patrie esclave et désolée,
Se choisissaient d'avance une tombe exilée!
Jeune encore et tremblant pour l'art qui m'a nourri,
Moi, j'ai pleuré comme eux et comme eux j'ai souri,
Lorsque de nos cités, à la douleur en proie,
S'élevèrent des feux et des concerts de joie.
Non, sur des bords lointains il ne faudra jamais
Devant ses ennemis rougir du nom français,
Et, dans l'état obscur où le ciel nous fit naître,
Notre sort coulera paisible, heureux peut-être!
Quand l'art hospitalier nous laisse des loisirs,
Ainsi qu'à nos besoins, il veille à nos plaisirs.

Et qui donc n'a jamais puisé dans la lecture
Un oubli consolant, une volupté pure?
Les livres, autrefois vendus au poids de l'or,
Dont l'avare opulence amassait le trésor,
Des cloîtres, des palais secouant la poussière,
Se sont enfin glissés jusque dans la chaumière;
Pénates vigilants, en tous lieux aujourd'hui
Ils bercent les douleurs et dissipent l'ennui;
Souvent ils sont fêtés même par l'ignorance.
Notre cœur languit-il, en deuil d'une espérance,
Détrompé d'amitié, désenchanté d'amour,
Walter Scott à nos yeux fait passer tour à tour
Les brigands féodaux, qui couraient, pleins de zèle,
Purifier leurs mains dans le sang infidèle,
Ou ses gais Bohémiens, ou ses chefs belliqueux,
Et des temps, des climats aussi bizarres qu'eux.
Le lecteur, franchissant l'espace des années,
Vit de leurs passions et de leurs destinées,
Et, de ces grands malheurs qu'il essaie un moment,
Vers les siens, plus légers, il revole gaîment.
Hélas! pourquoi faut-il qu'aveuglant la jeunesse,
Comme tous les plaisirs, l'étude ait son ivresse?
Les chefs-d'œuvre du goût, par mes soins reproduits,
Ont occupé mes jours, ont enchanté mes nuits,
Et souvent, insensé! j'ai répandu des larmes:
Semblable au forgeron qui, préparant des armes,
Avide des exploits qu'il ne partage pas,
Siffle un air belliqueux et rêve les combats...





LES NOCES DE CANA

De Cana l'on sait l'aventure,
Mais d'un vieux grimoire je tiens
Quelques détails, dont l'Écriture
N'a pas égayé les chrétiens.
Un peu gourmet, quoi qu'on en dise,
Le Bon Dieu, qui s'était grisé,
Se permit mainte gaillardise
Dont Judas fut scandalisé.

Car chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

« D'abord, en comptant les bouteilles,
Frères, dit-il, en vérité,
De mes jours semés de merveilles,
Ce jour sera le mieux fêté :
Mes prêtres futurs, en mémoire
D'un tour de gobelet divin,
Vendant des oremus pour boire,
Changeront l'eau bénite en vin. »

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

Aux époux, héros de la fête,
Il dit d'un ton d'épicurien :
« Buvez, trinquez, foi de prophète,
L'Amour, ce soir, n'y perdra rien ;
Mon présent de noce est un reste
De ce vin comme on n'en fait plus,
Qui, pour décupler un inceste,
Rajeunit un de mes élus... »

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

Puis à Madeleine la sainte,
Qui, belle de honte et d'attraits,
Détournait, loin de cette enceinte,
Vers le désert ses yeux distraits :
« De ce monde, votre conquête,
Pourquoi, dit-il, vous séparer ?
Ma sœur, ce n'est qu'en tête-à-tête
Qu'au désert il faut s'égarer... »

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

Narguant le pharisien qui gronde,
« Oui, poursuit-il, faites toujours
Des bienheureux en ce bas monde,
Pour qu'on vous canonise un jour.
Au ciel, pénitente confuse,
Quand vous frapperez en mon nom,
Ne craignez pas qu'on vous refuse,
Vous qui jamais n'avez dit : Non... »

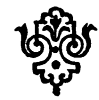
Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

« Moi-même, je veux à plein verre
Boire l'oubli du lendemain ;
Chaque instant me pousse au calvaire,
J'en veux égayer le chemin.
Suivez donc mes traces divines :
En attendant que les douleurs
Viennent vous couronner d'épines,
Enfants, couronnez-vous de fleurs. »

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »

Des convives troublant la vue,
Sur leurs plaisirs l'aube avait lui,
Mais quand l'humanité vaincue
Tombait en foule autour de lui,
Miracle ! intrépide à sa place,
L'Homme-Dieu, se versant toujours,
Détonait un hymne d'Horace
Sur le Falerne et les Amours.

Et chaque apôtre se signait,
Et Judas surtout s'indignait :
« Hélas ! disait-il, mes amis,
Le Bon Dieu nous a compromis. »





LES MODISTES HOSPITALIÈRES

ANECDOTE DE JUILLET 1830

Un pauvre diable de héros,
Laissé pour mort la veille,
Dans un bon lit, frais et dispos,
Tout à coup se réveille.
Il admire, en se récriant,
Des nymphes au minois riant,
Friand :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel joli couvent c'était là,
La la !

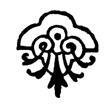


« Paix donc! » murmure avec douceur
Quelqu'un près de sa couche;
Et puis la bouche d'une sœur
Vient lui fermer la bouche.
De ce rappel au règlement
Le mode lui sembla vraiment
Charmant :
Oh! oh! etc.

A son lit, point de noir abbé,
Point de docteur profane;
Dans les mains d'une sainte Hébé,
En guise de tisane,
Le convalescent défailli
Voit mousser d'un œil ébahi
L'aï :
Oh! oh! etc.

Miracle! le voilà guéri!
Et deux nonnes gentilles
Offrent au jeune homme attendri
Leurs bras nus pour béquilles.
Sur ce bâton, sans se blesser,
On le voit parfois se laisser
Glisser :
Oh! oh! etc.

Le chroniqueur, un peu succinct,
Ne dit pas et j'ignore
Quel est dans ce cloître le saint
Que la récluse adore;
Mais les bons cœurs le béniront,
Mais les chrétiens qui me liront
Diront :
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel joli couvent c'était là,
La la!





LA PRINCESSE

(1832)

Air : *Si Madame me voyait !*

Ne parlons plus de liberté :
Je viens de voir une Princesse.
Pour mettre aux pieds de Son Altesse
A mon tour, que n'ai-je hérité
D'un peu de légitimité !
Elle serait, pour ma chambrette,
Un meuble fort joli, ma foi !
Mais, puisqu'elle n'est pas grisette,
Ah ! quel bonheur si j'étais Roi !

Dans son char dès qu'elle a paru,
Blonde et riante à la portière,
A travers des flots de poussière
Avec la foule j'ai couru,
Empressé de voir, et j'ai vu...
J'ai vu son front qui se colore,
Son sein qu'agite un doux émoi;
Mais, pour voir un peu mieux encore,
Ah! quel bonheur si j'étais Roi!

Je veux prendre aussi mon essor :
L'ambition devient vulgaire;
Tel sot, qui végétait naguère,
Se réveille plus sot encor,
Chargé d'honneurs et cousu d'or.
D'un souhait qui semble frivole
Vous riez sans doute, et pourquoi?
Amis, la Providence est folle;
Ah! quel bonheur si j'étais Roi!

Sous les palais, comme un volcan,
La Liberté s'allume et gronde;
Ne puis-je trouver en ce monde,
Où les trônes sont à l'encan,
Quelque petit trône vacant?
Dussé-je, en prince bon apôtre,
Caresser le peuple et la loi,
Dussé-je régner comme... un autre,
Ah! quel bonheur si j'étais Roi!

Je le sais, l'Hymen et l'Amour
Traitent les rois comme la foule,
Et l'on dit qu'à la Sainte Ampoule,
D'âge en âge et de cour en cour,
Le diable a joué plus d'un tour;
Mais si, dans les devoirs suprêmes,
Mon peuple usurpait mon emploi,
Du moins il pairait les baptêmes :
Ah! quel bonheur si j'étais Roi!

D'un tel espoir je m'enivrais;
Mais quel réveil et quel vacarme!
Le galop brutal d'un gendarme
Tout à coup m'éclabousse auprès
De l'idole que j'adorais.
Dans le tourbillon de ses gardes,
Elle fuit vers le Louvre, et moi
Je gagne en boitant les mansardes...
Ah! quel bonheur si j'étais Roi!





UN SOUVENIR A L'HOPITAL

1832)

SUR ce grabat, chaud de mon agonie,
A la Pitié je donne encor des pleurs;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs :
C'est là qu'Il vint, pleurant ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir :
Et je répète en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Ils me disaient : « Enfant, suis ton étoile,
Nous serons là pour frayer ton chemin. »
Ils le disaient, et mon astre se voile,
Et la Pitié seule me tend la main !
Tremblez, méchants ! mon dernier vers s'allume,
Et, si je meurs, il vit pour vous flétrir...
Hélas ! mes doigts laissent tomber la plume :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi !
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami !
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître ;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur ! oh ! que la vie est douce !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !





RÉPONSE

A UNE INVITATION

Sur l'adresse de cette lettre
Quelle erreur fit tomber mon nom ?
Est-ce bien moi qu'on daigne admettre
Aux plaisirs brillants d'un salon ?
Où la mode commande en reine,
Hélas ! on m'acueillerait mal.
Je suis moins heureux que Sedaine...
Non, non, je n'irai pas au bal.

Là, sous les lois de l'étiquette
Il faut plier à tout moment;
Chaque pas est une courbette,
Et chaque phrase un compliment.
Moi, j'ose, dans mes épigrammes,
Contester, en vrai libéral,
L'empire absolu même aux femmes :
Non, non, je n'irai pas au bal.

Aurais-je assez de patience
Pour souffrir, sans les bafouer,
Ces beaux esprits, dont la science
Se borne à l'art de saluer?
Contre les clercs qui font merveilles
Un bon mot peut m'être fatal;
Tous ces messieurs ont des oreilles :
Non, non, je n'irai pas au bal.

Lorsque les fléaux de la vie
Sur mes pas pleuvaient tour à tour,
Dans les bras de la poésie
J'échappais du moins à l'amour :
Mais tremblons! partout on répète
Que, sous le voile nuptial,
Une Grâce ornera la fête :
Non, non, je n'irai pas au bal.





DIOGÈNE

FANTAISIES POÉTIQUES

(11 juillet 1833)

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Du fond de son tonneau, tribune populaire,
Il exhalait sans peur sa maligne colère;
La censure pour lui n'avait pas de bâillons;
Le glaive de la loi respectait ses haillons.
Au passant, dont l'aumône était sa nourriture,
En revanche, il jetait quelque sot en pâture;
Pour enivrer le peuple et consoler ses maux,
Comme un vin pur, sa tonne épanchait les bons mots;
Puis son front soucieux, ridé par la satire,

Aux phalènes d'amour que sa lanterne attire
Souriait, et, narguant ses rivaux ébahis,
Il frottait sa laideur aux charmes de Laïs...

Quand l'Usage, absolu, règne par ordonnances,
Et que tout se nivelle au joug des convenances,
Malheur à l'imprudent qui s'égare d'un pas
Hors du cercle banal qu'a tracé le compas !
Devant des gueux, dorés de titres et de grades,
S'il ose effrontément huer leurs mascarades,
La foule du lépreux s'écarte avec effroi :
« C'est un cynique ! » Eh bien ! je suis cynique, moi !
Et, pour doter Provins d'une muse indigène,
J'ose la baptiser du nom de Diogène !
Oui, ce droit m'appartient, moi qui roule à tous vents,
Comme lui son tonneau, mes pénates mouvants;
Moi qui, persécuté de visiteurs sans nombre,
Impatient enfin de grelotter à l'ombre,
Quand ils me promettaient assistance et conseil,
N'ai répondu qu'un mot : « Gare de mon soleil ! »
Pour être, jeune encor, vieux au métier de sage,
Il m'a fallu subir un rude apprentissage.
Comme Barthélemy, rapsode marseillais,
Dont les chants m'ont troublé lorsque je sommeillais,
Dans la brise soufflant de la Grèce ou de Rome,
Je n'ai point respiré de poétique arome,
Et, né loin du Midi, je n'eus pas même, enfant,
A défaut de soleil, un foyer réchauffant.
Un ogre, ayant flairé la chair qui vient de naître,

M'emporta vagissant dans sa robe de prêtre,
Et je grandis, captif, parmi ces écoliers,
Noirs frelons que le cloître essaime par milliers,
Stupides icoglans que chaque diocèse
Nourrit pour les pachas de l'Église française.
Je suais à traîner les plis du noir manteau;
Le camail me brûlait comme un *san-benito;*
Pleurant le sol natal et ma libre misère,
J'égrenais, dans l'ennui, mes jours comme un rosaire.
Oh! quand les peupliers, long rideau du dortoir,
Par la fenêtre ouverte à la brise du soir,
Comme un store mouvant, rafraîchissaient ma couche,
Je croyais m'éveiller au souffle d'une bouche;
Devant le crucifix et le saint bénitier,
Profane! j'enviais le sort d'Alain Chartier!
Et quand le mois de mai, pour la reine des vierges,
Faisait neiger les lis et rayonner les cierges,
Je rêvais, en priant l'idole aux doux souris,
Un ciel de Mahomet parfumé de houris.
Dans la forêt de pins, grand orgue qui soupire,
Parfois, comme un oracle, interrogeant Shakspeare,
Je l'ouvrais au hasard, et, quand mon œil tombait
Sur la prédiction des trois sœurs à Macbeth,
Berçant de rêves d'or ma jeunesse orpheline,
Il me semblait ouïr une voix sibylline
Qui murmurait tout bas: « L'avenir est à toi;
La Poésie est reine; enfant, tu seras roi! »
Vains présages, hélas! Ma muse voyageuse
A tenté, sur leur foi, cette mer orageuse

Où, comme Adamastor debout sur un écueil,
Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil.
J'ai visité Paris, Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rocs de Tauride;
Où l'air manque au génie à son premier essor;
Où les auteurs naissants, cahotés par le sort,
Trébuchant à la fin, pour dernière secousse,
Sur le bord de la tombe où disparut Escousse,
N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal : « Frères, il faut mourir ! »

Mon doux pays, alors, me souriait en rêves,
Comme à Jean-Jacque enfant son beau lac et ses grèves;
Je revoyais Provins et ses coteaux aimés,
De tant de souvenirs, de tant de fleurs semés;
Son dôme occidental, dont chaque soir le faîte
S'illumine au soleil comme pour une fête;
Sa tour, dont le lichen crevasse le granit,
Où la guerre tonnait, où l'oiseau fait son nid :
Géants contemporains qui, le front dans la nue,
Se parlent tête à tête une langue inconnue;
Médailles des Césars ou des rois, Sphinx jumeaux
Qui jettent aux passants des énigmes sans mots...

Pour semer de mes vers un sol vivace en friche,
J'ai choisi Seine-et-Marne, et mon domaine est riche :
C'est Meaux, d'où les éclairs de l'aigle gallican
Effrayaient le hibou qui règne au Vatican;
Provins, docte ruine où l'histoire s'épelle;

La cité d'Amyot, veuve de Lachapelle:
Fontainebleau qui dort à l'ombre de ses bois,
Où ne résonnent plus le cor et les abois,
Et montre avec orgueil, dans ses cours féodales,
Le pied de l'Empereur imprimé sur les dalles.

Sur les partis heurtés j'aurai les yeux ouverts,
Et leur choc trouvera de l'écho dans mes vers.
La marotte n'est pas mon attribut unique :
Je mentirai souvent à mon titre cynique;
Souvent j'exhumerai quelque vieux fabliau ;
Mon journal poétique, au dernier folio,
Pour le lecteur suant d'une longue tirade,
Sèmera des couplets en guise de charade;
Mais, épique ou badin, mon vers précipité
Chantera toujours Dieu, l'Amour, la Liberté !

La Liberté surtout ! Ce nom plein d'harmonie
Sur mes lèvres de feu n'est pas une ironie;
Car je l'ai confessé, non tout bas, à huis clos,
Dans des refrains qu'on jette à des murs sans échos ;
Non comme l'orateur du banquet populaire,
Dont la flamme du punch attise la colère;
Comme un bouffon de club dans ses parades ; non !
Mais les pieds dans le sang, en face du canon !
Quand une diète armée, en trois jours de séance,
Sous les poignards d'un roi votait sa déchéance;
Quand, pour sauver l'État et changer son destin,
Des balles remplaçaient les boules du scrutin,

Et que, de tous côtés, les villes du royaume
Envoyaient des élus à ce grand Jeu de Paume,
Pour mes concitoyens j'opinais sans mandat,
Et Provins eut aussi son député-soldat.

Pour glaner des sujets, si nos temps sont arides,
Ma muse fouillera dans les éphémérides;
Sur chaque anniversaire ou de joie ou de deuil,
Je trouverai le temps de glisser un coup d'œil;
Quand sur nos boulevards le vent d'automne pleure,
Je veux y méditer une élégie, à l'heure,
A l'heure même où, purs de crainte et de remord,
Les Girondins martyrs chantaient leur chant de mort;
Et sans doute le mien remûra l'auditoire,
Car notre nom se mêle à leur funèbre histoire :
C'est parmi nos aïeux, c'est à notre foyer
Que le bourreau jaloux redemanda Boyer!

J'ai médité longtemps ces noms que je murmure;
Qu'il me vienne un public : ma poésie est mûre.
Prêtez-moi donc secours, habitants riverains
Du sol qu'ont baptisé les deux fleuves parrains;
Souffrirons-nous toujours que le proverbe rie
Des talents champenois comme des vins de Brie?
Diogène aux railleurs porte un défi mortel :
Frères, j'attends vos noms pour signer le cartel.





L'INCENDIE

(19 juillet 1833)

DANS ces bois, où souvent une muse chérie
S'est révélée à moi comme une autre Égérie,
Hier, épouvanté, je vis à l'horizon
Un hameau bien connu fumer comme un tison,
Et j'osai blasphémer : « Oh ! si j'étais l'Archange
Que Dieu fait voyager dans nos chemins de fange,
Le visiteur sanglant que, pour sauver les siens,
Il envoya heurter aux seuils égyptiens,

Du moins je choisirais avec intelligence
La place où doit frapper le glaive de vengeance,
Et je respecterais le seuil patriarcal
Dont le poteau reçut le baptême pascal.
Oui, j'irais foudroyer, dans ma sainte colère,
Les nouveaux Balthazars que l'Europe tolère,
Et brûlant leurs palais de mes ailes de feu,
J'y graverais ces mots : « Tyrans, il est un Dieu ! »
Mais si je rencontrais, errant de plage en plage,
Dans un désert en fleurs l'oasis d'un village,
Où, du travail des jours se délassant le soir,
Les vierges vont danser et les vieillards s'asseoir,
Tribu qu'un long soleil vit marcher haletante,
Et qui, trouvant enfin où déployer sa tente,
Respire la fraîcheur sous le figuier des puits,
Je leur dirais : « Enfants, paix et courage, » et puis,
De peur d'en égarer sur eux les étincelles,
Je passerais bien vite en repliant mes ailes. »

Mais l'Ange fut aveugle, et le hameau détruit !

O Fontaine-Riante ! il passait, chaque nuit,
Dans tes chemins obscurs, tout noirs de graminées,
Des brodequins furtifs, des jambes avinées ;
Chaque brise envoyait à tes échos dormants
Des refrains de buveurs et des soupirs d'amants ;
Tu chômais une fête éternelle et paisible,
Et dans le fond des bois ton orchestre invisible

Semblait au voyageur, épiant chaque son,
Un nid mélodieux caché dans un buisson.

Embaume de tes fleurs la jeune fille morte,
O muse ! Elle a passé dans l'ombre ; mais qu'importe ?
Quand un tourbillon gronde et ravage, souvent,
Dédaigneux des palais qui croulent à sa vue,
Le poète rêveur suit des yeux dans la nue
La feuille qui tournoie au vent.

Quand ses pas cadencés foulaient la molle arène,
La veille encor, du bal on la saluait reine :
Elle entraînait les cœurs dans son joyeux essor ;
Mais tout sceptre est fragile, et les Parques moroses
Foulent d'un pied jaloux les couronnes de roses,
Comme les diadèmes d'or.

Nul pressentiment froid n'a glacé son épaule ;
Elle ne chanta pas la romance du *saule,*
Comme Desdemona sur sa couche d'hymen :
Non, dans ses souvenirs s'endormant satisfaite,
Aux voluptés du bal, à sa robe de fête,
Elle semblait dire : « A demain. »

L'espérance et l'amour l'agitaient : douces fièvres !
Les syllabes d'un nom s'échappaient de ses lèvres,
Quand tout à coup, du seuil qu'il venait d'embraser,
Le feu, comme Othello, bondissant sur sa couche,
Interrompit le mot commencé par sa bouche,
Et l'étouffa dans un baiser.

Maintenant, dites-moi ce qu'elle est devenue?
Peut-être foulons-nous sa poussière inconnue :
La flamme s'acharna sur ce corps frais et beau,
Et, quand on éteignit le bûcher funéraire,
Horreur ! il n'en restait pas même de quoi faire
Un cadavre pour le tombeau.

Plaignons aussi, mêlant ce que le Destin mêle,
Dans cet auto-da-fé son père mort comme elle,
Et sa mère surtout, sa mère qui la vit
Dans son linceul brûlant se débattre... et qui vit !
C'est assez : détournons les yeux de cette rive,
Où la voix de Rachel, qui sanglote, m'arrive,
Où l'on heurte du pied des débris et des os,
Où les âmes des morts pleurent dans les roseaux,
Où, dans les doux parfums que la brise promène,
On craint de respirer une poussière humaine.

Frères, dans votre cœur mon cantique de mort
Réveillera du moins des douleurs sans remord !

« Le feu ! le feu ! » ce cri résonna dans la ville
Plus haut que le tocsin d'une guerre civile;
La terreur, ébranlant les portes sur leurs gonds,
Fit bondir au danger cinq mille Ucalégons.
Hélas ! cette bataille ardente, échevelée,
Roula bien des héros perdus dans la mêlée.
Du moins, reconnaissance à l'avant-garde, à ceux
Dont l'appel remua les traînards paresseux,

A ceux qui, palpitants des passions d'un drame,
Dans ce drame nouveau déployèrent tant d'âme,
Hôtes qui dans nos murs ont conquis pour toujours
Le droit de bourgeoisie au péril de leurs jours!
Sur les moellons brûlants, dans les flots de fumée,
On eût dit qu'ils foulaient la scène accoutumée;
Qu'en héros de théâtre ils affrontaient encor,
Dans l'opéra d'Auber, un Vésuve en décor,
Volcan de Ciceri, qu'un machiniste ferme,
Et qui, sans l'effleurer, colore l'épiderme.
Mais en vain mille bras épuisaient les canaux;
Il semblait qu'en poussant des rires infernaux
Satan même attisât ce punch alcoolique.
Les torrents, que lançait la baliste hydraulique,
Battant de tous côtés le chaume villageois,
Irritaient dans son vol l'embrasement grégeois.

Oh! si mes chants obscurs s'élevaient jusqu'au trône,
A l'avare Trésor j'arracherais l'aumône;
Au Soleil de Juillet, nous verrions du tombeau
Le village phénix ressusciter plus beau;
Dans ce mois qu'on dédie à la Liberté-Reine,
Elle-même à l'enfant servirait de marraine;
D'un souvenir de gloire ennobli pour toujours,
Il serait appelé le hameau des TROIS JOURS!
Et vous dont le shako, civique ou militaire,
Étincela dans l'ombre au reflet du cratère,
Artisans dont le feu tatoua les bras nus,
D'une Iliade obscure Achilles inconnus,

Sur vos seins fraternels, sillonnés par la flamme,
Les roses de l'honneur pleuvraient comme un dictame.

Aux malheureux chassés de leurs toits en débris,
Hélas ! ouvrons du moins nos foyers pour abris ;
Ne laissons pas, semblable au voyageur biblique,
Le pèlerin gémir dans la place publique.
Riches, dont l'existence est un banquet sans fin,
C'est à vous de jeter à leur soif, à leur faim,
Les miettes du gâteau que votre main découpe,
L'écume du nectar débordant de la coupe.
Je ne vous dirai pas, dans mon style inspiré,
Que le Christ mendiant pleure, transfiguré ;
Je ne vous dirai pas : « Pour que Dieu vous pardonne,
Donnez, car c'est à lui que la charité donne.
Au suppliant qui frappe, ouvrez, car le grillon
Est propice au foyer, la cigale au sillon ;
Car le bonheur sourit aux toits que l'hirondelle
Réjouit de ses chants et caresse à coups d'aile... »
Hélas ! dans tous les cœurs la vieille foi s'endort,
Sur les autels déserts on a mis le Veau d'Or,
L'Évangile moisit dans la bibliothèque,
Sur la Terre Promise on refuse hypothèque ;
Le Télégraphe seul est l'astre officiel
Que les regards dévots interrogent au ciel.
Je dirai seulement : « Donnez, pour que la foule
Oublie, en le baisant, que votre pied la foule ;
Pour que votre or, sué par tant de malheureux,
Étouffe leurs soupirs en retombant sur eux ;

Pour que votre Pactole, utile dans sa course,
Fasse, comme le Nil, perdre des yeux sa source,
Et pour que le passant vous tende un jour la main,
Si votre char doré se brisait en chemin.
Donnez, car, agitant des torches funéraires,
Babœuf ressuscité prêche des lois agraires.
Le sol volcanisé fermente, et, comme Dieu,
La Raison vous dira : « L'aumône éteint le feu. »

Pour moi, Lazaroni, jouet de la fortune,
Qui me chauffe au soleil et dors au clair de lune,
Moi, qui n'ai pour tout bien, comme un gueux espag
Que mes chants, ma guitare, un beau ciel, un beau sol,
Je n'ai pu leur jeter l'obole qui me manque ;
Mais je quête en leur nom : sans puiser à la Banque,
Mon portefeuille est riche, et de ses plis ouverts
J'ai secoué sur eux mes seuls trésors : Des Vers.





LE PARTI BONAPARTISTE

A JOSEPH BONAPARTE

(27 juillet 1833)

ET toi, vieillard, aussi ! tu viens dans le champ clos
Où la plume combat, où l'encre coule à flots,
Jeter aux factions, disputant la puissance,
En forme de cartel, un acte de naissance !
A travers les grands noms, refrain de nos débats,
Ton nom mystérieux est prononcé tout bas.
Quelques agitateurs, ralliés pour détruire,
Soldatesque sans frein qu'on rougit de conduire,

Quêtant partout un chef pour détrôner un roi,
De refus en refus sont tombés jusqu'à toi.

Mais le géant n'est plus, et les nains de sa race
Dormiraient aisément blottis dans sa cuirasse ;
Tous ses parents obscurs, frères, sœurs et neveux,
Qui pour son héritage osent former des vœux,
De l'astre impérial satellites sans nombre,
Depuis qu'il s'est éteint sont retombés dans l'ombre.
L'orphelin dans l'exil n'a qu'un moment langui :
Sur le chêne abattu le vent frappa le gui.
L'Empire, dont la chute a fait trembler les pôles,
Pour vestige ici-bas n'a laissé que deux saules :
L'un, que brûle au midi le Simoun étouffant,
L'autre, pendant au nord sur un tombeau d'enfant.

Bonaparte! où trouver dans ta biographie,
A côté de ce nom, rien qui le justifie?
Ton glorieux aîné dans ses obscurs cadets
Vit dix ans une tache au velours de son dais.
Il les brodait en vain d'or sur chaque couture,
Sous leurs habits de prince on flairait la roture.
Lorsque, du nord au sud, le pontife des camps
Les sacrait rois d'un jour sur les trônes vacants,
De l'orgueil fraternel leur vanité complice
Se courbait à ses pieds sous un brillant cilice.
'hommage des cours le dédaigneux vainqueur
etait en passant, comme ce dieu moqueur
ivre dans l'Asie aux prières publiques

s excréments divins, façonnés en reliques.
d le sabre adoré des héros osmanlis
écoupe aux icoglans le monde en pachalits;
l secouant la peau du lion de Némée,
rcule en fait tomber tout un peuple pygmée.

lheur aux potentats créés par son dédain,
Ils l'offensaient d'un mot ou d'un geste! soudain
pp courait châtier la majesté vassale;
quand ses éperons résonnaient dans la salle,
us son manteau de roi le coupable suait,
Tremblant comme un pacha surpris par le muet!

Quel ennui t'étouffait dans l'Escurial sombre!
Sur ton lit sans sommeil tu croyais voir dans l'ombre
Flamboyer le poignard et l'œil d'un guérillas;
Et puis, fermant les yeux, tu revoyais, hélas!
Les montagnes dont l'air enivre la poitrine,
La plaine sablonneuse et la roche marine
Où, sans prévoir du sort les écueils inconnus,
Enfant insoucieux, tu bondissais pieds nus!

Aussi, quand Dieu brisa l'idole chancelante,
Vite tu secouas ta couronne brûlante.
Que dis-je? grâce à toi, le monde révolté
De quelques jours plus tôt data sa liberté.
Oui, l'aigle impérial, harcelé dans son aire,
Se débattait encor pour saisir un tonnerre;
Nos vainqueurs, hésitant à profaner Paris,

S'arrêtaient sous ses murs, fascinés et surpris ;
Mais, dépouillant un rôle écrasant pour ta taille,
Par un *sauve qui peut!* tu cédas la bataille!
Et c'est toi qui voudrais déployer pour drapeau
La redingote grise et le petit chapeau!

Non, la gloire pour toi n'eut jamais de baptême!
Non, Joseph, tu n'es pas Bonaparte, et quand même!...
Quand même il reviendrait gigantesque, celui
Dont le pas ébranlait les trônes devant lui,
Quand même du tombeau le nouvel Encelade
Bondirait, et des cieux tenterait l'escalade,
Pense-t-on qu'à la soif de l'aigle renaissant
La France-Prométhée irait livrer son sang?
Vous qui le rappelez, tribuns dont la colère
S'allume au nom de roi dans le club populaire,
C'est alors qu'il faudrait hurler le désespoir,
Sur le tableau des droits jeter un crêpe noir,
Et se taire ou trembler : de sa main colossale,
Qui de Saint-Cloud jadis a balayé la salle,
Il vous briserait, vous et vos tréteaux forains,
Et vous regretteriez, la baïonnette aux reins,
Ces bourreaux innocents dont le clysoir talonne
L'émeute Pourceaugnac autour de la colonne.
Vous qui crachez l'injure au mitrailleur en froc,
Avez-vous oublié que l'homme de Saint-Roch,
Flétri d'un souvenir qu'aucun exploit n'efface,
A son début sanglant nous apparut en face
Dans ce Paris qu'au jour des sanglants désespoirs

Le canon blasonna d'hiéroglyphes noirs?
Distinguez-vous quel nom est gravé sur la pierre?
Charle ou Napoléon? Juillet ou Vendémiaire?
Quel or espérez-vous, quand vos creusets hardis
Fondent quatre-vingt-treize avec mil huit cent dix?
A vos yeux, si Brutus vous a soufflé son âme,
La race de Tarquin est une race infâme.
Crachez donc sur sa cendre abandonnée aux vents,
Votez des échafauds à ses restes vivants,
Qu'ils meurent abreuvés de lentes agonies,
Qu'on jette leur cadavre aux vers des gémonies.
C'est peu : ressuscitez contre des noms maudits
Les lois dont le blasphème était frappé jadis.
Mutilez par le fer, brûlez par les acides
La bouche qui forma les sons liberticides;
Car au seul souvenir du soldat-empereur,
La jeune République avorte de terreur.
Mais il dort sans réveil, le géant de l'Empire;
L'Anglais a bien cloué le cercueil du vampire.
Qu'on n'oppose donc plus sur d'antiques pennons
L'aigle à la fleur de lis et des noms à des noms;
La science héraldique est éteinte, et la France,
En vieillissant, confond dans son indifférence
Sa race impériale et ses vieux souverains,
L'huile de Notre-Dame et l'ampoule de Reims...

Qu'ai-je fait? et pourquoi, sur un bruit populaire,
Traîner devant ma barre un homme consulaire?
Sans doute le vieillard pur et calomnié,

Oublieux des partis, s'en croyait oublié.
Heureux colon ! semblable au pasteur de Virgile,
Tu nourris de ton miel tes pénates d'argile.
Dans un riche désert, que peuplent à la fois
L'ostracisme du peuple et la haine des rois,
Tranquille au bord des mers, comme une écume immond
Tu repousses du pied le bruit de l'ancien monde,
Et si, frappant chez toi, les partis pèlerins
Pour leur pavois désert quêtent des souverains :
« Insensés ! réponds-tu, quel espoir vous anime ?
Pourquoi dans son jardin troubler Abdalonyme ?
La couronne avant l'âge a blanchi mes cheveux :
J'en connais trop le poids : il suffit à mes vœux
Que mon pré soit en fleurs, et que mon champ jaunisse.
Peuples qui mendiez des rois, Dieu vous bénisse ! »





L'APPARITION

(6 août 1833)

O vous, qui, recueillant ma première parole,
Au ménestrel quêteur glissâtes votre obole,
Je vous devais une hymne, et je soupire un lai ;
Au poète insolvable accordez un délai.
J'ai promis d'exploiter les trésors de nos fastes ;
A tous nos jours de gloire, à tous nos jours néfastes,
J'ai promis un salut, et ma voix sommeillait
Quand le bruit du canon solennisa Juillet.

La rime, dont Boileau se plaignait à Molière,
Regimbe quelquefois sous ma plume écolière :
Il est de ces moments de fatigue et d'ennuis
Où l'on dort, enfumé par la lampe des nuits ;
Où le front studieux est labouré de rides
Sans qu'il fleurisse un vers dans leurs sillons arides.
Pour déranger le vol des habitants de l'air
Il ne faut qu'un atome ; or il advint qu'hier
Mon sylphe pèlerin, dansant autour du globe,
S'égara par hasard dans les plis d'une robe,
Et depuis, loin du jour, fermant ses ailes d'or,
Dans ce filet de soie il se berce et s'endort.
Et pourtant je rêvais à ce plan d'épopée,
Le plus large de ceux qu'on taille à coups d'épée ;
Je voulais étourdir sur les chagrins présents
Les Français à ma voix rajeunis de trois ans ;
Galvaniser, armer pour leur œuvre qui tombe
Ces morts qu'un deuil railleur insulte dans leur tombe ;
Ce peuple qui, sur l'or jonché devant ses pas,
Vainqueur, marchait pieds nus, et ne se baissait pas ;
Et ces adolescents déjà mûrs pour la gloire,
Déjà fiers de mourir, et qui ne pouvaient croire,
Hélas ! qu'ils se livraient en pâture aux canons
Pour conquérir des mots et détrôner des noms ;
Et puis j'aurais fouetté d'ardentes philippiques
Les Thersites fuyards de nos combats épiques,
Spectateurs nonchalants qui, de leur balcon d'or,
Applaudissaient Paris comme un toréador ;
Qui, le drame achevé, tombèrent de leur loge

Pour s'inscrire vivants sur un martyrologe,
S'enivrer au banquet dressé pour les vainqueurs,
Et rougir de cordons leurs poitrines sans cœurs.

Je marchais : les rayons qui brûlaient mes paupières,
Comme des diamants faisaient briller les pierres,
Et je me rappelais qu'aux Trois Jours le soleil
Sur les dalles du Louvre étincelait pareil.
J'explorais d'un coup d'œil les maisons pavoisées
De bannières au vent, de femmes aux croisées;
Errant de groupe en groupe, avec des yeux ravis,
Je m'arrêtai soudain, car je vis..., oh ! je vis
Une de ces beautés qu'entre mille on rencontre,
Que le ciel ironique un seul instant nous montre,
Frais mirage qui glisse aux yeux du pèlerin
Dans un désert brûlant et sous un ciel d'airain,
Types de la peinture et de la statuaire,
Si pures que leur toit devient un sanctuaire,
Si belles qu'un cœur mort s'épanouit auprès,
Et qu'en se rappelant, un demi-siècle après,
Cette femme sans nom qu'on n'a plus retrouvée,
On se dit : « L'ai-je vue, ou bien l'ai-je rêvée ? »
L'étendard, agitant son ombre sur le sol,
Nous éventait tous deux de son frais parasol ;
Mais, rouge de pudeur, la figure charmante
S'abrita sous ses plis, comme sous une mante.
Immobile à la place où son œil me troubla,
Je répétai longtemps encore : « Elle était là ! »
Et cependant la foule inondait l'avenue...

Pour que votre Pactole, utile dans sa course,
Fasse, comme le Nil, perdre des yeux sa source,
Et pour que le passant vous tende un jour la main
Si votre char doré se brisait en chemin.
Donnez, car, agitant des torches funéraires,
Babœuf ressuscité prêche des lois agraires.
Le sol volcanisé fermente, et, comme Dieu,
La Raison vous dira : « L'aumône éteint le feu. »

Pour moi, Lazaroni, jouet de la fortune,
Qui me chauffe au soleil et dors au clair de lune,
Moi, qui n'ai pour tout bien, comme un gueux espag
Que mes chants, ma guitare, un beau ciel, un beau sol,
Je n'ai pu leur jeter l'obole qui me manque ;
Mais je quête en leur nom : sans puiser à la Banque,
Mon portefeuille est riche, et de ses plis ouverts
J'ai secoué sur eux mes seuls trésors : Des Vers.





LE PARTI BONAPARTISTE

A JOSEPH BONAPARTE

(27 juillet 1833)

ET toi, vieillard, aussi ! tu viens dans le champ clos
Où la plume combat, où l'encre coule à flots,
ter aux factions, disputant la puissance,
n forme de cartel, un acte de naissance !
travers les grands noms, refrain de nos débats,
on nom mystérieux est prononcé tout bas.
uelques agitateurs, ralliés pour détruire,
oldatesque sans frein qu'on rougit de conduire,

Et je me souviendrai, si son vol me réclame,
Que ces nobles couleurs sont celles de ma dame...

Mais, paladin rêveur, mon culte extravagant
N'aura pas conquis même un baiser sur le gant :
Comme dans un harem, captive au gynécée,
Nul souffle ne ternit ta limpide pensée;
Dans les sentiers connus on ne te froisse pas,
Le grand air est trop vif pour tes frileux appas.
Ainsi dans nos vallons la rose orientale,
Que Thibaut transplanta de la rive natale,
S'exilant à l'écart, semble dire à nos fleurs :
« Pâles filles du Nord, vous n'êtes pas mes sœurs. »
Si la presse demain, bruyante entremetteuse,
Te glisse, humide encor, mon épître flatteuse,
Hélas ! comme au hasard, ta main froide ouvrira
Cette page qui brûle, et rien ne te dira
Qu'un souffle de ta bouche a fait vibrer ma lyre,
Que ton regard créa les vers qu'il vient de lire;
Et peut-être la feuille où je les ai semés
Bouclera sur ton front tes cheveux parfumés.





A M. OPOIX DE PROVINS

EX-CONVENTIONNEL

(1833)

Le poète aux débris voua toujours un culte :
Pour une âme rêveuse ils ont un charme occulte.
L'imagination en fait sortir des voix
Qui parlent aux vivants des choses d'autrefois,
Et le vers pousse bien, comme la giroflée,
Aux crevasses d'un mur, au pied d'un mausolée.
Oh ! rouvrir sous mes pas, au désert d'Orient,
Les traces de Byron et de Chateaubriand ;

Respirer, accoudé sur un tronc de colonne,
La poussière qui fut Palmyre ou Babylone,
Quel bonheur! Mais, hélas! c'est un rêve: le sort
A de sa main de fer encloué mon essor,
Et, comme le chevreau captif au pied d'un chêne,
Pour brouter quelques fleurs je tiraille ma chaîne.
Du sol natal au moins j'exploite les trésors.
Et que me servirait d'aller, de bords en bords,
Évoquer du tombeau quelque nation morte?
Une grande ruine est debout à ma porte.
Oui, venez parmi nous, curieux pèlerins
Dont la voile frissonne à tous les vents marins.
Des voyageurs ont dit que, dans sa vieille enceinte,
Provins rappelle aux yeux Jérusalem la Sainte.
Voilà pourquoi sans doute, infidèle au Jourdain,
La fleur qu'y moissonna le comte paladin,
Cessant de grelotter loin du soleil d'Asie,
Comme au fleuve natal se mire à la Voulzie.
Là, quand le vent du soir soupire, on croit encor
Entendre au pied des tours la fanfare du cor,
Ou descendre, furtifs, des créneaux dans la plaine,
Les appels amoureux de quelque châtelaine.
Là, quand sur la montagne il chante comme un luth,
On écoute et l'on dit: « Comte Thibaut, salut! »
Et, si vous ignorez quel savant artifice
Des siècles abattus restaure l'édifice,
Vous interrogerez l'ermite qui, souvent,
A travers ces débris erre, débris vivant.
Comme Champollion au pays des califes,

Il vous expliquera de vieux hiéroglyphes,
Et la baguette d'or de ce magicien
Exhumera pour vous l'Agendicum ancien.
Regardez; il chancelle en foulant des décombres,
Cet homme séculaire, ombre parmi les ombres;
Le bâton qui soutient ses pas mal assurés
Heurte sur des tombeaux comme pour dire : « Ouvrez ! »
Sur sa tête, volcan qui sous la glace brûle,
De quatre-vingts hivers la neige s'accumule;
Mais, quand même la foudre ou les vents pluvieux
Dégraderaient encor ce monument si vieux,
Quand il ne resterait de cet homme débile
Qu'un son dans l'air, semblable à l'antique Sibylle,
Oh ! cette voix serait un oracle pour nous,
Nous en recueillerions la parole à genoux;
Car, aux jeunes croyants qu'attire l'ermitage,
Elle répéterait (sublime radotage !)
Ces mots, qui dans les cœurs brûlants de puberté
Ne tombent jamais froids : *Patrie et Liberté !*

La sainte Liberté, naissante au Jeu de Paume,
Comme Cincinnatus, l'enleva sous le chaume.
Certes, ce n'étaient pas alors de vils crétins,
Qui de la noble France agitaient les destins;
Des écoliers barbons, tremblants sous la férule,
Automates mouvants sur la chaise curule,
Bétail que le pouvoir engraisse de ses dons,
Bâillonne d'un frein d'or et sangle de cordons;
Alors les députés haranguaient les tempêtes,

Ballottaient au scrutin leurs boules et leurs têtes;
Le bourreau ramassait tous les partis tombants;
La mort à plein sillon fauchait entre les bancs;
Le tocsin dans la Chambre étouffait la sonnette,
Et l'Émeute y frappait à coups de baïonnette...
Eh bien! s'enveloppant d'un héroïsme obscur,
De l'époque sanglante il sortit le front pur;
Il osa pour Capet armer sa boule blanche,
Au pied de la Montagne affronter l'avalanche,
Et, bravant du malheur le contact dangereux,
Coudoyer sans pâlir les Girondins lépreux...

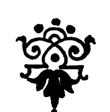
Que sont-ils devenus, ces hommes consulaires?
Les martyrs échappés aux lions populaires
Ont traîné dans l'exil leurs destins ignorés,
Et la terre d'exil les a tous dévorés.
Si de la France un jour l'idolâtrie avide
Revendiquait leurs os pour le Panthéon vide,
Dans un large sillon, creusé du sud au nord,
Il nous faudrait glaner sur les pas de la Mort,
Et, labourant le sol de chaque cimetière,
Comme une Josaphat fouiller l'Europe entière.
En vain la Liberté, renaissante aux Trois Jours,
Rappela ces proscrits : hélas! les morts sont sourds!...
Lui du moins nous resta : la vieille dynastie
N'atteignit pas son front des coups de l'amnistie.
Comme l'Italien, harcelé de héros,
Qui dans un temple ouvert se sauve des bourreaux,
Le vieillard, poursuivi par Tartufe et Basile,

S'enfuit vers le Parnasse, en s'écriant : « Asile ! »
Mais, dédaigneux du monde et de ses lauriers vains,
Comme un linceul précoce il revêtit Provins ;
Et l'aigle, qui peut-être eût dévoré l'espace,
Se tapit, ver obscur, dans cette carapace.
C'est le magicien de nos bois enchantés,
Le fantôme rôdeur de nos débris hantés ;
Il ordonna trente ans ce funèbre musée,
Trente ans épousseta chaque peinture usée,
Et vieux, pour récompense il ne demanda rien,
Rien, que l'honneur obscur d'en mourir le gardien.
Du haut de nos remparts, philosophe stylite,
Planant sur le champ clos où l'Europe milite,
Il voit, depuis quinze ans, voyager tour à tour
Les Bourbons fugitifs, les Bourbons de retour,
Et, détournant l'oreille au bruit de leur passage,
Il dort, enveloppé dans le manteau du sage.
Nul rayon de faveur sur ses vieux jours n'a lui ;
Les rois (se souvenant !) reculaient devant lui.
Quand Juillet s'alluma, du moins on pouvait croire
Qu'il se réchaufferait à ce soleil de gloire,
Qu'une langue de feu l'irait chercher ; mais non :
Rien aux puissants du jour ne révéla son nom,
Et seule, quand il pleut tant de croix dans l'ornière,
La rose de Provins brille à sa boutonnière.
Que dis-je ? son pays renia ses travaux ;
Il lui fallut subir d'ironiques bravos,
L'outrage médité, l'insulte irréfléchie,
Essuyer des crachats sur sa barbe blanchie,

Et passer sous les yeux des pharisiens jaloux,
Vêtu, comme le Christ, de la robe des fous.
Il dut se rappeler, dans ces jours d'amertume,
Que de vieillards, sans foi dans leur gloire posthume,
De l'âge et du malheur ont cumulé le faix,
Et recueilli l'injure en semant des bienfaits :
Dante est mort dans l'exil d'une agonie amère,
Et des chiens ont bavé sur les haillons d'Homère!

Tu peux dormir enfin, Nestor des Provinois,
Je veille à ton repos, comme l'enfant chinois
Dont l'éventail défend la tête paternelle
Du moucheron qui peut l'effleurer de son aile;
Je ne trafique pas d'un hommage vendu ;
Mon luth aux lambris d'or ne fut jamais pendu :
Mais si, montrant du doigt le front nu d'Élisée,
On l'insultait encor d'une lâche risée,
Oh! mon vers gronderait, semblable à l'ours vengeur
Qui, s'élançant des bois vers le saint voyageur,
Dispersa, déchira son escorte insolente
Et lui lécha les pieds de sa gueule sanglante...
Je ne le connais pas; des accents de sa voix
Mon oreille est encor vierge; mais que de fois,
Dans la bruyante rue ou dans la solitude,
J'ai suivi son pas lent avec sollicitude!
J'aurais voulu pour lui ramollir le chemin;
Ma main s'égarait prête à tomber dans sa main;
J'épiais sur sa bouche un sourire prospère,
Et la mienne s'ouvrait pour lui dire : « Mon père... »

Et puis, je veux semer afin de recueillir :
Moi, fiévreux de jeunesse, il me faudra vieillir ;
L'huile, un jour, doit manquer à mes veilles ardues,
Ma voix balbutiera des paroles perdues ;
Mais quand, désenchanté de mes rêves d'enfant,
L'oubli m'aura couvert d'un linceul étouffant ;
Quand mes concitoyens, en me voyant paraître,
Se diront : « Quel est-il ? » et passeront ; peut-être,
De la sainte vieillesse un poète amoureux
Les fera souvenir que j'ai chanté pour eux,
Réjouira mon cœur d'une parole amie,
Versera des parfums sur ma gloire momie,
Et, payant au rimeur la dette du savant,
De funèbres lauriers m'embaumera vivant.





LE POÈTE EN PROVINCE

(1833)

LE *moi* présomptueux de Montaigne et de Sterne
Est mal reçu, venant d'un auteur subalterne;
Mais, comme un premier-né, Diogène m'est cher;
Je ne distingue pas mon œuvre de ma chair,
Et je dois me laver des reproches qu'on lance
Tantôt à mes discours, tantôt à mon silence.
Sur des abus flagrants, dit-on, je me suis tu;
J'ai porté des défis et n'ai point combattu;

Puis, j'avais annoncé qu'en un large domaine
Mon Pégase ouvrirait un sillon par semaine.
Je n'ai pas su tenir ce que je promettais,
Et mon jeune crédit mourra sous les protêts...

Hélas! j'ai préludé sous de riants auspices,
Tout semblait à mon vol offrir des cieux propices;
Ceux mêmes qu'autrefois, dans ma gaîté sans frein,
J'avais égratignés d'un insolent refrain,
Ont, tuteurs généreux de ma muse inconnue,
Prêté des ailes d'or à son épaule nue;
La voix, *qui m'a troublé lorsque je sommeillais,*
Applaudit ma satire à ses premiers feuillets.
A vous, rares amis dont le bravo m'accueille,
Quand mon poème au vent s'en allait feuille à feuille;
A vous, dont la pitié réchauffa dans son sein
Ces passereaux frileux égarés par essaim,
Honneur! honneur surtout à ces âmes ferventes,
Dans notre Béotie antithèses vivantes,
Qui de leurs conseils d'or m'ont payé le tribut!
Honneur à vous, Cardon, Michelin et Grabut!
Je suis las de glisser sur votre territoire,
De prodiguer des chants qui n'ont point d'auditoire;
Je pars, et de ces bords que je croyais amis,
Je secoue, en fuyant, la poudre et les fourmis;
Je pars, mais sans adieu : ma satire allumée,
En cinq explosions ne s'est pas consumée;
Je poursuivrai sans peur mon rôle jusqu'au bout.
Le théâtre a croulé, mais l'acteur est debout.

Créanciers de mes vers, pour acquitter ma dette
Je serai, s'il le faut, et manœuvre et poète;
De l'art et du travail cumulant les ennuis,
Je suerai le matin sur l'œuvre de mes nuits...

Vous dont j'entends gronder le bruyant anathème,
Savez-vous bien (hélas, je l'ignorais moi-même !),
Savez-vous quel fardeau je m'étais imposé?
Quel miracle inouï je rêvais, quand j'osai
En forme d'Hélicon tailler notre montagne,
Et dire *fiat lux* aux brouillards de Champagne?
Comme le voyageur, dans son antique essor,
Baptisant de son nom une île vierge encor,
Insensé, j'avais cru, Cook de la poésie,
Conquérir le premier les bords de la Voulzie.
O mes concitoyens ! pardonnez: je le vois,
Vos gloires pour fleurir n'attendaient pas ma voix.
Heureux pays ! ton sol fourmille d'Aristarques;
Tes Solons inconnus attendent des Plutarques;
Rivaux des troubadours qui t'illustraient jadis,
Tes nouveaux lauréats, grands hommes inédits,
De l'ombre d'un bureau, du fond d'une boutique,
Règnent sur les beaux-arts et sur la politique,
Et l'on ne peut toucher à ce double terrain
Sans attenter aux droits d'un orgueil suzerain.

Poète infortuné, sous ta plume prudente
En vain tu retiendras l'épigramme pendante;
A chaque livraison un jury menaçant

Donnera la torture au poème innocent :
Il flairera partout des délits et des crimes,
Ainsi qu'un or suspect contrôlera tes rimes,
Et les fera sonner tour à tour, à dessein
D'en tirer quelque bruit ressemblant au tocsin.
On montrera du doigt à la foule ignorante
L'injure personnelle, à chaque mot flagrante.
Un magistrat, dit-on, par l'un est bafoué;
L'autre frappe un notaire, et l'autre un avoué;
L'autre un bourgeois du lieu, colossal d'importance,
Dont toi seul n'avais pas soupçonné l'existence.
Lances-tu des cailloux aux Goliaths des cours,
Sur quelque front obscur ils ricochent toujours.
A la face des rois jettes-tu de la boue,
Un maire et deux adjoints vont s'essuyer la joue;
Et des officieux, en grimaçant l'effroi,
Te parleront tout bas du procureur du roi...
Donnes-tu quelques pleurs à ton noble Mécène,
Dont l'exil imprévu fit murmurer la Seine,
L'hémistiche, à Melun, se glissant par hasard,
Flamboie aux murs dorés d'un petit Balthazar,
Et, des juges tardifs excitant les enquêtes,
Le proconsul jaloux veut te livrer aux bêtes.
As-tu blessé l'orgueil d'un bel esprit mutin,
Pour sauver ton repos, fuis, ou, quelque matin,
Pâle encor d'une veille, il faudra que tu coures
Brûler au nez d'un fat tes vers changés en bourres...

Hélas! c'est mon histoire... Eh bien! à vous aussi,

Zoïles spadassins, je répondrai : Merci !
Vous avez retrempé mon cœur dans l'amertume ;
Le fiel dont il est plein déborde sous ma plume.
Pourtant, dormez en paix : de mon brûlant courroux
Je n'égarerai point un seul éclair sur vous ;
Je ne vous rendrai pas outrage pour outrage,
Car vos bourdonnements ne sont pas un orage.
Vous ne méritez pas que l'on vous crache un vers,
Et d'un large mépris je vous ai tous couverts.
Pour la prostituer, j'estime trop ma haine ;
L'ouragan, dont le vol courbe l'orgueil du chêne,
Dédaigne d'effleurer l'insolent végétal
Qui se carre au soleil sur le fumier natal.
Pour cible hebdomadaire, à mes coups polémiques,
Je veux des fats titrés, des sots académiques ;
Je veux des ennemis que je puisse, en chemin,
Écarter d'un soufflet sans me salir la main.
Venez, gens du pouvoir, dans son nouveau refuge,
Relancer et traquer l'insolent qui vous juge.
Comme un épouvantail dressez-vous devant moi !
Je suis plus fort que vous, c'est pour vous qu'est l'effroi !
Qu'importe qu'on m'enlève une presse, qu'importe
Que l'hospitalité ferme sur moi sa porte ;
Qu'importe, pour s'asseoir, au poète rêvant,
La chaise du foyer ou la borne en plein vent !
Quand il se frotte au peuple, un contact électrique
Fait jaillir de son sein la flamme satirique.
Je ne m'inspire pas sur des coussins moelleux,
Je tiens mal une plume entre mes doigts calleux ;

Je n'écris pas, je chante, et, Minerve nouvelle,
Ma satire s'élance en bloc de ma cervelle.
Qu'on m'enchaîne : ma voix est libre, c'est assez.
Oui, tant qu'on n'osera, comme aux siècles passés,
Par le fer et la flamme étouffer le blasphème,
Il faudra qu'on m'entende; et, dussé-je moi-même
Quêter des auditeurs, comme ces troubadours
Dont l'orgue savoyard nasille aux carrefours,
J'ameuterai le peuple à mes vérités crues,
Je prophétiserai sur le trépied des rues;
Chaque mur, placardé d'un vers républicain,
Sera pour mes lazzis le socle de Pasquin.





MERLIN DE THIONVILLE

(1833)

FRANÇAIS régénérés de la Grande Semaine,
Suivons le deuil nouveau que la Liberté mène !
Elle perd chaque jour ses derniers vétérans,
Et, comme Niobé, meurt sur ses fils mourants...
Hélas ! quand le tribun du peuple et de l'armée,
Merlin de Thionville, est mort, la Renommée,
Qui suivait à grand bruit le triomphe d'un roi,
N'a point jeté les yeux sur cet obscur convoi.

Rien ne s'émut autour de cette gloire morte;
Quelques rares amis ont seuls formé l'escorte,
Et les mille clochers dont il fondait l'airain
Pour voter un budget au peuple souverain,
Et les mille canons qu'il pointait aux batailles,
N'ont point hurlé dans l'air un glas de funérailles;
Et rien ne rappela qu'il fut un des cent rois
Devant qui tous les rois chancelaient à la fois.
Puissant par la parole et puissant par l'audace,
Il résume en lui seul l'époque à double face
Que, d'une explosion de gloire, deux volcans
Éclairaient à la fois, la tribune et les camps.
Fallait-il dégrader Dumouriez ou Custines,
Rallier au drapeau des légions mutines,
Réveiller dans nos rangs la Victoire qui dort,
Et noyer dans le Rhin les Pharaons du Nord?
Carnot montrait du doigt la frontière entamée,
Et Merlin y tombait pesant, comme une armée.
Dans leur métier de feu qu'il n'avait point appris,
Il révélait un maître aux généraux surpris;
Debout, le sabre en main, sur l'affût oratoire,
La veille du combat, décrétait la victoire,
Et dans les rangs prussiens plongeant seul bien souvent,
En rapportait le droit de crier : « En avant ! »
Puis, des bords enflammés du Rhin ou de la Sambre,
Quand un coup de tocsin l'appelait à la Chambre,
Plus intrépide encor dans un nouveau danger,
Sur l'ardente Montagne il revenait siéger.

A ta place, Merlin, la séance est ouverte.

Des triumvirs jaloux ont médité sa perte.
Il regarde pensif les vides qu'en tombant
Danton et Desmoulins ont laissés sur leur banc;
Mais, nouveau Damoclès, l'épouvante dans l'âme,
Il ne restera pas accroupi sous sa lame.
Contre ses ennemis, sitôt qu'ils paraîtront,
Il s'armera du fer qu'ils pendent sur son front;
Et, puisque à leurs genoux Thémis pâle s'est tue,
Détournera sur eux le *hors la loi* qui tue.
Robespierre est puissant, Robespierre a pour lui
Des piques dont l'éclair en vain n'a jamais lui;
Des canons demandant audience à la porte,
Les faubourgs, une armée et Saint-Just! mais qu'importe
Sa voix retentira, qu'elle triomphe ou non,
Plus haut que les faubourgs, Saint-Just et le canon.
Le bouillant proconsul, venu de la Gironde,
Assiège le premier la tribune qui gronde.
Écoutez!... Oh! jamais, sur les glacis d'un fort,
Les cœurs, avant l'assaut, n'ont palpité plus fort.
Le Sina d'où tombaient des lois et des tempêtes,
La Montagne ébranlée a fendu ses deux crêtes,
Et les pics fraternels, s'entre-choquant tous deux,
Volcanisent le sol, qui palpite autour d'eux.
De spectateurs béants la salle est crénelée;
Comme un troupeau de loups qui flaire la mêlée,
La plèbe anthropophage attend là, pour savoir
Quelle chair et quel sang on lui promet ce soir...

Mais tout à coup le monstre hésite à s'en repaître :
Le lion d'Androclès a reconnu son maître ;
Les décrets promulgués expirent sous les cris ;
Des bras nus et sanglants relèvent les proscrits.
Par tous ses soupiraux, le vieil Hôtel de Ville,
Haletant, a soufflé la tempête civile,
Et, sur les quais bruyants où Paris est debout,
Aux feux de Thermidor la sédition bout.
Merlin se lève alors, fier d'un rôle à sa taille ;
Encor poudreux des camps, il vole à la bataille.
Il plonge dans l'émeute, un pistolet au poing.
Il court ; les cris de mort ne l'intimident point ;
Devant les conjurés se dresse, loi vivante,
Comme dans un filet, les prend dans l'épouvante,
Et, sans qu'ils aient tiré le glaive du fourreau,
Les ramasse tremblants et les jette au bourreau.
C'est bien : justice est faite ; et, joyeux dans leur tombe,
Les Cordeliers martyrs acceptent l'hécatombe.
Un nouveau roi tombé fait hommage à Samson ;
La hache, qu'ébréchait une longue moisson,
Humide d'un sang pur, dans le sang est lavée.

Merlin, repose-toi, la séance est levée !

En face d'un tel homme, oh ! qu'ils semblent petits,
Ces législateurs nains dans le centre blottis,
Ces rhéteurs fanfarons à la voix menaçante,
Qui tonnent sans danger contre l'émeute absente,
Et râlent un long cri d'épouvante et de deuil

Sitôt qu'un bruit suspect bourdonne sur le seuil!
Si, du moins, surgissait dans un coin de leur salle
Du siècle des géants quelque ombre colossale!...
Mais sur nos vieux tribuns, historiques lambeaux,
L'oubli pesait avant la pierre des tombeaux.
Quand le lion rugit les Trois Jours de colère,
Sans doute le vieillard bénit la nouvelle ère,
Et, comme le pays, comme la Liberté,
Pour un avenir d'or se crut ressuscité;
Sans doute il espéra que la voix des collèges
Aux sénateurs déchus restituerait leurs sièges.
Vain espoir! ce grand nom retentissait trop fort.
Peut-être, en l'écartant, la France n'eut pas tort.
Quand on eut présenté Merlin de Thionville
Comme un épouvantail à la Chambre servile,
Quand sur nos Girondins le fougueux Montagnard
Eut lancé sa parole et brandi son poignard,
Oh! sans doute, devant cet homme de l'histoire,
Reculant de terreur, comme devant Grégoire,
Dans les bras de la France ils auraient rejeté
Le tribun glorieux de son *indignité*...

Quoi! des récits menteurs, que la peur accrédite,
Font de l'époque sainte une époque maudite!
Par des auteurs vendus tout royal attentat
Est absous et paré du nom de coup d'État,
Et pour les nations il n'est point d'indulgence!
Après avoir longtemps amassé sa vengeance,
Lorsque le peuple-roi se relève, et s'assied

Sur les partis vaincus qui le mordent au pied,
Il faudrait qu'il n'eût pas de fiel dans les entrailles,
Qu'il étouffât la soif des justes représailles,
Et ne réveillât pas contre ses ennemis
Le beffroi, chaud encor, des Saint-Barthélemys !
Pour les Fouquiers royaux l'histoire est sans colères,
Et ne pardonne pas aux Jeffreys populaires !
Et quand même ils auraient frappé d'aveugles coups,
Lâches accusateurs, silence ! oubliez-vous
Que leur âme de feu purifiait leurs œuvres ?
Oui, d'un pied gigantesque écrasant les couleuvres,
Par le fer et la flamme ils voulaient aplanir
Une route aux Français vers un bel avenir.
Ils marchaient pleins de foi, pleins d'amour, et l'histoire
Absoudra, comme Dieu, qui sut aimer et croire.
Semblables au Mogol, pourvoyeur des vautours,
Qui de crânes humains édifiait des tours,
Au Dieu qu'ils confessaient votant d'horribles fêtes,
Pour lui bâtir un temple ils entassaient les têtes,
Et, quand il le fallait, résignés au malheur,
Couronnaient l'édifice en y portant la leur.
Sans doute il leur fallait, d'une main pacifique,
Caresser des méchants la race prolifique ;
Au lieu de fatiguer la hache du trépas,
Comme en nos jours de honte il fallait, n'est-ce pas ?
Garrotter de rubans, déporter dans les places,
Des ennemis vaincus qui hurlent des menaces,
Et, plutôt qu'un mandat, jeter un passeport
A ces preux chevaliers galopant vers le Nord,

Qui, pour tailler en fiefs la France découpée,
Aux sabres des hulans aiguisaient leur épée...
Eh bien! moi, je vous dis que leur pied trop clément
Sur l'hydre féodale a pesé mollement;
Car elle siffle encor; car le monstre vivace,
Dès qu'ils furent passés, a bondi sur leur trace.
Ils n'ont régné qu'un jour, et quand, le lendemain,
Sur la couronne à terre un Cromwell mit la main,
Pour son infâme Rump il sut trouver des membres,
Repeupla, d'un coup d'œil, les vieilles antichambres,
Et fit dans le château surgir, on ne sait d'où,
Les mannequins vivants balayés le Dix Août.

A l'anathème, un jour, substituant l'éloge,
On fera de leurs noms un saint martyrologe;
Un jour, on votera des honneurs immortels
A leurs tombeaux maudits, transformés en autels.
Mais nous, dont le cœur chaud repousse un froid système
Nous peuple, qui voulons la liberté *quand même!*
Devançons l'avenir, et d'un pieux accueil
Honorons ces proscrits au moins dans le cercueil.
Pour réjouir leurs os, puisse dans un autre âge
Le saint drapeau qui dort et que l'Europe outrage,
Promené dans le sang de chaque nation,
Secouer sur leur tombe une libation!
Qu'en guise de cyprès, le chêne populaire
Prodigue à leur sommeil son ombre tutélaire!
Cicatrisé de noms, pavoisé de drapeaux,
L'arbre poussera bien dans le champ du repos;

Car du tronc à la tige une chaude poussière
Circulera, changée en sève nourricière;
Dans chacun des rameaux qui frissonnent au vent,
Nos fils vénéreront un ancêtre vivant,
Et le soir, attentifs au conseil que leur donne
Un prophète semblable à celui de Dodone,
Aux époques de crise, ils diront, à genoux :
« Mânes de nos aïeux, que faire? Inspirez-nous!... »





L'HIVER

(Novembre 1833)

ADIEU donc les beaux jours ! Le vent froid de novemb
Condamne le poète à l'exil de la chambre.
Où folâtrait le bal, où riait la gaîté,
Rien, plus rien ; tout a fui comme un songe d'été.
Là-bas, avec sa voix monotone et touchante,
Le pâtre seul détonne un vieux noël ; il chante,
Et des sons fugitifs le vent capricieux
M'apporte la moitié ; l'autre s'envole aux cieux.
La femme de la Bible erre, pâle et courbée,
Glanant le long des bois quelque branche tombée,
Pour attiser encor son foyer, pour nourrir
Encore quelques jours son enfant, et mourir.

Plus d'amour sous l'ombrage, et la forêt complice
Gémit sous les frimas comme sous un cilice.
La forêt, autrefois blonde vierge, laissant
Aller sa chevelure au zéphyr caressant,
Maigre et chauve aujourd'hui, sans parfum, sans toilette,
Agite et fait craquer ses os comme un squelette.
Un bruit mystérieux par intervalle en sort,
Semblable à cette voix qui disait : « Pan est mort ! »

Oui, la nature entière agonise à cette heure,
Et pourtant ce n'est pas de son deuil que je pleure;
Non, car je me souviens et songe avec effroi
Que voici la saison de la faim et du froid;
Que plus d'un malheureux tremble et se dit : « Que n'ai-je,
Pour m'envoler aussi loin de nos champs de neige,
Les ailes de l'oiseau, qui va chercher ailleurs
Des ébats au soleil et des nids dans les fleurs !
Vers ces bords sans hiver que l'oranger parfume,
Où l'on a pour foyer le Vésuve qui fume,
Où devant les palais, sur le marbre attiédi,
Le Napolitain dort aux rayons du midi,
Oh ! qui m'emportera?... » Mais, captif à sa place,
Hélas ! le pauvre meurt dans sa prison de glace;
Il meurt, et cependant le riche insoucieux
De son char voyageur fatigue les essieux.
Les beaux jours sont passés; qu'importe ! heureux du monde,
Abandonnez vos parcs au vent qui les émonde;
Tombez de vos châteaux dans la ville, où toujours
On peut avec de l'or se créer de beaux jours.

Dans notre Babylone, hôtellerie immense,
Pour les élus du sort le grand festin commence.
Ruez-vous sur Paris comme des conquérants;
Précipitez sans frein vos caprices errants;
A vous tous les plaisirs et toutes les merveilles,
Le pauvre et ses sueurs, le poète et ses veilles,
Les fruits de tous les arts et de tous les climats,
Les chants de Rossini, les drames de Dumas;
A vous les nuits d'amour, la bacchanale immonde :
A vous pendant six mois Paris, à vous le monde!...
Ne craignez pas Thémis : devant le rameau d'or,
Cerbère à triple gueule, elle s'apaise et dort.
Mais, pour bien savourer ce bonheur solitaire,
Qu'assaisonne d'avance un jeûne volontaire,
Ne regardez jamais autour de vous, passez
De vos larges manteaux masqués et cuirassés,
Car, si vos yeux tombaient sur les douleurs sans nombre
Qui rampent à vos pieds et fourmillent dans l'ombre,
Comme un frisson de fièvre, à la porte d'un bal,
La pitié vous prendrait, et la pitié fait mal;
Votre face vermeille en deviendrait morose,
Et le soir votre couche aurait un pli de rose.
Tremblez, quand le punch bout dans son cratère ardent,
D'égarer vers la porte un coup d'œil imprudent;
Vos ris évoqueraient un fantôme bizarre,
Et vous rencontreriez face à face Lazare
Qui, béant à l'odeur, voudrait et n'ose pas
Disputer à vos chiens les miettes du repas.
Éblouissant les yeux de l'or qui le blasonne,

Quand votre char bondit sur un pont qui résonne,
Passez vite, de peur d'entendre jusqu'à vous
Monter le bruit que font ceux qui passent dessous.
Le moment est venu de la débâcle humaine;
La Morgue va pêcher les corps que l'eau promène;
L'égoïsme, en sultan, jouit et règne : il a
Des crimes à cacher, et son Bosphore est là...

Il est vrai, quelquefois une plainte légère
Blesse la majesté du riche qui digère.
Des hommes, que la faim moissonne par millions,
En se comptant des yeux, disent : « Si nous voulions ! »
Le sanglot devient cri, la douleur se courrouce,
Et plus d'une cité regarde la Croix-Rousse.
Mais quoi ! n'avez-vous pas des orateurs fervents
Qui, par un *quos ego,* savent calmer les vents ?
Qui, pour le tronc du pauvre avares d'une obole,
Daignent lui prodiguer le pain de la parole;
Et, comme l'Espagnol qui montre, en l'agaçant,
Son écharpe écarlate au taureau menaçant,
Jettent, pour fasciner ses grands yeux en colère,
Un lambeau tricolore au tigre populaire ?
Si la sédition vociférait : « Du pain ! »
Pour l'apaiser d'un mot, députez-lui Dupin;
Dupin, le professeur qui, justement célèbre,
Au langage de cour a façonné l'algèbre.
Phénomène honteux d'un siècle perverti,
Pour la première fois les chiffres ont menti.
N'ose-t-il pas nier la misère flagrante;

Révéler son bonheur à la France ignorante ;
Et quand sur un grabat le désespoir se tord,
Effronté cumulard, lui prouver qu'il a tort ?
Va, tu mérites bien ta gloire et ton salaire;
Tu portes dignement un nom impopulaire,
Dupin; on se demande, en sifflant tes longs cours,
Si les calculs n'ont pas effacé les discours;
Et chez qui l'impudence est la plus effrénée,
De l'équation jeune ou de la phrase aînée...

Oh! quand donc viendra-t-il, ce jour que je rêvais,
Tardif réparateur de tant de jours mauvais,
Ce niveau qui, selon les écrivains prophètes,
Léger et caressant, passera sur les têtes!
« Jamais, dit la raison; le monde se fait vieux;
Il ne changera pas; » et dans mon cœur: « Tant mieux,
Ai-je dit bien souvent : au jour de la vengeance
Si l'opprimé s'égare, il est absous d'avance.
Spartacus ressaisit son glaive souverain.
Il va se réveiller, le peuple souterrain
Qui, paraissant au jour des grandes saturnales,
De mille noms hideux a souillé nos annales :
Truands, mauvais-garçons, bohémiens, pastoureaux,
Tombant et renaissant sous le fer des bourreaux.
Les repus daigneront alors, pour qu'il s'arrête,
Lui tailler une part dans leur gâteau de fête;
Mais lui, beau de vengeance et de rébellion :
« A moi toutes les parts : je me nomme lion! »
Alors s'accomplira l'épouvantable scène

Qu'Isnard prophétisait au peuple de la Seine.
Au rivage désert, les barbares, surpris,
Demanderont un jour la place où fut Paris.
Pour effacer du sol la reine des Sodomes,
Que ne défendra pas l'aiguille de ses dômes,
La foudre éclatera; la colère du ciel
Sur le terrain fumant fera grêler du sel;
Et moi, j'applaudirai : ma jeunesse engourdie
Se réchauffera bien à ce grand incendie. »

Ainsi je m'égarais à des vœux imprudents,
Et j'attisais de pleurs mes ïambes ardents.
Je haïssais alors, car la souffrance irrite;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
Que faut-il au poète ? un baiser et du pain.
Dieu ménagea le vent à ma pauvreté nue;
Mais le siècle d'airain pour d'autres continue,
Et des maux fraternels mon cœur est en émoi.
Dieu, révèle-toi bon pour tous comme pour moi.
Que ta manne en tombant étouffe le blasphème;
Empêche de souffrir, puisque tu veux qu'on aime !
Pour que tes fils élus, tes fils déshérités
Ne lancent plus d'en bas des regards irrités,
Aux petits des oiseaux toi qui donnes pâture,
Nourris toutes les faims; à tout dans la nature
Que l'hiver soit léger; et, son règne fini,
Le poète et l'oiseau chanteront : « Sois béni ! »



A HENRI V

HENRI CINQ! à ce nom n'augurez point d'outrage
Pour l'héritier des lis, emporté par l'orage.
Où l'on salue un roi je ne vois qu'un enfant,
Et respecte le front que sa candeur défend.
Pourquoi te maudirais-je? Infortuné! sans doute,
Tu hais ta royauté plus qu'on ne la redoute.
Je garde ma colère à tes bourreaux, à ceux
Qui stimulent pour toi l'avenir paresseux,
Et qui, pour t'ajuster à la robe virile,
T'imposent un effort douloureux et stérile.

Les cruels t'ont volé ton âge d'or ! ils ont
Imprimé sur le tien les soucis de leur front;
Te versant goutte à goutte une espérance acide,
Ils consomment dans l'ombre un long infanticide.
Ah ! maudit soit le jour où Paris, étonné,
Comme un présent d'enfer accepta *Dieudonné !*
Hélas ! quand les valets du trône héréditaire
De l'auguste naissance adoraient le mystère,
Quand le canon hurlait l'avis officiel,
Par pitié pour la France et pour toi, plût au ciel
Qu'un bohémien, fouillant dans ton berceau de fête,
Au baptême royal eût dérobé ta tête !
Tu pourrais aujourd'hui danser sous tes haillons,
La chevelure au vent, courir les papillons,
Moissonner à pleins bras les campagnes fleuries,
Écloses sans parfum sur tes tapisseries,
Et t'endormir à l'aise aux portes du palais
Qui fait peser sur toi ses murs et ses valets.
Ivre de joie et d'air, riche d'un budget mince,
Tu vivrais mendiant, toi qui végètes prince.
Dieu ne l'a pas voulu : sur des parquets luisants,
Tu heurtes tes genoux au front des courtisans,
Et les ambassadeurs, qu'un huissier te présente,
Brisent tes hochets d'or dans leur marche pesante.
Puisses-tu succomber à cet ennui profond !
Car ton avenir est un abîme sans fond,
Car tes persécuteurs font briller sur ta tête
Un joyau, dont l'aimant attire la tempête...

Ta raison, disent-ils, a mûri promptement,
Tu lis Gœthe et Schiller sur le texte allemand ;
Eh bien ! tu comprendras mon arrêt prophétique,
Enfant : si quelque jour la chance politique
Te renvoyait au trône, et courbait sous ta loi
Un peuple frémissant qui ne veut pas de toi ;
Si tu devais un jour (ce qu'au destin ne plaise !)
Allonger d'un Bourbon la chronique française,
Une émeute sans fin bourdonnerait dans l'air
Et livrerait Paris aux brigands de Schiller.
Pour chasser les démons ardents à ta poursuite,
Tu t'armerais en vain d'un aumônier jésuite ;
Tu flairerais de loin chaque placet, de peur
D'aspirer en l'ouvrant une horrible vapeur ;
Sand heurterait encore au seuil des ministères,
Staabs irait saluer tes fêtes militaires ;
Du poignard de Louvel nous aurions hérité :
Il retournerait boire au sang qu'il a goûté.

Mais ne te flatte pas même d'un jour prospère,
Tu ne dois pas mourir de la mort de ton père ;
Et, si tu te mêlais à des brigands bénits,
On creuserait ta fosse ailleurs qu'à Saint-Denis.
Miraculeux sauveur, n'écoute pas les mages
Dont ta crèche dorée attire les hommages.
On dit que, pour tenter l'Achille de treize ans,
Ils glissent une épée à travers leurs présents :
Ah ! si par leurs conseils ta jeunesse est trompée,

Malheur ! car, nous aussi, nous t'offrons une épée;
Mais, sentant à la fin notre clémence à bout,
Nous te la présentons par la pointe, et debout !
Qu'as-tu donc pour appui ? Quelques têtes ridées
Dont les cheveux de neige ont glacé les idées,
Des menins du Régent, des docteurs ès blason,
Imbéciles Calebs de ta vieille maison,
Dont le sang rare et froid, se figeant sous la hache,
A la main du bourreau ne ferait point de tache.

Parmi ces noms obscurs, il en est un brillant,
Un que nous t'envions, un seul : Chateaubriand !
Mais sur les lauriers verts qui forment son trophée,
Pâle tige de lis, en vain il t'a greffée.
Son génie est puissant et nous le défions;
Hélas ! il est passé, le temps des Amphions :
Sur les palais détruits ses pleurs et ses prières
Ont coulé sans pouvoir en remuer les pierres.
Pour écouter ce prêtre aux chants mélodieux,
Nous voyons trop les vers qui rongent ses faux dieux.
Sa voix, lorsque à ta cause il promet la victoire,
Pour la première fois s'éteint sans auditoire;
Et, dans sa loyauté de chevalier chrétien,
Il perd son avenir sans restaurer le tien.
Dis donc à ce vieillard, puisqu'il daigne se mettre
Aux genoux d'un enfant qu'il appelle son maître,
Dis-lui de refuser aux profanes débats
Des mots qui ne sont point la langue d'ici-bas;
De se réfugier au monde qu'il se crée,

Et de ne point offrir une tête sacrée
Où la vieillesse pèse, où tant de gloire a lui,
Au glaive que la loi craint d'égarer sur lui.
Quant aux preux chevaliers que ton exil attire,
Qui vont, gras et vermeils de trois ans de martyre,
Prosterner à tes pieds leur dévouement profond,
Pour hâter ton retour, sais-tu bien ce qu'ils font?
Ils élèvent au ciel leurs mains et leurs prières,
Attisent de soupirs des feux incendiaires;
Comme le peuple juif, dans un lieu souterrain,
Aux profanes regards cachant leur sanhédrin,
Impatients d'un jour qui ne doit jamais naître,
Quand la tempête gronde, ils ouvrent leur fenêtre,
Poussent un cri de joie, et regardent en l'air
Si l'envoyé du ciel tombe dans un éclair.
Je me trompe: aux grands jours la basilique ouverte
Nous lâche, pour défi, sa procession verte,
Et, quand la nuit est sombre, un marguillier tremblant
A son clocher honteux arbore un haillon blanc.
Ton nom remue encore, au fond des sacristies,
Des fous que nos dédains ont couverts d'amnisties;
Et ces Bretons, marqués du type originel,
Suçant l'horreur des Bleus sur le sein maternel,
Bétail aveugle et sourd qu'un Gondi populaire
Fouette vers l'abattoir à coups de scapulaire.
Mais, chaque jour, pâlit leur fanatique instinct;
Le grand buisson ardent de lui-même s'éteint.
Tu seras homme à peine, et déjà l'Armorique
Ne verra plus en toi qu'un fantôme historique.

Si tu parais alors, si quelque flot marin
Jette sur les récifs l'élève de Tharin,
Les pêcheurs, oublieux d'une époque effacée,
Demanderont d'où vient l'étrange cétacée,
Et, comme les débris d'un navire lépreux,
Comme les os d'un phoque anonyme pour eux,
Repousseront du pied, à la mer qui l'apporte,
Le cadavre flottant de la royauté morte.
Si ton clan vagabond, pour vaincre sans danger,
Se glissait dans nos ports derrière l'étranger,
La terre de l'Ouest, grasse de funérailles,
Aux Français renégats ouvrirait ses entrailles;
A l'appel de Sinon les ennemis venus
Reculeraient d'effroi devant ces bords connus;
Car ils verraient encore un linceul d'algue verte
Rouler des os blanchis sur la plage déserte,
Et le flot prophétique aux coups de l'aviron
Répondrait en grondant : « Quiberon ! Quiberon ! »

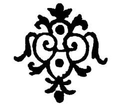
Écoute, cependant : quand tu pleures la France,
Si le mal du pays est ta seule souffrance,
Si l'exil t'est mortel, espère; mais attends
Que les nouveaux Bourbons aient achevé leur temps.
Un règne à l'agonie aurait peur d'un fantôme,
Un trône chancelant craint le choc d'un atome;
Ta légitimité doit effrayer la leur,
Mais tu n'es rien pour nous que faiblesse et malheur.
Plus radieux après une éclipse totale,
Quand Juillet brillera sur notre capitale,

Fuis ta prison dorée et viens, sans appareil,
Libre et seul, refleurir à ton premier soleil.
Nous aurons oublié quel fut ton apanage,
Nous fermerons les yeux sur ton pèlerinage;
Viens : nous te promettons un spectacle inouï
Dont les fêtes des rois ne t'ont point ébloui.
Alors quelque David, aux dessins gigantesques,
Prenant le Champ de Mars pour toile de ses fresques,
Devant la Liberté fera mouvoir les chœurs
Des citoyens joyeux et des guerriers vainqueurs.
Qui sait? Le tourbillon de cette farandole
T'entraînera peut-être aux pieds de notre idole;
La voix du sang français dans ton cœur enfantin
Étouffera la voix du sang napolitain,
Et, fier de partager notre gloire future,
Tu solliciteras des lettres de roture.
Alors, si des bivouacs fument à l'horizon,
Soldat, va conquérir un laurier pour blason,
Et, comme Ivanhoë transfuge de Solyme,
Étonnant son pays d'un courage anonyme,
Dans le tournoi sanglant qu'ouvre la Liberté,
Fais dire aux spectateurs : « Gloire au *déshérité!* »

Oui, confonds pour jamais ton avenir au nôtre,
Sois vraiment *fils de France,* et plût au ciel que l'autre...,
L'autre orphelin, débris d'un empire plus beau,
Pût revenir aussi de l'exil du tombeau!...

Mais que sert d'embrasser une vaine chimère?

Ils sont perdus tous deux pour la France, leur mère;
Dans la grande cité qui leur donna son lait
Ma pitié caressante en vain les rappelait:
L'un ne peut soulever la pierre sépulcrale;
L'autre, inhumé vivant dans sa pourpre royale,
Grelotte comme lui sous les brouillards du Nord.
Je parlais à deux sourds : l'égoïsme et la mort.





LES 5 ET 6 JUIN 1832

CHANT FUNÈBRE

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.

Ces enfants qu'on croyait bercer
Avec le hochet tricolore,
Disaient tout bas : « Il faut presser
L'avenir paresseux d'éclore;

Quoi ! nous retomberions, vainqueurs,
Dans les filets de l'esclavage !
Hélas ! pour foudroyer trois fleurs
Fallait-il donc trois jours d'orage ! »

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.

Le peuple, ouvrant les yeux enfin,
Murmurait : « On trahit ma cause ;
Un roi s'engraisse de ma faim
Au Louvre, que mon sang arrose ;
Moi, dont les pieds nus foulaient l'or,
Moi, dont la main brisait un trône,
Quand elle peut combattre encor,
Irai-je la tendre à l'aumône ? »

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.

La Liberté pleurait celui
Qu'elle inspirait si bien naguère ;
Mais un fer sacrilège a lui,
Et l'ombre pousse un cri de guerre :

« Guerre et mort aux profanateurs !
Sur eux le sang versé retombe,
Et les Français gladiateurs
S'égorgent devant une tombe. »

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.

Alors le bataillon sacré
Surgit de la foule, et tout tremble ;
Mais contre eux Paris égaré
Lève ses mille bras ensemble.
On prête, pour frapper leur sein,
Des poignards à la tyrannie,
Et les derniers coups du tocsin
N'ont sonné que leur agonie.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes ;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.

Non, non, ils ne s'égaraient pas
Vers un avenir illusoire :
Ils ont prouvé par leur trépas
Qu'aux Décius on pouvait croire.

O ma patrie! ô Liberté!
Quel réveil, quand sur nos frontières
La République aurait jeté
Ce faisceau de vertus guerrières!

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.

Sous le dôme du Panthéon,
Vous qui rêviez au Capitole,
Enfants! que l'appel du canon
Fit bondir des bancs d'une école,
Au toit qui reçut vos adieux
Que les douleurs seront amères,
Lorsque d'un triomphe odieux
Le bruit éveillera vos mères!

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.

On insulte à ce qui n'est plus,
Et moi seul j'ose vous défendre:
Ah! si nous les avions vaincus,
Ceux qui crachent sur votre cendre,

Les lâches, ils viendraient, absous
Par leur défaite expiatoire,
Sur votre cercueil, à genoux,
Demander grâce à la victoire.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.

Martyrs, à vos hymnes mourants
Je prêtais une oreille avide;
Vous périssiez, et dans vos rangs
La place d'un frère était vide:
Mais nous ne formions qu'un concert,
Et nous chantions tous la patrie,
Moi sur la couche de Gilbert,
Vous sur l'échafaud de Borie.

Ils sont tous morts, morts en héros,
Et le désespoir est sans armes;
Du moins, en face des bourreaux
Ayons le courage des larmes.





VIVE LA BEAUTÉ!

Dès l'aurore, quand, pour boire,
Adam-Billaut se levait,
Un baiser rend la mémoire
A ma Suzon qui rêvait;
Dans ses bras, heureux esclave,
Je dis au vieux chansonnier :
« Tu peux descendre à la cave,
Moi, je suis bien au grenier. »

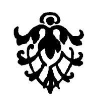
Vous dont le cœur bat au ventre,
Chantez Bacchus et Comus;
Pour moi, s'il faut opter entre
Les divinités en *us,*
Dieux gourmands, je vous néglige,
Et, suivant un rit plus beau,
C'est à Vénus Callypige
Que je dis : *Introïbo.*

L'Alcoran, que je révère,
Traite le vin de poison :
Le vin noie au fond d'un verre
L'amour comme la raison.
L'infortuné, qu'il enivre,
Chancelle en parlant d'amour;
Fi donc! l'amant qui sait vivre
Ne doit tomber qu'à son tour.

Tout votre or devient potable,
Et bien souvent, au dessert,
Gourmands, vous quittez la table
Comme on quitte un tapis vert.
Prodiguez : je suis avare,
Et le soir, quand je m'endors,
Pour que rien ne m'en sépare,
J'ai la main sur mes trésors.

Sur les genoux de ma belle
Je dîne, et, pour un amant,
Cette méthode nouvelle
Offre plus d'un agrément.
A l'étiquette on échappe,
Puis, à la fin du repas,
On n'a qu'à lever la nappe,
Et l'on met la table à bas.

En vain un docteur morose
Me dit : « Jouir, c'est vieillir;
Une guêpe est dans la rose,
Prends des gants pour la cueillir. »
Au hasard je marche et j'aime,
Aventureux pèlerin;
« Vive la beauté *quand même!* »
Sera toujours mon refrain.





L'AMANT TIMIDE

A seize ans, pauvre et timide
Devant les plus frais appas,
Le cœur battant, l'œil humide,
Je voulais et n'osais pas,
Et je priais, et sans cesse
Je répétais dans mes vœux :
« Jésus ! rien qu'une maîtresse,
Rien qu'une maîtresse... ou deux ! »

Lors une beauté, qui daigne
M'agacer d'un air moqueur,
Me dit : « Enfant, ton cœur saigne,
Et j'ai pitié de ton cœur.
Pour te guérir, quel dictame
Faut-il donc, pauvre amoureux?
— Oh! rien qu'un baiser, madame!
Oh! rien qu'un baiser... ou deux! »

Puis le beau docteur, qui raille,
Me tâte le pouls; et moi,
En façon de représaille,
Je tâte je ne sais quoi!
« Où vont ces lèvres de flamme?
Où vont ces doigts curieux?
— Puisque j'en tiens un, madame,
Laissez-moi prendre les deux. »

La coquette, sans alarmes,
Rit si bien de mon amour,
Que j'eus à baiser des larmes
Quand je riais à mon tour.
Elle sanglote et se pâme :
« Qu'avons-nous fait là, grands dieux?
— Oh! rien qu'un enfant, madame!
Oh! rien qu'un enfant... ou deux! »





LES JEUX

DE L'AMOUR ET DU HASARD

Quoi! vous qui demeuriez sans voix
Devant un couplet trop grivois,
Vous si prude, mademoiselle,
C'est vous qui me donnez... Ah! Dieu!
Peut-on tricher à si beau jeu?
J'ai gagné la...
La prime à ce jeu-là,
Et pourtant Rose est presque fidèle.

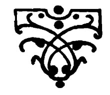
L'un de mes frères les rimeurs
M'aurait-il soufflé ses primeurs?
Il n'est plus de muse pucelle,
Et les bois du Pinde, malsains,
Mènent tout droit aux Capucins.
J'ai gagné, etc.

Apprenant que Châtel dort mal
Dans son grenier pontifical,
Par pure obligeance, aurait-elle
Accepté l'honneur hasardeux
D'être papesse une heure ou deux?
J'ai gagné, etc.

Feu mon curé, plein d'onction,
En un vase d'élection
Vint-il exprès changer ma belle,
Pour que Satan, son héritier,
Se brûlât dans un bénitier?
J'ai gagné, etc.

Mais non : Rose voit de travers
Les marchands de prose et de vers,
Les dieux de facture nouvelle;
Et quant au goût du tonsuré,
Trois lycéens m'ont rassuré.
J'ai gagné, etc.

Fermons les yeux, pour cent raisons;
S'il le faut même, supposons
Quelque ange ou diable amoureux d'elle.
Amants chrétiens, imitez-moi :
Pour vivre en paix ayez la foi.
J'ai gagné la...
La prime à ce jeu-là,
Et pourtant Rose est presque fidèle.





CHANT PATRIOTIQUE

DES DANSEUSES DE L'OPÉRA

POUR FÊTER L'ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION DE JUILLET

Air : *En vendant des prières* (DE BÉRANGER).

De politique *et cætera*
S'occupant après boire,
Les dames du grand Opéra
Hier chantaient : « Victoire ! »
A s'émanciper aussi
Les amours ont réussi :
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes !
Vive la liberté !

Devant des galbes et des nus,
Tartufe, qui s'indigne,
Dans nos jardins coiffait Vénus
D'une feuille de vigne :
Il eût, sans des jours meilleurs,
. . . .
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes !
Vive la liberté !

Consolez-vous, gens maladroits,
D'être vainqueurs et dupes :
Si, là-bas, on rogne vos droits,
On rogne ici nos jupes.
Votre étendard, vieux haillon,
Vaut-il un frais cotillon ?
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes !
Vive la liberté !

Contre nous, sans nous effrayer,
Caton crie au scandale,
Et la Chambre veut nous rayer
De son budget vandale.
Que de pantins il paîra,
Même ailleurs qu'à l'Opéra !

Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté!

Au duc, soucieux et rêvant,
La sylphide coquette,
Flic flac, dit en jetant au vent
Les plis de sa jaquette:
« Vous qui pleurez Charles dix,
Riez donc: voilà des lis! »
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté!

Vous qui sabrez, tambour battant,
Les émeutes civiles,
A nous, bourgeois: vous aimez tant
Les victoires faciles!
Tuer est charmant: d'accord;
Mais peupler vaut mieux encor.
Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
Vivent les pirouettes!
Vive la liberté!

Républicains, ayez de l'or,
    Vous aurez des prêtresses;
Nous nous sentons d'humeur encor
    A devenir déesses.
  Vos aînés, francs étourdis,
  Ont vécu : *De profundis.*
    Aux marchands de lorgnettes
Juillet du moins a profité.
    Vivent les pirouettes!
    Vive la liberté!





L'ÉCOLIÈRE

APPROCHEZ, aimable écolière,
Vous qui fûtes maîtresse un jour;
Approchez, et, moins familière
Avec Lhomond qu'avec l'amour,
Instruisez-vous : chacun son tour.
Mais, par un doux air de folie,
Grand Dieu ! comme elle est embellie.
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce l'instant d'être jolie?
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

Quoi ! vous épelez, incertaine,
Même un chapitre de roman ;
Attendez-vous la soixantaine
Pour savoir lire couramment
Les petits vers de votre amant ?
Mais que demande ce sourire ?
Pourquoi ce bras nu qui m'attire ?
Finissez, Rose, finissez :
Est-ce dans mes yeux qu'il faut lire ?
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

La grammaire vous effarouche,
Et j'entends rire à mon côté
Lorsque les S dans votre bouche
Usurpent la place des T :
Quel soufflet pour ma vanité !
Mais cette bouche que j'accuse
Veut se défendre par la ruse.
Finissez, Rose, finissez :
Un baiser n'est pas une excuse !
Finissez, Rose, finissez :
Je suis le maître, obéissez.

Hélas ! elle est encor maîtresse ;
Le livre échappe de sa main :
Il tombe, et s'effeuille... Ah ! traîtresse,
Vous le foulez avec dédain,
Vous triomphez, mais c'est en vain.

Ne pas céder est mon système :
Passons au chapitre deuxième.
Vite, vite, recommencez,
(Dût la leçon finir de même !)
Vite, vite, recommencez :
Je suis le maître, obéissez.





BÉRANGER

(1835)

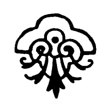
Il dort sous des ombrages verts
Quand la Liberté le rappelle;
Il dort, le poète, infidèle
A ces captifs qui, dans les fers,
Attendaient l'aumône d'un vers.
Et pas de lyres qui les plaignent,
Pas un Blondel pour soulager
Tous ces *Cœurs de Lion* qui saignent!...
Ah! Dieu! si j'étais Béranger!

Au Luxembourg, mon vers vengeur
Irait frappant de stalle en stalle,
Et sa chiquenaude brutale
Au front d'airain du vieux jugeur
Ferait connaître la rougeur.
Je saurais dégoûter, j'espère,
Et Perrin-Dandin de juger,
Et Petit-Jean d'être compère...
Ah! Dieu! si j'étais Béranger!

Je consolerais les Amours :
De la beauté j'ai vu les larmes
Couler sur des gants de gendarmes,
Et sa plainte tomber toujours
Sur des cœurs et des barreaux sourds.
Triste, en rêvant au long martyre
Qu'on lui défend de partager,
Lisette a perdu son sourire...
Ah! Dieu! si j'étais Béranger!

L'avenir est si beau là-bas!...
A des chants d'espoir tout l'engage.
A-t-il remis sa *montre en gage,*
Le poète? et ne sait-il pas
Combien le temps a fait de pas?
Pour montrer du doigt sur la rive,
Au siècle qui va naufrager,
Les fleurs dont le parfum m'arrive,
Ah! Dieu! si j'étais Béranger!

Lui-même a vingt fois en chantant
Bravé les bêtes du prétoire ;
De dormir avant la victoire,
Après avoir guerroyé tant,
Il a droit, sans doute, et pourtant...
Il faut, viennent les représailles,
Vienne un Juillet ou l'étranger,
Un Tyrtée aux champs de batailles !...
Ah ! Dieu ! si j'étais Béranger !





A L'AUTEUR DE CHATTERTON

(Mai 1835)

Au Théâtre-Français deux beaux noms sur l'affiche
M'attirèrent un soir : ce soir-là j'étais riche ;
J'avais pour avenir deux francs, je les donnai ;
Et je vis *Chatterton,* et chaque mot du drame
Eut un écho si long et si doux dans mon âme,
Que la nuit, seulement bien tard, je soupçonnai
Qu'en ce jour de bonheur je n'avais pas dîné.

Seul, j'écoutais encor d'un bruyant auditoire
Le sanglot triomphal répéter : « Gloire, gloire
A la Muse qui n'a ni sang, ni fange au pied,
Par qui la nouvelle ère au théâtre commence !... »
J'écoutais, je mêlais ma note au chant immense,
Puis j'ajoutais tout bas, palpitant, l'œil mouillé :
« Qui s'inspira si bien, doit sentir la pitié. »

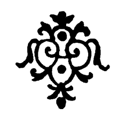
Hélas ! quand il évoque une infortune morte,
Le poète pieux, s'il savait qu'à sa porte
L'immortel Chatterton vit encor pour souffrir !
S'il savait qu'à Paris tous les jeunes poètes,
De ce bruyant désert pâles anachorètes,
N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal : « Frères, il faut mourir ! »

Que l'un d'eux, demi-nu, dans sa chambre malsaine
Pousse un drame réel à sa dernière scène,
Et sans étoile au ciel, sans bon ange ici-bas,
Pour éviter la faim, courant au suicide,
Tient levé, maintenant, sur son estomac vide,
Le fer qui découpait le pain de ses repas
Et qui, depuis trois jours, trois longs jours ! ne sert pas.

Puis se ressouvenant qu'il est bien jeune encore,
Qu'après l'hiver l'oiseau se ranime et picore,
Que ses chansons vivraient peut-être s'il vivait,

Qu'un ange sur son front, marqué de l'anathème,
Peut l'effacer un jour avec ce mot : *Je t'aime !*
De mille illusions repeuplant son chevet,
Dans les bras de la Faim s'endort... S'il le savait !

Poète, il aiderait la jeune muse à vivre ;
Il n'a pas renfermé tout son cœur dans son livre ;
Son culte pour les morts s'étendrait aux mourants...
Et moi je serais fier d'aimer ce que j'admire,
D'avoir une main noble à baiser, et de dire,
Quand son nom planerait sur les noms les plus grands :
« Je lui dois l'espérance et la vie... et vingt francs ! »





LA FERMIÈRE

ROMANCE

ÉTRENNES A MADAME GUÉRARD

(1835)

Amour à la fermière ! elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse ;
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;
Un jour..., puis en marche ! et bonsoir
La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore :
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paie un bienfait (même égaré),
Ah ! qu'il songe à ma dette !
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
    A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
    De la Vierge Marie!
Que tous, par la main, pas à pas,
    Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
    La ferme et la fermière!

ENVOI

Ma chansonnette, prends ton vol!
    Tu n'es qu'un faible hommage;
Mais qu'en avril le rossignol
    Chante, et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
    L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
    La ferme et la fermière!





LACENAIRE POÈTE

(1836)

...Mais, dira-t-on, il fait des vers!
— C'est donc une denrée bien rare que
les vers.

J. J.

QUAND il faisait des vers dans sa dernière veille,
Crédule aux mille voix qui répétaient : « Merveille ! »
— « Il est donc vrai? disais-je; un poète voleur!
Un poète assassin ! » hélas! et ma douleur
Cherchait querelle à Dieu, qui voulut qu'en notre âge
La sainte poésie essuyât cet outrage.
Notre père Villon, que harcelait sans fin

Ce démon tentateur qu'on appelle la *Faim*,
Médita de son temps moins de vers que de ruses;
Salvator se jeta bandit dans les Abruzzes,
Et, l'escopette au poing, bivouaquant sur les monts,
Pour mieux peindre l'enfer, vécut chez les démons.
Mais, autour du premier, de hauts voleurs sans nombre
Consommaient au soleil ce qu'il tentait dans l'ombre,
Et l'on dut pardonner au troubadour forain
D'avoir, humble vassal, les goûts d'un suzerain.
De Masaniello le poétique élève
Contre la tyrannie avait brisé son glaive,
Et, pour sauver ses jours, le proscrit montagnard
Des morceaux qui restaient dut se faire un poignard.
Mais tuer sans combat, égorger qui sommeille,
Ramasser un écu dans le sang d'une vieille,
Et pouvoir dire après : « Je suis poète !... » Non !
Car il ne suffit pas, pour mériter ce nom,
D'emprunter au public de banales pensées
Qu'on rejette au public en phrases cadencées :
Le poète, amoureux du bien comme du beau,
Attend deux avenirs par delà le tombeau,
Et riche, en vieillissant, de candeur enfantine,
N'a rien à démêler avec la guillotine.
Le poète ne voit qu'un seul bourreau de près :
Le Malheur ! ou, frappé par d'iniques arrêts,
S'il meurt, c'est en martyr, et le ciel est en fête,
Et personne ici-bas ne dit : « Justice est faite ! »
Interrogez Samson : depuis qu'André Chénier
D'un sang si précieux parfuma son panier,

Jamais son doigt savant (Thémis en soit bénie !)
Sur un front condamné ne palpa le génie.
C'est un roi qu'un poète, et la hache des lois
Tua Chénier du temps que l'on tuait les rois...

Mais chacun peut tracer des lignes parallèles,
Accorder en duo des syllabes jumelles ;
La rime, dont Boileau trouvait le joug pesant,
Au moindre appel (voyez !) obéit à présent,
Et d'Arnolphe aujourd'hui la naïve écolière
Au jeu du *Corbillon* ferait capot Molière.
Badaud qui, sur la foi d'un éloge odieux,
Confonds l'argot du bagne et la langue des dieux,
Admires en tremblant Lacenaire, et souhaites
Un baiser de *sa veuve* au dernier des poètes,
Admire et tremble moins : sur ton crâne inégal
La sottise en relief eût épouvanté Gall.
Des rêves d'argent seuls ont troublé ton alcôve,
L'arithmétique seule usa ta plume chauve :
Eh bien ! pendant deux nuits bâille sur un Restaut,
Dors sur un Richelet, et tu pourras bientôt,
Apprenti de la veille et déjà passé maître,
Auner dans ton comptoir la strophe et l'hexamètre.

Et pourtant, tout Paris à l'assassin rimeur
Sourit, et dévora ses vers dans leur primeur.
Qu'un auteur affamé, pour tailler un volume,
Fasse avec le poignard fraterniser la plume ;
De vin et de biscuit, pour nourrir son caquet,

Qu'on agace au perchoir l'horrible perroquet,
Qu'on secoue un album teint de sang rime à rime,
De l'argot en patois qu'on traduise le crime :
Bien ! il faut que Paris ait du roman nouveau,
Que Lacenaire mort renaisse in-octavo,
Que la presse en travail donne un frère à Justine,
Et qu'on batte monnaie avec la guillotine !...
Mais sans être argousin, bourreau ni romancier,
Aux veilles du cachot on vint s'associer.
Les mains de ce lépreux dégoûtant d'infamies
Tombaient à son réveil entre des mains amies,
Et les journaux du temps, souillés de ses envois,
A nous dire sa gloire enrouaient leurs cent voix.
Pour enivrer cet homme et son pâle complice,
Si l'on eût annoncé, la veille du supplice,
A Paris, où l'hiver fait grêler tant de maux,
Un raout au profit des assassins jumeaux,
La charité dansante, avare de centimes,
Eût secoué de l'or à ce *bal des victimes*...
Que dis-je ? la comtesse, au sortir de son bain,
Caressait dans son cœur le hideux chérubin,
Et sous un pli coquet, à travers les gendarmes,
Lui glissait cachetée une aumône de larmes.
O femmes de Paris ! sur son grabat désert
Un sourire de vous aurait sauvé Gilbert !

Et dans ses fils nombreux Gilbert respire encore;
Il leur souffla, mourant, l'âme qui les dévore.
Ah ! sur tes échos sourds la lyre est sans pouvoir !

Il faut des condamnés à mort pour t'émouvoir,
Paris! Eh bien! écoute : Ici, comme à Venise,
Un peuple condamné sous les plombs agonise.
Le Malheur, les prenant tombés du sein natal,
Marqua ces giaours de son cachet fatal,
Et sur leur front, depuis, glissant avec *Je t'aime!*
Nul baiser n'essuya cet infernal baptême.
Sans éveiller de bruits, sans prêtre à leurs côtés,
Ils vont mourir, ceux-là, durement cahotés.
Chaque jour les condamne, et, comme au roi qui passe,
A chaque lendemain ils demandent leur grâce.
L'Espérance, avocat à la magique voix,
Les traîne ainsi longtemps de pourvois en pourvois...
Mais, pareil au bourreau qui vient et frappe à l'heure,
Le Suicide enfin les prend... et nul ne pleure;
Nul ne mène le deuil vers le Champ du Potier,
Et le poète mort gît là, mort tout entier...

Arrêtez-vous au bord de la fosse d'Escousse,
Enfants vieux de douleurs que son étoile y pousse.
Plus de chants, plus d'espoir : sur votre muse en deuil
Comment des éditeurs appeler le coup d'œil?
Pour y saisir au vol une chanson, peut-être
Tous veillent maintenant au guichet de Bicêtre,
Et le public, sans foi dans vos noms sans crédit,
S'abonne chez Darmaing au scandale inédit...
Mais votre impatience en frémissant m'écoute;
Vous paîriez sans murmure un grand nom, quoi qu'il coûte;
Eh bien! pour éblouir et fixer le regard,

Secouez devant vous les éclairs d'un poignard;
Marchez, frappez, d'un meurtre ensanglantez les rues;
Devant la renommée et la garde accourues,
Fiers, et pour piédestal prenant un corps humain,
Relevez-vous alors, des chansons à la main!





LE CORSE

A l'heure où, pâle encor, le jour hésite à naître,
Une étrange rumeur passa sous ma fenêtre :
« N'est-ce pas au réveil la voix du Carnaval? »
Dis-je; et dans le brouillard déchiré par les sabres
Je vis, comme on en voit dans les danses macabres,
        Passer des ombres à cheval.

Puis un peuple hideux, dont le vrai nom s'ignore,
Tombant, je ne sais d'où, sur le pavé sonore,
Grouillait... Un même espoir semblait le remuer.
Attiré par le sang dont le parfum l'enivre,
Le Paris de l'égout s'en relevait, pour suivre
Un homme qu'on allait tuer.

Quand la Corse eut donné Napoléon au monde,
De ses couches de gloire arrière-faix immonde,
Elle y jeta Fieschi, l'opprobre tout vivant.
Mais ne lègue-t-il pas un remords à notre âge,
Cet homme? et son destin est-il bien son ouvrage?
« Qui sait? murmurais-je en rêvant...

« Il va rendre au supplice une âme bien trempée,
Dit-on; ne pouvait-il s'allonger en épée,
Ce poignard qui frappa sans demander pour qui?
Le ciel, dans ce bravo qui meurt aux pieds d'un prêtre,
Voulut donner au monde un grand homme peut-être;
Et le monde lui rend... Fieschi!

« Si l'étude eût passé sur cet âpre génie,
S'il eût bu la morale à sa source bénie,
Quand il gardait pieds nus ses chèvres au coteau;
Si le monde eût ouvert à sa jeune fortune
Ce chemin qu'il voulut dans la foule importune
Se tailler à coups de couteau!

« On va bien loin, guidé par une étoile amie ;
Entre l'homme de gloire et l'homme d'infamie,
Pour combler la distance il fallait un peu d'or.
De l'or ! un horizon plus large que le nôtre !
Et Fieschi, l'enfant corse, eût grandi comme l'autre,
Le beau Corse de Messidor. »





A MÉDOR

HEUREUX Médor, si j'ai bonne mémoire,
Je t'ai connu jadis maigre et hideux;
Chien sans pâtée et poète sans gloire,
Dans le ruisseau nous barbotions tous deux.
Lorsque à mes chants si peu d'échos s'émeuvent,
Lorsque du ciel mon pain tombe à regret,
A tes abois Dieu sourit, les os pleuvent :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux chiens lépreux, oui, le malheur m'égale :
Battu des vents, par la foule outragé,
Si je caresse, on a peur de la gale ;
Si j'égratigne, on m'appelle enragé.
Pour qu'au bonheur je puisse enfin renaître,
Dieu sait pourtant qu'un peu d'or suffirait ;
Bien peu..., celui de ton collier peut-être :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

J'eus comme toi mes longs jours de paresse,
Un lit moelleux et de friands morceaux ;
J'ai frissonné sous plus d'une caresse,
D'abois moqueurs j'ai talonné les sots.
Puis, dans la foule où l'on pousse, où l'on beugle,
J'ai vu s'enfuir Plutus qui s'égarait :
Pour devenir le chien de cet aveugle,
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux dominos sais-tu comment l'on triche ?
Nouveau Pâris arbitre de beauté,
As-tu donné la pomme à la plus riche,
Fait le gentil, fait le mort, ou sauté ?
Ton sort est beau ; moi, chien d'humeur bizarre,
Pour égayer le Riche à son banquet,
Je ne sais rien..., rien que flatter Lazare :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Tombé, dit-on, dans un pays de fées
Dont ta laideur mit le peuple en émoi,
On essuya tes pattes réchauffées,
De blanches mains te bercèrent; mais moi !...
Chien trop crotté pour que la beauté m'aime,
Si j'entrais là, le pied me balaîrait,
Hué de tous et mordu par toi-même :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.





LA SŒUR DU TASSE

Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de seize ans refleuriront toujours.

BRIZEUX.

OH! bien avant Mercœur, la Sapho de la Loire,
Le poète a servi de pâture à la gloire,
Sphinx dévorant qui veille aux portes de Paris;
Et peut-être (qui sait?) de la chambre où j'écris
Le Tasse un jour fut l'hôte, et ma table de hêtre,
Boiteuse, sous son coude a chancelé peut-être.
Assis sur l'escabeau, peut-être, où je m'assieds,
Il écoutait Paris bourdonner à ses pieds,

Et pensif, arrêtant chaque nue au passage,
Pour son pays lointain la chargeait d'un message.
Il ne l'envoyait pas à Ferrare, où pourtant
Aux genoux d'une Armide il dormit un instant;
Non : sa blessure au cœur était enfin guérie;
Non, mais il soupirait : « Loïsa, sœur chérie,
Mes premières amours, que faites-vous là-bas?
Quand je jette au Destin le gage des combats,
Dame de ma pensée, au Christ d'un oratoire
Sans doute vos soupirs demandent ma victoire.
Oh! priez : veuf de vous, mon cœur n'a point vécu;
Mais je ne reviendrai qu'après avoir vaincu.
Vous sauriez bien encor, généreuse en silence,
De votre pauvreté me faire une opulence;
Mais pour dot à ma sœur je n'irai plus offrir
Mon trésor de misère, et je saurai souffrir,
La Poésie aidant!... Pour conduire ma plume,
Seul flambeau de mes nuits, quand l'œil d'un chat s'allu
Des chœurs d'esprits follets, poétiques sabbats,
Viennent fleurir sous moi la paille des grabats;
Des palmiers, des drapeaux frissonnent sur ma joue:
Salut, bel Orient! adieu, Paris de boue!
Chevaliers, ouvrez-moi vos rangs hospitaliers;
Pour le Christ et l'honneur, combattons, chevaliers!...
Puis vient l'Amour Protée et ses métamorphoses :
Renaud, l'homme de fer, se rouille sur des roses;
Clorinde l'infidèle expire, et son amant
Baptise avec ses pleurs un front pâle et charmant.
Mais l'illusion fuit le jour qui l'intimide;

Il brille, et tout s'en va : les preux, Clorinde, Armide,
Les armes, les drapeaux, les palmiers, tout enfin,
Tout ; il ne reste là qu'un poète et la Faim !...

« Oh ! Sorrente, Sorrente ! et, sur la plage verte,
Une blanche villa que le pampre a couverte ;
Un banc sous l'oranger d'où tombe la fraîcheur,
Et là nos entretiens si doux que le pêcheur
S'écriait, quand le son en frappait son oreille :
« Longue nuit, longs amours aux époux de la veille ! »

« La Fièvre n'osait plus s'asseoir à mon chevet ;
Même avant la douleur le remède arrivait ;
Vous jugiez mes travaux, querelliez ma paresse ;
Et toujours sur mon front pendait une caresse.
Souvent mon cœur, saisi d'un prophétique émoi,
Me révélait quelqu'un debout derrière moi ;
Puis sur mes yeux tombait une main enfantine,
Puis, entre deux baisers, on me disait : « Devine ! »
Je devinais toujours : des parfums inconnus
Annonçaient aux païens l'invisible Vénus.
Ainsi, quand un nuage à mes yeux vous dérobe,
De vos cheveux bouclés, des plis de votre robe,
Je ne sais quel parfum d'une exquise douceur
Se répand et m'enivre, et vous trahit, ma sœur !

« Aussi, j'ai bien souvent frémi d'un doute étrange,
Et, les yeux sur vos yeux, dit : « Est-ce pas un ange ?
« Pendant que je suivais là-bas un paladin,

« Le deuil sur la maison est-il tombé soudain ?
« Derrière moi, sans bruit, la vieille Alix a-t-elle
« Dans un linceul furtif cousu ma sœur mortelle ?
« Et, pour tromper mon cœur, cet ange au front si beau
« Daigna-t-il emprunter un nom sur un tombeau ? »

« Des bienfaits prodigués par votre amour céleste,
Dût cet amour s'éteindre, un souvenir me reste,
Et ce long souvenir est encore un bienfait ;
Oui, ce que vous faisiez, votre image le fait :
Par le méchant qui règne et le sot qui prospère
Coudoyé, si je pleure et si je désespère,
Elle est là : son souris me défend de pleurer ;
Son œil, ardent de foi, m'ordonne d'espérer.
Oh ! le siècle entendra les chants que je lui livre ;
Il n'aura pas ouvert ma tombe avant mon livre ;
Ce livre, proclamant votre sainte amitié,
D'un avenir conquis vous promet la moitié ;
Et quand, sur nos tombeaux, relu par des voix tendres,
Voix de sœurs ou d'amants, il remûra nos cendres,
Nos spectres enlacés voltigeront près d'eux ;
Nous ne ferons, ma sœur, qu'une gloire à nous deux ! »

La gloire !... en répétant ce mot vide et sonore,
Il sourit de pitié, puis d'espérance encore ;
Il s'endormit, rêvant bonheur et gloire, mais
L'une arriva bien tard, l'autre ne vint jamais.
Quand il revit Sorrente, et, sur la plage verte,
La villa tant aimée, il la trouva déserte.

Au vent de ses destins, alors de cour en cour,
De prison en prison il tomba; puis, un jour,
Le pauvre fou sentit, dans la ville papale,
Une douche de fleurs inonder son front pâle.
« Pour qui donc cette pompe et ce peuple à genoux? »
Disait-il; et chacun lui répondait: « Pour vous!
Pour vous Rome est en fête, et son prince en étole
Avec les saintes clefs ouvre le Capitole;
Pour vous il s'illumine, et ses joyeux échos
Chantent comme ils chantaient sur les pas des héros;
Car vous avez tenté des conquêtes plus rares,
O poète, et, comme eux, triomphé des barbares;
Car d'un laurier rival vous êtes possesseur:
Voyez... — Hélas! dit-il, je ne vois pas ma sœur! »





L'ISOLEMENT

ÉLÉGIE

A MADAME DOUDEY-DUPRÉ

De mon riche avenir vous voilà créancière,
Madame; quand l'oubli me jetait sa poussière,
Sur moi, poète obscur, l'autre jour, en passant,
Vous laissâtes tomber un mot compatissant.
Un mot, voilà tout... Mais, quand vous fûtes passée,
Cette parole d'or, oh! je l'ai ramassée.
J'ai caché dans mon sein ma relique, et depuis,
Je la porte les jours, je la baise les nuits.

Si ma reconnaissance avec délire éclate,
Si mon baiser brutal mord la main qui me flatte,
Madame, pardonnez, c'est que voilà deux ans
(Et deux ans à porter tout seul sont bien pesants !)
Qu'aux tourments de mon cœur nul cœur ne s'associe,
Et j'avais oublié comment on remercie.
J'ai supporté deux ans le mépris et la faim
Sans mêler de blasphème à ma plainte sans fin.
Je disais, résigné : « Lorsque Dieu fait un homme,
De ses bonheurs futurs il lui compte la somme :
« Prends, lui dit-il, et marche ! » et moi, dès le départ,
Prodigue voyageur, j'ai dévoré ma part. »

Enfant, j'ai vu passer dans ma vague mémoire
Des prêtres qui chantaient sur une bière noire ;
A travers les sanglots, de moment en moment,
Un nom cher m'arrivait... Mais ce souvenir ment ;
Car de l'école à peine eus-je franchi les grilles,
Que je tombai joyeux aux bras de deux familles,
Moi qui la veille, hélas ! rêvant un autre accueil,
Me croyais orphelin sur la foi d'un cercueil.

Mon cœur, ivre, à seize ans, de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste.
J'ai rêvé le bonheur, mais le rêve fut court...
L'ange qui me berçait trouva le fardeau lourd,
Et, pour monter à Dieu dans son vol solitaire,
Me laissa retomber tout meurtri sur la terre,
Où, depuis, mon regard dans l'horizon lointain

Plongeait sans voir venir le bon Samaritain.
Je veux bien acquitter mes dettes amassées,
Et payer en douleurs mes délices passées,
Dieu ! mais, puisque ta loi défend de murmurer,
Fais-nous donc des tourments que l'on puisse endurer !
La Pauvreté n'est pas l'hôte que je redoute ;
Je l'aime, c'est ma sœur ; la Faim, sans qu'il en coûte
Une heure à mon sommeil, un vers à mes chansons,
Entre et s'assied chez moi, car... nous nous connaissons.
Je n'ai pas convoité sur mon lit d'agonie
L'or du voisin, qui sonne avec tant d'ironie ;
Ce qu'il me faut à moi, ce n'est pas seulement
Le vin de la vendange et le pain de froment ;
Ma prière avant tout demande à Dieu pour vivre
Le pain qui nourrit l'âme et le vin qui l'enivre :
L'amour !... Et je suis seul, déjà seul, quand j'entends
Frémir encor l'airain qui m'a sonné vingt ans !
La fatigue m'endort et le besoin m'éveille
Sans qu'un souhait ami caresse mon oreille.

Quand j'allais, au printemps, chercher dans vos jardins
Un sentier vierge encor du pied des citadins,
Sur mon cœur solitaire et qu'un vague amour tue
J'ai pressé bien souvent un socle de statue ;
Et, miracle du ciel ! bien souvent j'ai cru voir
La froide Galatée en mes bras s'émouvoir,
Voir des pleurs de pitié pendus à sa paupière,
Voir des souris éclos de ses lèvres de pierre ;
Et quand ma plainte au marbre inspirait tant d'émoi,

Les cœurs vivants restaient pétrifiés pour moi !

Oh ! voilà le tourment auquel rien n'habitue,
Qui dévore les nuits et les jours, et qui tue.
Ce supplice inouï, quand je vous le nommais,
Vous ne compreniez pas : ne comprenez jamais,
Madame !... Au grand désert de votre capitale,
L'homme seul, voyez-vous, c'est l'antique Tantale ;
C'est le serpent coupé, vivace et bondissant,
Dont chaque tronçon veuf poursuit son frère absent ;
C'est l'homme enseveli tout vivant dans la tombe,
Qui se réveille au bruit de la terre qui tombe,
Et, hurlant des appels que le ver entend seul,
Se débat convulsif dans les plis du linceul.
Mais au bonheur, après cette agonie amère,
Vous m'avez fait renaître, et vous êtes ma mère.
Pour me guérir enfin du coup qui m'étourdit,
Il ne fallait qu'un mot : ce mot, vous l'avez dit.
Et tout à coup voyez comme le charme opère :
« Courage ! » et je suis fort : « Espérance ! » et j'espère ;
Et d'un sommeil fiévreux je me réveille sain,
Honteux de ne pouvoir payer le médecin.

Oh ! patience ! un jour j'acquitterai ma dette.
J'ignore quel sera mon destin de poète :
Dois-je, tendant ma coupe à l'Amour échanson,
De l'écume qui tombe arroser la chanson ;
Phalène qui tournoie à l'éclair d'une épée,
Irai-je dans le sang picorer l'épopée,

Cueillir la blanche idylle en fleur dans le hameau,
Ou du saule pleureur effeuiller un rameau?
Je doute encore; mais cette moisson de gloire,
Vous l'aurez fait éclore, et j'ai longue mémoire,
Et, de mon frais butin parfumant vos genoux,
« Prenez, dirai-je alors : tout cela, c'est à vous !... »





BORDEAUX

ODE

A MADAME EMMA FERRAND, DE LA GIRONDE

Bordeaux, paradis de mes anges,
Olympe de mes dieux, Bordeaux,
J'irai te chanter des louanges,
La besace homérique au dos.
Sur le grand chemin noir de pluie
Qu'un blanc rayon tombe et l'essuie,
Et demain, troubadour piéton,
Dans la haie aux grappes vermeilles,
Où dansent mes sœurs les abeilles,
Je veux me tailler un bâton.



LA MUSE

NYMPHE, qui guettes au passage
L'écolier du pays Latin,
Assez laide pour être sage,
Quel mauvais sort te fit catin?
— Hélas! répond, un peu confuse,
La courtisane au bas crotté,
Vous voyez une pauvre Muse;
Soyez heureux par charité!

« Ne riez pas, oui, de la Loire
J'égalais presque la Sapho;
J'étais gentille, et l'auditoire,
Lorgnette en main, criait : « Bravo ! »
D'un gros garçon et d'un poème
J'enrichis la postérité.
Entre nous, le père est le même.
Soyez heureux par charité !

« A Paris, un journaliste ivre
Prôna mes vers qu'il ne lut pas :
Ce monsieur, pour juger mon livre,
Avait feuilleté mes appas.
Quand, d'une main, le bon apôtre
Brochait l'article à mon côté,
Dieu sait ce qu'il faisait de l'autre !...
Soyez heureux par charité !

« Dans les salons je fus admise,
Mes conquêtes ont fait du bruit :
J'ai vu Lamartine en chemise
Et Byron en bonnet de nuit.
Sur mon sein traçant une épître,
En le baisant ils l'ont chanté.
Je mets en vente leur pupitre :
Soyez heureux par charité !

« Mais survint une maladie :
Adieu la gloire, adieu l'amour !
Il fallut tomber, enlaidie,
De lord Byron à lord Seymour.
Je n'ai d'autre espoir que l'hospice,
Sauf un roman frais édité.
— Pauvre Muse, Dieu te bénisse !
— Soyez heureux par charité ! »





LE TOCSIN

Air : *Vivandière du régiment* (DE BÉRANGER).

UN peu d'or, je ne sais comment,
Du ciel me tombe, et vite
A manger mon avoir gaîment,
Amis, je vous invite.
Accourez à ce gai tintin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Accourez à ce gai tintin
Tintin : c'est le tocsin !

C'est le tocsin, et dans Paris
Sitôt qu'il nous rassemble,
Gendarmes, fillettes, maris,
Pour cent raisons tout tremble.
Gisquet y perdra son latin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Gisquet y perdra son latin
Tintin : c'est le tocsin !

A sac les cabarets ! à sac !
Écoliers, en besogne !
Comme au bon temps des Armagnac,
Le mot d'ordre est *Bourgogne;*
On peut y joindre *Chambertin*
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
On peut y joindre *Chambertin*
Tintin : c'est le tocsin !

Puis faisons l'amour en passant :
Sur le cœur d'une femme
Ce son magique est tout puissant
Comme : *Ouvre-toi, Sézame.*
Tout va flamber, punch et catin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Tout va flamber, punch et catin
Tintin : c'est le tocsin !

Il faut des Midas du pouvoir
Chatouiller les oreilles :
Pour le charivari du soir
Vidons trente bouteilles ;
Insurgeons le pays Latin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Insurgeons le pays Latin
Tintin : c'est le tocsin !

J'ai, pour vous pousser aux combats,
De l'éloquence en poche,
Et si quelque diable n'a pas,
Avant, fondu la cloche,
Je sonnerai jusqu'au matin
Tintin, tintin, tintin, rlintintin,
Je sonnerai jusqu'au matin
Tintin : c'est le tocsin !





SOUVENIRS D'ENFANCE

APRÈS dix ans je vous revois,
Vous que j'aimai toute petite;
Oui, voilà bien les yeux, la voix
Et le bon cœur de Marguerite.
Vous m'avez dit : « Rajeunissons
Ces souvenirs pleins d'innocence. »
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Comme ils sont loin, ces jours si beaux!
Gais enfants que le jeu rassemble,
En souliers fins, en gros sabots,
Sur l'herbe nous courions ensemble.
Dans la vie, où nous avançons,
Nous ne marchons plus qu'à distance.
Ah! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Pauvre ignorant, vous m'instruisiez
Avec une peine infinie;
Plus d'une fois, lorsque à vos pieds
J'épelais *Paul et Virginie,*
Je fus distrait à vos leçons
Pour y rester en pénitence:
Ah! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Quoi! je chante et pas un souris,
Pas un regard qui m'applaudisse!
Autrefois, quand je vous appris
L'air dont m'a bercé ma nourrice,
Un baiser fut de mes chansons
Le refrain et la récompense:
Ah! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.





LA FAUVETTE DU CALVAIRE

FABLIAU NORMAND

AUX AMIS DE M. M***

QUI ME CONSEILLAIENT DE LUI RENDRE VISITE
POUR LE CONSOLER D'UN GRAND MALHEUR

Oh ! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
Devant qui l'amitié doit prier et se taire :
Oh ! non, je n'irai pas !

Lorsque de ses douleurs le blond fils de Marie,
Mourant, réjouissait Sion et Samarie,
Hérode, Pilate et l'Enfer,
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde
Et les petits oiseaux dans l'air.

Et, sur le Golgotha noir de peuple infidèle,
Quand les vautours, à grand bruit d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond,
Sortant d'un bois en fleur au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.

Oubliant pour la Croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille, hélas ! du sang divin ;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : « A quoi bon ?...

« A quoi bon te rougir aux blessures divines ?
Aux clous du saint gibet à quoi bon t'écorcher ?
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher.

« La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids. »

La fauvette comprit, et, déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

Oh! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre
Devant qui l'amitié doit prier et se taire.
Oh! non, je n'irai pas.

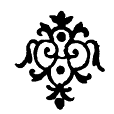




A UN AUTEUR HERMAPHRODITE

Fée ou démon, magicienne ou sorcier,
Je te maudis de grand cœur et pour cause :
Depuis hier je suis ton créancier.
Quand j'implorais un sourire de Rose,
La pauvre enfant sanglotait sur ta prose ;
Elle y perdit ún bon quart d'heure, et moi,
Mille baisers, baisers de bon aloi,

Baisers sonnants... Adonc, Muse immortelle,
En t'acquittant, fais acte de vertu;
Mille baisers sont une bagatelle;
Tu me les dois : quand donc me paîras-tu ?





LE JOLI COSTUME

DANS l'alcôve de ma voisine,
Un mardi gras, me réveillant,
Sous mes habits je vois Rosine,
Qui se mirait en souriant :
A sa bouche un cigare fume ;
D'un grivois elle a le maintien :
    Oh ! qu'*elle* est bien !
    Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

Je comprends que d'un jeune esclave
Virgile ait soupiré le nom,
Je comprends les mœurs du conclave
Et les soupers d'Anacréon;
Mais son Bathyle, je présume,
Aurait pâli, rival du mien :
Oh! qu'*elle* est bien!
Oh! qu'*il* est bien!
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

« Mais sur une tête mignonne,
Enfant, ce chapeau doit peser;
Les cheveux noirs qu'il emprisonne
Hier appelaient le baiser.
Laisse-les, suivant ta coutume,
Flotter sans voile et sans lien :
Oh! qu'*elle* est bien!
Oh! qu'*il* est bien!
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.

« Grâce pour deux captifs encore!
Oui, foule aux pieds ce frac étroit.
En vain sur la vitre sonore
L'aquilon souffle humide et froid :
Mon cœur, que le désir consume,
Palpitera chaud près du tien :

Oh ! qu'*elle* est bien !
Oh ! qu'*il* est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien. »

Et je poursuis, et la fillette,
Riant toujours, toujours cédant,
Se voit réduite à la toilette
Qui parait Ève aux yeux d'Adam.
Trésor à trésor, sur la plume,
Je puis recompter tout mon bien :
Oh ! qu'elle est bien !
Oh ! qu'elle est bien !
Beau masque, à ce joli costume
Pour mon bonheur ne change rien.





A JEAN DE PARIS

IMPROVISÉ

A UNE REPRÉSENTATION DE « DON JUAN »

JEAN DE PARIS, bravo! Radieux dans ta loge,
Prodigue à ton patron des sourires d'éloge;
Tu peux battre des mains à ses prouesses, mais
L'imiter, rarement, le comprendre, jamais.
L'escrime fatigua tes mains inoccupées;
Ton pistolet au tir abattit cent poupées;
Par ta canne dansante un enfant effleuré
Pleure, et tu le tûras parce qu'il a pleuré;

Et tu diras, le soir, froissant un corps de femme :
« Es-tu content de moi, don Juan, mon maître ? » Infâme !
Non, tu n'es pas don Juan ; car don Juan, le maudit,
A l'œil émerveillé comme un spectre grandit.
Auprès de ce géant tu n'as pas une toise ;
Il venait de l'enfer, toi tu viens de... Pontoise.
Il chantait, il raillait ; et toi, tu n'es qu'un sot
Qu'on peut tuer d'un vers et bâillonner d'un mot.
C'était un oiseleur qui, d'un coup de résille,
Attrapait Elvira, Léonor, Inésille,
Papillons qu'au Prado le soir voyait courir,
Si frêles qu'un baiser trop lourd les fit mourir,
Et si beaux qu'on aurait enrichi vingt chapelles
Avec la poudre d'or que secouaient leurs ailes.
Convoitait-il un ange aux cheveux noirs ou blonds,
Son échelle de soie avait tant d'échelons
Qu'il eût, de cieux en cieux, pu monter, je parie,
Pour baiser les pieds nus de la vierge Marie.
Si la foudre eût bougé, prêt à tous les combats,
A la vieille grondeuse il aurait dit : « Plus bas ! »
Par une corde à puits te hissant aux gouttières,
Toi, tu vas dénicher des filles de portières ;
Auprès de la beauté qui te doit sa pâleur,
La duègne, qui plaida ta cause avec chaleur,
Ne froisse étincelants ni missel ni rosaire,
A des haillons pour mante, et pour nom : la Misère.
L'oiseau dans tes filets ne tomba pas vaincu
A l'appel de ton chant, mais au son d'un écu.
Tu n'as rien, fils du Nord, de ce sang qui pétille,

Sous un regard de femme, au soleil de Castille;
Sang créateur des Cids, qui plus tard même a pu
Produire encor des Juans, lorsqu'il s'est corrompu.
Le peuple, ivre de faim, qui ronfle au coin des bornes,
Quand le taureau royal le pique de ses cornes,
Se réveillant d'un bond du lourd sommeil qu'il dort,
Lui, du moins, sait combattre en beau toréador.
Mais toi !... Soulève encor des bruits de Bacchanales;
Essuie encor du sang à des gorges vénales;
Crève encor des chevaux, blesse encor des maris;
Tu ne seras jamais rien... que Jean de Paris.
Oh ! si le plébéien que ton pistolet tue,
Sur sa fosse, à Clamart, revivait en statue,
Et qu'au son de minuit, quand meurt le gaz tremblant,
Quittant son piédestal, l'homme de marbre blanc,
Dans le sombre café que ta visite honore,
Allongeait ses pas lourds sur la dalle sonore,
Pour te marquer au front d'un signe flétrissant
Il n'aurait pas trempé son index dans le sang;
Non, mais ses doigts de pierre, en souffletant ta joue,
Y laisseraient empreinte une tache de boue,
Large, noire, et sa voix tonnerait en ces mots :
« Ton enfer n'est pas prêt, lâche auteur de mes maux.
Vis : Dieu te couvre encor d'un mépris débonnaire;
Tu ne dois pas mourir par un coup de tonnerre :
Sous le poids du mépris, vieux sans avoir vécu,
Tu mourras..., tu mourras d'un coup de... ! »





LE REVENANT

Air : *Des Vendanges* (DE BÉRANGER).

J'AI lu Pythagore, et souvent
Je me confie
A sa philosophie.
Après la mort, son, flamme ou vent,
Chose légère comme avant,
J'aimerai ce que j'aime en vie :
Fuyons un corps que nul ne bénira,
Vers mon pays mon âme s'en ira.

Si, rêveuse, après mon trépas,
Vous pleurez, Laure,
Et visitez encore
Ces champs où croissaient sous nos pas
Des fleurs... que je ne voyais pas,
A votre appel, sœur que j'adore,
Un feu follet en dansant vous suivra :
Pour vous aimer mon âme survivra.

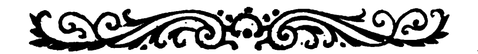
Quand, sylphe joyeux des hivers,
Le punch bleuâtre
Danse et rit devant l'âtre,
Amis, si vous chantez les vers
Dont je parfumais vos desserts,
Tour à tour plaintif ou folâtre,
Sur la montagne un écho s'entendra :
A vos chansons mon âme répondra.

Quand sonne enfin l'heure d'oser,
S'il vous arrive
Que la beauté craintive
Essaie encor de refuser
Et murmure sous le baiser,
Emportant sa plainte tardive,
Un vent complice entre elle et vous fuira :
A vos amours mon âme sourira.

Je meurs ! et pourtant, Liberté,
Tu nous appelles
A des fêtes nouvelles.
Que ton chêne ressuscité
Sur ma fosse au moins soit planté !
Et, chantant et battant des ailes,
De branche en branche une fauvette ira :
A ton réveil mon âme applaudira.

J'ai lu Pythagore, et souvent
Je me confie
A sa philosophie.
Après la mort, son, flamme ou vent,
Chose légère comme avant,
J'aimerai ce que j'aime en vie :
Fuyant un corps que nul ne bénira,
Vers mon pays mon âme s'en ira.





SURGITE, MORTUI

COUPLETS CHANTÉS A UN DÉJEUNER
DONT TOUS LES CONVIVES AVAIENT TENTÉ
OU MÉDITÉ LE SUICIDE

Air : *Adieux à la gloire* (DE BÉRANGER).

Vous qui mourez à tout propos
Et six fois par semaine,
Çà ! reprenez haleine :
Le dimanche est jour de repos.
Sortis de terre
Par un mystère,
Morts, buvons frais : le suicide altère ;
Déjeunons encor, puis mourons...

Mourons de rire, ou bien courons
Nous pendre ailleurs... à des bras blancs et ronds.
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre;
Le verre en main, essayons de revivre!

Bien qu'aux mansardes logés tous,
L'Espérance nous reste;
Habitante céleste,
De plain-pied elle entre chez nous.
Sous la tutelle
De l'immortelle
Marchons unis : « Encore un jour, dit-elle :
Demain les roses fleuriront,
Demain les vignes mûriront,
Demain vos Christs du tombeau sortiront. »
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre;
Le verre en main, essayons de revivre!

Roucoulant d'amour sur un toit,
Vrai cœur de tourterelle,
Quand tu mourais pour elle,
Ami, Claire vivait pour toi :
Magicienne
Aérienne,
De sa fenêtre elle lorgnait la tienne,
Et par les fentes du volet,
Vers ton front sous le pistolet

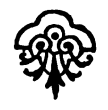
De ses doigts blancs un baiser s'envolait.
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre;
Le verre en main, essayons de revivre!

Point de blasphèmes : autant vaut
Aboyer à la lune :
La Gloire et la Fortune
Ont fait leurs nids d'aigles bien haut;
Mais en campagne
Sur la montagne,
Jeunes chasseurs, si le sommeil vous gagne,
Qu'au voisin glacé par le vent
Un camarade bon vivant
Tende sa gourde et répète : « En avant! »
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre;
Le verre en main, essayons de revivre.

J'ai quelque droit, vous le sentez,
De prêcher sur ce thème :
J'en suis au quatrième
De mes suicides tentés.
En vain je blâme
Ce siècle infâme,
En vain cent fois j'ai dit : *« Partez, mon âme! »*
Que Dieu seul la pousse dehors;
Rose y tient : je garde mon corps;
Ses jolis yeux font revenir les morts.

Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre;
Le verre en main, essayons de revivre.

Suicide, monstre odieux,
Devant notre eau bénite
Rentre aux enfers bien vite...
Mais il vient et sur nous, grands Dieux !
Frelon morose,
Il se repose :
Pour le chasser prenons le schall de Rose.
Les enfants nés dans ce repas
D'une rasade et d'un faux pas
Vivront cent ans, et ne se tûront pas !
Surgite, pour me suivre,
Mortui, qu'on s'enivre;
Le verre en main, essayons de revivre.





A MON AME

(1836)

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

A dix-huit ans, je n'enviais pas, certes!
Le froid bandeau qui presse les yeux morts.
Dans les grands bois, dans les campagnes vertes
Je me plongeais avec délice alors;
Alors les vents, le soleil et la pluie
Faisaient rêver mes yeux toujours ouverts;
Pleurs et sueurs depuis les ont couverts;
Je connais trop ce monde!... et je m'ennuie!

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

Las et poudreux d'une route orageuse,
Je chancelais sur un sable flottant;
Repose-toi, pauvre âme voyageuse;
Une oasis là-haut s'ouvre et t'attend.
Le ciel qui roule, étoilé, sans nuage,
Parmi des lis semble des flots d'azur :
Pour te baigner dans un lac frais et pur,
Jette en plongeant tes haillons au rivage!

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

Fuis, sans pitié pour la chair fraternelle :
Chez les méchants lorsque je m'égarais,
Hier encor tu secouais ton aile
Dans ta prison vivante... et tu pleurais;
Oiseau captif, tu pleurais ton bocage;
Mais aujourd'hui, par la fièvre abattu,
Je vais mourir. Et tu gémis... Crains-tu
Le coup de vent qui brisera ta cage?

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

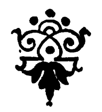
Fuis sans trembler : veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'ai senti le besoin,

De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé!);
Mais toi, mon âme, à Dieu, ton fiancé,
Tu peux demain te dire vierge encore.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde
De l'autre monde où Dieu nous tend les bras;
Quand des enfants à tête fraîche et blonde
Auprès des morts joûront, tu souriras :
Tu souriras lorsque sur ma poussière
Ils cueilleront les saints pavots tremblants;
Tu souriras lorsque avec mes os blancs
Ils abattront les noix du cimetière...

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!





LA VOULZIE

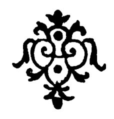
ÉLEGIE

(1837)

S'IL est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;

Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire: « Espère! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours!
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot: « Espère!
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla.
Plus de frayeur: Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » — Chimère!
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins:
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré!
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant

De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.





LE DERNIER JOUR

J'AI dit souvent : « Dieu confonde
Ce monde et tout avec lui ! »
Mais, quand de ce pauvre monde
Le jour suprême aura lui,
Changeant de ton dès l'aurore,
Je dirai, j'en fais l'aveu :
« Pauvre globe, tourne encore,
Tourne, tourne encore un peu. »

A cette heure épouvantable,
Tous vos hôtels trembleront,
Riches ; et de votre table
Bien des miettes tomberont.
« Affamés, qu'on se restaure !
Dirai-je, et trinquons, morbleu ! »
Pauvre globe, etc.

L'effroi que ce jour fait naître
(Et pour ma part j'en ris bien)
Empêche de reconnaître
Son lit, sa femme et son bien.
Plus de bourgeois matamore,
Plus d'huissiers ! le Code au feu !
Pauvre globe, etc.

Le vieux soleil file, file,
Et s'éteint dans le brouillard :
Allons, truands, par la ville,
Jouer à Colin-Maillard.
Tremblez, Rose, Hortense, Laure :
J'ai la main heureuse au jeu.
Pauvre globe, etc.

Et vite, chez la reinette,
Dont un soir je fus épris,
Allons de ma chansonnette
Réclamer gaîment le prix.

Aux appas qu'en vers j'adore
Allons dire en prose adieu.
Pauvre globe, etc.

Puis à mon hôte Grégoire
Répétons, le verre en main :
« N'ayez souci du mémoire,
J'attends mon père demain. »
Car qui m'a fait? je l'ignore;
Mon *Credo* dit que c'est Dieu.
Pauvre globe, etc.

Je fredonnais de la sorte,
Dormant, rêvant à demi,
Quand tout à coup à ma porte
Retentit un pas ami.
Avril en fleur vient d'éclore,
Mes vitres ont un ciel bleu:
Pauvre globe, tourne encore,
Tourne, tourne encore un peu.





MIL HUIT CENT TRENTE-SIX

« Tu ne tueras point ! »
(Décalogue.)

DIEU l'ordonne, et je vous en prie,
Moi qui vais chantant sur vos pas,
Même pour sauver la patrie,
O mes frères, ne tuez pas !
Quand cette arme qui fume encore
A tonné, mon vers tricolore
Recula soudain, blanc d'effroi ;
Ma pitié devint du délire,
Et, reniant ses dieux, ma lyre
A murmuré : « Vive le roi ! »

Quand un jury tue, à la face
Si nous lui jetons le remord;
Si du code rouge on efface
Par degrés la phrase de mort;
A Thémis, tant de fois trompée,
Si l'on veut arracher l'épée
Où pendent des gouttes de sang;
Ce n'est pas pour que, dans la rue,
Le fer justicier tombe et tue,
Ramassé par vous en passant.

Dans le palais, aux jours d'alarme,
Regardez : ne voyez-vous rien,
Rien, que le sabre du gendarme
Ou du marchand prétorien?
Oh! quoi qu'ait prêché dans ce livre,
Dont le parfum de sang enivre,
Saint-Just, l'apôtre montagnard,
Enfants, la morale éternelle
Au seuil des rois fait sentinelle
Pour en écarter le poignard.

Forgeron, laisse sur l'enclume
Le fer vengeur inachevé :
L'arme du siècle, c'est la plume,
Levier qu'Archimède a rêvé!
Écrivons : quand, pour la patrie,
La plume de fer veille et crie

Aux mains du talent indigné,
Rois, princes, valets, tout ensemble
S'émeut..., et la plume d'or tremble
Devant l'arrêt qu'elle a signé...

Mais, bien que mon vers gronde et prêche,
Ne craignez pas pour votre ami
Une insulte à la fosse fraîche
Où vos sanglots l'ont endormi.
Laissant à l'esclave un tel rôle,
Je dirai, dût à ma parole
Un bruit de verrous retentir :
« Apôtres des sanglants systèmes,
Nos cultes ne sont pas les mêmes,
Mais vous comptez un beau martyr ! »

Et quel père n'a vu ses filles
Honorer de pleurs ingénus
Le jeune héros en guenilles,
Le beau patriote aux pieds nus ?
Il sauva des flots l'une d'elles,
Et leurs amours lui sont fidèles...
Donnez des lis, car il n'est plus !
Des lis, des pleurs, ô jeunes filles :
Car son sang tacha ses guenilles,
L'échafaud meurtrit ses pieds nus !

Jeune, et sans pain, sans fiancée,
Des rêves d'amour l'ont nourri,
Et l'ombre de Cymodocée
Au *Martyr* du peuple a souri.
Sous notre chêne populaire,
Que la sainte croix tumulaire
Prodigue l'ombre à son tombeau;
Si le Dieu chrétien qu'il adore
Le repousse en tonnant, Eudore
Prîra Jésus pour Alibaud.

Hélas! de l'hymne funéraire
Qu'aujourd'hui j'abandonne au vent,
J'aurais voulu, mon noble frère,
Parer ton front, ton front vivant :
Tel, quand, chaud de mille agonies,
Ankastroëm aux Gémonies
Roulait, on vit ou l'on crut voir,
Pour parfumer la claie infâme,
Des mains d'un ange ou d'une femme
Quelques brins de laurier pleuvoir.

« Gagnons les bourreaux de vitesse,
Disais-je, Alibaud va mourir;
Vers le Golgotha de Lutèce
Le char court : Muse, il faut courir. »
Mais un vers me fuyait encore,
Et déjà du coteau sonore

Tombait ce cri : « *Mort en héros !* »
L'œuvre rivale était complète ;
J'arrivais trop tard : le poète
Était vaincu par les bourreaux.





NICOLAS

CHANSON A BOIRE

ÉCRITE SUR LA CARTE A PAYER D'UN RESTAURATEUR

Air : *Du Curé de Pompone.*

Chez Nicolas, moi, je me plais,
    Malgré son air sévère.
Après boire, au nez des valets
    Si l'on jette son verre,
Si l'on s'escrime avec les plats,
    Il gronde et veut qu'on parte :
    — Ne vous emportez pas,
        Nicolas;
    Mettez ça sur la carte.

Ce mot apaise en un moment
Notre hôte qui s'effraie ;
Sous ce bon prince on a vraiment
Les libertés qu'on paie.
Attable-t-on certains appas,
Il gronde et veut qu'on parte :
— Ne vous emportez pas,
Nicolas ;
Mettez ça sur la carte.

Priant de ne pas l'oublier,
Quand la gentille Rose
Voit chacun dans son tablier
Lui glisser quelque chose,
. . . .
Il gronde et veut qu'on parte :
— Ne vous emportez pas,
Nicolas ;
Mettez ça sur la carte.

Si quelque vent, fort à propos
Éteignant la chandelle,
Fait trébucher parmi les pots
Son épouse fidèle,
Si de la nappe on fait des draps,
Il gronde et veut qu'on parte :
— Ne vous emportez pas,
Nicolas ;
Mettez ça sur la carte.

Le Pouvoir est de ses amis :
    Dans un coin de la salle
Il a vingt fois mis et remis
    Certain buste un peu sale.
Quand le plâtre vole en éclats,
    Il gronde et veut qu'on parte :
    — Ne vous emportez pas,
        Nicolas ;
    Mettez ça sur la carte.

Nicolas, digne petit-fils
    De madame Grégoire,
Ton vin m'inspirait quand je fis
    Ces couplets à ta gloire.
Ton vin est bon, mes vers sont plats ;
    Mais il faut que je parte :
    Je te les offre, hélas !
        Nicolas,
    Pour acquitter la carte.





LES CROIX D'HONNEUR

VIEUX chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

Elle brillait d'un éclat fabuleux,
L'étoile sainte, aujourd'hui dérisoire,
Quand, pour parer des uniformes bleus,
Elle pendait aux mains de l'Homme-Gloire.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

A ce trésor que son sang achetait,
Le mutilé, dont la mort était sûre,
Tendait, joyeux, le bras qui lui restait
Et de laurier parfumait sa blessure.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

L'astre d'honneur, sous la tente, au forum,
Lançait toujours ses rayons au plus digne;
Pour nos soldats ce nouveau labarum
Portait écrit: Tu vaincras par ce signe.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

J'ai vu, quinze ans, tous les pouvoirs moqueurs
Pour leurs valets en faire une livrée;
J'ai vu, quinze ans, des poitrines sans cœurs
S'enfler d'orgueil sous l'étoile sacrée.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sous vos haillons cachez bien votre croix.

Qu'ai-je dit? non: le peuple saura bien,
Vous séparant d'une ligue ennemie,
Au lâche esclave, au noble citoyen,
Tailler leur part de gloire ou d'infamie.

Vieux chevaliers, blanchis par tant d'exploits,
Sur vos haillons étalez votre croix.

A vous la honte, à vous, brillants valets !
Prévenez tous le grand jour de colère :
Pour que le feu consume vos brevets,
N'attendez pas la foudre populaire !

Et vous, guerriers blanchis par tant d'exploits,
Sur vos haillons étalez votre croix.





SI VOUS M'AIMIEZ

ROMANCE

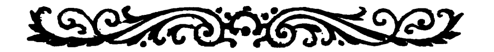
Ménestrel qui vais par le monde,
N'ayant rien que mon gai savoir,
Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
Je me croirais un riche avoir;
Comme Pétrarque aux pieds de son idole,
A vos genoux courbé bien bas, bien bas,
J'oublîrais tout, voire le Capitole,
Si vous m'aimiez..., mais vous ne m'aimez pas.

Si vous m'aimiez, ô belle blonde,
De vos baisers seuls j'aurais faim,
Et, sourd à son voisin qui gronde,
Mon cœur s'enivrerait enfin;
Cœur mendiant, il va, de femme en femme,
Criant misère, et sans secours, hélas!
Le pauvret meurt : il renaîtrait, madame,
Si vous m'aimiez..., mais vous ne m'aimez pas.

Et mes chansons fraîches écloses,
Au vent du matin et du soir,
Iraient à vous, comme les roses
Qui pleuvent devant l'ostensoir.
Purifiant l'air de Paris, madame,
Où vous iriez j'irais, et, sur vos pas,
Comme un parfum je brûlerais mon âme,
Si vous m'aimiez..., mais vous ne m'aimez pas.

Sur vous, grand'dame que l'on flatte,
Un lorgnon d'or s'est promené,
Et par le nœud d'une cravate
Voilà votre cœur enchaîné.
D'un plus heureux que l'hommage vous plaise!
Souriez-lui, marchez fière à son bras : —
Son bras! demain je saurais ce qu'il pèse,
Si vous m'aimiez..., mais vous ne m'aimez pas.





A UNE DAME

QUI SE PLAIGNAIT DE VOIR AUX TUILERIES
SA CHAISE ENTOURÉE DE JEUNES GENS

Blonde à l'œil bleu, lis tremblant sur sa tige,
Vous vous plaignez, lorsque, prenant l'éveil,
Autour de vous la jeunesse voltige
Comme un essaim qui bourdonne au soleil.
Plaignez un peu les jeunes cœurs sans nombre
En plein midi soupirant sur vos pas;
Plaignez surtout ceux qui battent dans l'ombre,
Belle, mais ne vous plaignez pas!





L'ÎLE DES BOSSUS

CONTE-CHANSON

DANS le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Un jour, le vent moqueur y jette
Un puîné de Jean de Calais;
Jean débarque et prend sa lorgnette :
« Tudieu ! que ces magots sont laids ! »
Et Jean, d'un air superbe,
Les toise à chaque pas;
Car il est un proverbe
Que Jean ne connaît pas :

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

D'un air triomphant, il s'étale,
Le soir, aux Bouffes; mais soudain
Autour de lui, de stalle en stalle,
Bourdonne un rire de dédain.
Maint faiseur d'épigramme
Crie : « A la porte ! il va
Faire avorter le drame
Et la *dona diva.* »

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Jean le comprit, et d'une haleine
Vite à son auberge il courut
Endosser deux bosses de laine;
Puis dans le monde il reparut;
Et soudain chaque belle,
Prise à ce tour subtil,
Du beau Polichinelle
Voulut tenir le fil.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Mainte vieille, à la dérobée,
Épuisa pour lui soins et fard;
Mainte fois sa bosse est tombée
Aux pieds d'une autre Putiphar;
Enfin, pouvant à peine
Suffire à son bonheur,
Jean d'une énorme reine
Fut... l'écuyer d'honneur.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Mais du roi Pouf il vit la fille;
L'auguste enfant, des plus jolis,
Épouvantail de sa famille,
Avait poussé droit comme un lis.
De ce côté sans cesse
Jean soupire, et, vainqueur,
Aux pieds de la princesse
Met sa bosse et son cœur.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Tous deux s'esquivent : bon voyage!
Puis en France ils vont saintement
Ajouter à leur mariage
La formule du sacrement.
Bref, de sa double bosse,
Inutile à Calais,
Pour danser à la noce,
Jean se fit des mollets.

Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

Il eut un enfant, deux, trois, quatre;
Fut échevin et marguillier,
Vit des abus sans les combattre,
Écouta des sots sans bâiller;
Et, vieux, de la jeunesse
Devenu le Mentor,
Au sortir de la messe,
Il fredonnait encor :

— Dans le pays des bossus,
Il faut l'être
Ou le paraître :
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.





LES DEUX AMOURS

Pourquoi donc, jeune Laïs,
Rêveuse au bord de ma couche,
Sur mes amours au pays
M'interroger bouche à bouche?
J'ai, pour eux, dans nos déserts
Chanté sur toutes les notes...
Mais, à propos de mes vers,
Faites donc vos papillotes.
Vous soupirez, et pourquoi?
    Riez vite,
    Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite, et baisez-moi.

Une ange sut me charmer,
Une ange au cœur pur et tendre;
De loin, content de l'aimer,
De la voir et de l'entendre,
Je la suivais sans repos,
Et mes lèvres enfantines
Baisaient sa trace... A propos,
Délacez donc vos bottines.
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite,
Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite, et baisez-moi.

De sa bouche quand j'ai su
Obtenir enfin : « Je t'aime! »
Les mains jointes, j'ai reçu
Son baiser comme un baptême;
J'ai, le front sur ses genoux,
Prié des heures entières...
A propos, qu'attendez-vous?
Otez donc vos jarretières.
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite,
Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite, et baisez-moi.

Oh! si j'avais, par hasard,
Effleuré de mon haleine,
Profané de mon regard
Son sein rond sous la baleine,
J'aurais dit cent fois : « Pardon! »
Moi, bâtard de Diogène...
A propos, débouclez donc
La ceinture qui nous gêne.
Vous soupirez, et pourquoi?
        Riez vite,
        Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite, et baisez-moi.

Ces beaux jours sont envolés :
Que le souvenir en meure!
Lorsque vous me consolez,
Peut-être qu'en sa demeure,
Hélas! son oubli m'absout
De mon plaisir infidèle :
Amours purs, croyances, tout
S'éteint... Soufflez la chandelle.
Vous soupirez, et pourquoi?
        Riez vite,
        Ma petite :
Vous soupirez, et pourquoi?
Riez vite, et baisez-moi.



LES CONTES

ORPHELIN, sous un ciel avare,
Radcliffe m'a donné son lait;
Puis de la reine de Navarre
Je devins amant et varlet.
Schehrazade est ma favorite,
Et, la nuit, rimeur ennuyé,
        Sur ma petite
        Couche d'ermite
        Quand je m'agite,
        Si par pitié
La sultane entrait chez moi, vite
Elle en obtiendrait la moitié.

Je préfère un conte en novembre
Aux doux murmures du printemps.
Bons amis qui peuplez ma chambre,
Parlez donc, j'écoute et j'attends :
Tombant des tréteaux de la foire,
Ou glissant du sopha des cours,
  Que votre histoire
  Soit blanche ou noire,
  Chante la gloire
  Ou les amours,
Vieil enfant, je promets d'y croire :
Contez, amis, contez toujours.

En tremblant voilà qu'un beau page
A sa dame écrit ses douleurs;
Il écrit, et sur chaque page
Répand moins de vers que de pleurs.
Pauvre Arthur ! son teint frais se plombe;
Mais en roucoulant sous les tours,
  Tendre colombe,
  Quand il succombe,
  Un baiser tombe
  Sur ses yeux lourds;
Ce baiser l'enlève à la tombe...
— Contez, amis, contez toujours.

Pèlerin, dans l'hôtellerie,
Vois : de sang les draps sont tachés;
Aux trous de la tapisserie

Vois les yeux des brigands cachés.
Hélas! suffoqué par la crainte,
Contre eux il sanglote : « Au secours! »
        Mais minuit tinte!...
        De leur atteinte,
        O Vierge sainte,
        Sauvez ses jours!
— Rallumons notre lampe éteinte,
Mes amis, et contez toujours.

Qui babille en cet oratoire?
Ce sont les nymphes d'un couvent, —
Long chapelet aux grains d'ivoire
Que dévide un moine fervent;
Le jour, en chaire il moralise;
Mais, sans bruit, au déclin des jours,
        Hors de l'église
        Il catéchise
        Quelque Héloïse
        En jupons courts...
— Un instant, que j'embrasse Élise,
Mes amis, et contez toujours.

Ou bien, histoires plus charmantes,
Épanchons nos cœurs, et parlons
De nos sœurs et de nos amantes;
Parlons de cheveux noirs ou blonds.
Doux secrets que le monde ignore,
Allez, partez : les murs sont sourds.

En vain l'aurore,
Qui vient d'éclore,
Brille et veut clore
Nos longs discours :
Jusqu'à la nuit contons encore,
Jusqu'à demain contons toujours.





L'OISEAU QUE J'ATTENDS

ROMANCE

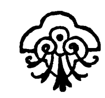
Les beaux soleils morts vont renaître,
Et voici déjà mille oiseaux
Pendant leur nid à la fenêtre,
Peuplant les bois, rasant les eaux.
Tous les matins, un doux bruit d'ailes
Me réveille, et j'espère... Hélas!
A mes carreaux noirs d'hirondelles
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ambition me fut connue
Quand je vis l'aigle au large vol,
Un jour, contempler de la nue
Les insectes poudreux du sol;
Je vois à la tempête noire
L'aigle encor livrer des combats;
Je le vois sans rêver la gloire :
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Voici le rossignol, qui cueille
Un brin d'herbe pour se nourrir,
Puis se cache au bois sous la feuille
Pour chanter un jour, et mourir :
Il chante l'amour... Ironie!
Oiseau moqueur, chante plus bas;
Et qu'ai-je besoin d'harmonie?
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Plus loin, le martinet des grèves,
Sur un beau lac d'azur et d'or,
Comme un poète sur ses rêves,
Se berce, voltige et s'endort.
Dors et vole à ta fantaisie,
Heureux frère; devant mes pas,
Moi, j'ai vu fuir la poésie:
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Arrive enfin, je t'en supplie,
Noir messager dont Dieu se sert;
Corbeau qui, sur les pas d'Élie,
Émiettais du pain au désert,
Portant la part que Dieu m'a faite,
Arrive, il est temps... Mais, hélas!
Mort sans doute avec le prophète,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.





LES CLOCHES

PAR ma fenêtre s'est enfuie
L'Illusion, et pour jamais !
Doux rêves, adieu : je m'ennuie
Au son des cloches que j'aimais.
D'interpréter leur babillage,
Poète, à seize ans j'eus le don.
Pour fêter le saint du village,
Les cloches disaient : — Allons donc !
Arrivez donc !
Arrivez donc !
Arrivez donc !

Mais je suis peu dévot, et même
Il me souvient d'avoir osé
Faire un gai repas en carême,
Repas d'amis bien arrosé.
Hommes de Dieu, point de reproches :
Il excuse un jour d'abandon ;
Puis... c'était la faute des cloches
Qui nous répétaient : — Allons donc !
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc !
Grisez-vous donc !

Quand je donnai mon cœur à celle
Qui n'en veut plus, et l'a toujours,
Le tocsin même et la crécelle
Parlaient aux vents de nos amours.
A l'ombre des bois, sur la mousse,
Rêvant mieux que sur l'édredon,
Nous entendions, de leur voix douce,
Les cloches nous dire : — Allons donc !
Aimez-vous donc !
Aimez-vous donc !
Aimez-vous donc !

Puis j'arrivai, jeune et plein d'âme,
Dans la grand'ville en pèlerin.
Le *Te Deum* de Notre-Dame
Alors berçait un souverain ;

Mais à fêter sa bienvenue
Quand on fatiguait le bourdon,
J'espérais, moi; car, dans la nue,
L'airain grommelait : — Allons donc!
Armez-vous donc!
Armez-vous donc!
Armez-vous donc!

Pour moi tes cloches, pauvre France,
N'ont plus un langage aussi clair;
D'amour, de gloire et d'espérance,
Pour moi, rien ne parle dans l'air.
Je n'entends, comme tout le monde,
Qu'un éternel drelin dindon.
Que la République vous fonde!
Cloches bavardes, allons donc!
Taisez-vous donc!
Taisez-vous donc!
Taisez-vous donc!





LES VOLEURS

DAME Justice a fait merveille ! »
Disais-je, croyant voir un jour
Douze voleurs, libres la veille,
Bâiller captifs devant la cour.
« Avant que l'écriteau d'usage
A leur pilori soit collé,
Lavater sur leur plat visage
Lirait déjà qu'ils ont volé.

« Cet homme au front chauve, à l'œil terne,
Est un usurier bien connu ;
Le passant qui dans sa caverne
Entre affamé, sort demi-nu.
Au front d'airain, au cœur de roche,
Il rit du pauvre désolé,
L'infâme ! et, jusque dans ma poche,
Il a volé, volé, volé.

« Ce petit drôle, qui regarde
Les poches du voisin souvent,
(Monsieur Guillaume, prenez garde !)
C'est Patelin toujours vivant.
Pour orner le drap qu'il dérobe
L'autre jour même il a collé
Un ruban rouge sur sa robe...
Il a volé, volé, volé.

« Voilà des fournisseurs d'armée :
Lorsque aux pieds d'un vainqueur tremblant
La France tombait, renfermée
Vivante dans un linceul blanc,
Ces alchimistes, pêle-mêle,
Autour du soldat immolé,
Soufflaient de l'or dans la gamelle :
Ils ont volé, volé, volé.

« Salut au baron de Vormspire !
Littérateur, *blagueur,* voleur,
Sur le Parnasse, dès l'Empire,
Il a fait métier d'oiseleur.
Méfiez-vous, s'il vous accueille,
Frères ! tout poème envolé
S'est pris l'aile à son portefeuille :
Il a volé, volé, volé. »

Mais, las ! l'erreur était complète :
Mon voisin Prudhomme l'expert,
Où je croyais voir la sellette,
M'indiqua les jurés au pair ;
Et tous ces voleurs, qu'entre mille
Au bagne on eût dits racolés,
Y jetaient un gueux sans asile
Pour de l'air et du pain volés !





MONSIEUR PAILLARD

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.

« Adieu, père de la commune, »
Dit le Bossuet du moment ;
Mais au défunt gardant rancune,
Le pauvre peuple dit gaîment :

Et flon, flon, etc.

Traitant la misère en vassale,
Premier magistrat du canton,
Aux pauvresses, de sa main sale,
Monseigneur prenait le menton.

Et flon, flon, etc.

Lui volaient-elles noix ou pomme,
Sous le pommier, sous le noyer,
A l'instant même le digne homme
Les jetait bas pour se payer.

Et flon, flon, etc.

Fredonnant de sa voix de chantre,
Flânait-il dans quelque dessein,
Ses breloques sur son gros ventre
Alentour sonnaient le tocsin.

Et flon, flon, etc.

Jacques, défends-lui bien ta porte,
De peur qu'au logis, en tremblant,
Ta femme, cet hiver, n'apporte
De l'infamie et du pain blanc.

Et flon, flon, etc.

A la vertu la mieux armée,
L'or en main, portant des défis,
Il tente la mère affamée
Auprès du berceau de son fils.

Et flon, flon, etc.

Puis quand il a, sans rien débattre,
Payé son triomphe insolent,
Il se dit, fier comme Henri quatre :
« Tudieu, je suis un vert-galant! »

Et flon, flon, etc.

Et le curé le canonise;
Il me damnerait, moi, Gros-Jean;
Mais comme au b....., à l'église
Il en aura pour son argent.

Et flon, flon, flon, miserere,
Monsieur Paillard est enterré.





LA CONFESSION

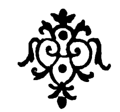
Quoi! tu l'as dit, plus d'amours à ta suite!
Quoi! tu voudrais, t'effeuillant sous la croix,
Rose, ma Rose, égayer un jésuite,
De tes péchés, un peu des miens, je crois!
Ah! pèche encor, pécheresse gentille;
Et si nos cœurs de quelque ennui sont lourds,
Couple fervent, l'un à l'autre sans grille
Confessons-nous, confessons-nous toujours.

eunes beautés, avec les hirondelles
Quand vous voyez les sylphes accourir,
Lorsque au doux bruit de leurs battements d'ailes
Vous vous sentez défaillir et mourir,
Pas n'est besoin, contre un charme éphémère,
Du beau curé ni de ses beaux discours :
Cœurs de seize ans, au cœur de votre mère
Confessez-vous, confessez-vous toujours.

Mais, tôt ou tard, l'hymen, l'hymen despote
A vos beaux yeux enseignera les pleurs,
. . . .
. . . .
Qu'en suppliant alors Trilby s'arrête,
Un soir d'orage, au coin de votre feu,
Grondez bien bas..., puis, après la tempête,
Confessez-vous, confessez-vous à Dieu.

Vous qui marchez pieds nus, et, sur la route,
Dans le ruisseau trempez votre pain noir;
Vous qui chantez sans que la dame écoute,
Là-bas, penchée au balcon du manoir;
Vous qui rêvez amour, gloire, chimère,
Puis, au réveil, le cœur battant d'effroi,
Les bras tendus, vous écriez : « Ma mère !... »
Confessez-vous, confessez-vous à moi.

Mainte blessure à l'ami le plus tendre
Souvent échappe et saigne à l'abandon;
Souvent pour l'homme il serait doux d'entendre
Au nom de Dieu sonner le mot pardon;
Mais la soutane a balayé la fange,
Mais le péché frétille par-dessous.
Quand tu verras tomber du ciel un ange,
Avertis-moi, Rose, et confessons-nous;
Vite, à ses pieds, vite confessons-nous.





FABLE

« Que je suis bien sous mon ciel de cristal !
A me nourrir la terre est épuisée ;
A moi chaleur et lumière et rosée :
Certes, je suis un noble végétal ! »
Ainsi parlait maint cornichon sous verre.
Le jardinier passe, et, d'un ton sévère,
A ces vantards dit : « Taisez-vous, mes fils :
Un coup de vent peut briser votre cloche ;
Vous mûrissez, et le bocal approche ;
Encore un jour, et vous serez confits. »

Hélas ! hélas ! philosophe, astronome,
D'un ciel étroit coiffés, quand nous marchons,
Fiers et clamant : « L'homme est tout, gloire à l'homme ! »
Dieu tonne et dit : « Taisez-vous, cornichons ! »





SOYEZ BÉNIE

Je soupirais, triste et malade :
« Que sont devenus le fuseau,
Et le baiser et la ballade
Qui m'endormaient dans mon berceau ? »
Mes pleurs coulaient... lorsqu'une enchanteresse
Me dit : « Enfant, verse-les dans mon sein. »
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Donne une mère à l'orphelin !

Je répétais : « Du moins que n'ai-je
Ton bras pour guide et pour appui,
Frère qu'en un linceul de neige
Le vent du nord berce aujourd'hui !... »
Mais, tout à coup, une chaste caresse
Sur mon front pâle essuya le chagrin :
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Donne une sœur à l'orphelin !

En vain, ardent à me poursuivre,
Le destin flétrit mes beaux jours ;
De tous les bonheurs je m'enivre,
Car j'aime de tous les amours.
L'astre charmant levé sur ma jeunesse
Promet encor d'échauffer mon déclin :
Soyez bénie, ô vous dont la tendresse
Est le trésor de l'orphelin !





SUR LA MORT

D'UNE COUSINE DE SEPT ANS

Hélas! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas! si j'avais su!...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce;
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans!

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfums et d'amour;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille,
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas! si j'avais su!



L'ENFANT MAUDIT

CONTE

A MON JEUNE AMI PAUL B***

AUTREFOIS dans Bagdad, la ville des merveilles,
Grandissait Abdallah, fils du scheikh El-Modi,
Que les derviches et les vieilles,
Dont ses propos moqueurs échauffaient les oreilles,
Nommaient dans leur colère Abdallah-le-Maudit.
Il n'avait, orphelin, ni mère ni sœur tendre,

Hélas ! pour l'enchaîner doucement au devoir,
Pour payer son travail par les baisers du soir,
Ou punir sa paresse en les faisant attendre.
Une mère, une sœur, c'est le premier des biens :
Vous le savez, enfants..., et moi, je m'en souviens !

Passe encor s'il n'eût fait qu'agacer par derrière
Le derviche immobile en son culte fervent
Et lui tirer la barbe, ou bourrer de poussière
La pipe du soldat qui dormait en plein vent;
Mais gourmand et voleur !... oui, j'ai lu dans l'histoire
Qu'il aimait un peu trop la figue et le raisin
Du voisin;
Fécond en malins tours, il y mettait sa gloire,
Et cadis, marchands, bateleurs,
Dit-on, se méfiaient de lui les jours de foire
Plus que des *quarante voleurs !*

Las enfin d'en gémir, à sa folle conduite
Un vieil oncle l'abandonna;
D'Abdallah-le-Maudit chacun se détourna;
Le bruit seul de ses pas mettait les jeux en fuite.
Il réfléchit alors : la voix qu'il étouffait,
Cette compagne intérieure
Qui chante de joie ou qui pleure,
Suivant qu'on a bien ou mal fait,
La Conscience en lui gronda, juge implacable.

Alors dans le désert un saint homme vivait
D'aumône et d'eau, n'ayant que le roc pour chevet,
Et, pleine de pardons, quand sa main vénérable
Les répandait sur un coupable,
A l'arrêt inspiré toujours Dieu souscrivait :
« Il me pardonnera sans doute,
S'il pardonne au remords, » dit l'enfant, et voilà
Au milieu du désert ses petits pieds en route. —

Le désert est bien grand! Dieu conduise Abdallah!
Le désert est bien grand, et presque infranchissable :
C'est un champ de poussière et de feu ; rien n'y croît,
Ni mûres ni bluets, enfants, et l'on n'y voit
Que du soleil et que du sable.
Tantôt d'un rocher caverneux,
Aux pieds du voyageur égaré dans l'espace,
Un boa sort, fouettant la terre de ses nœuds ;
Tantôt c'est un lion qui passe,
Calme et superbe, avec de la chair vive aux dents,
Et de gros yeux pareils à des charbons ardents.

A travers le soleil et les vents et l'orage,
Notre pénitent va, n'ayant pour tout fardeau
Qu'un gâteau de maïs, un bâton de voyage,
Et, pendante au côté, sa gourde pleine d'eau.

Mais voilà qu'au désert un cri mourant l'implore :
C'était un pauvre chien qui, sur le sable ardent,

Dévoré par la soif, hurlait en le mordant.
La route à parcourir était bien longue encore;
Sa gourde résonnait à moitié vide : eh bien!
Il en épuisa l'eau dans la gueule du chien;
Et le chien bondissant, tout joyeux de renaître,
Dit par une caresse : « Abdallah, sois mon maître. »

Il marche, il marche encor, puis s'arrête, voyant
Son nouveau compagnon trembler en aboyant :
Un serpent au soleil se dressait sur sa queue,
Le serpent-roi, celui qu'on appelle Devin;
Et, sous les mille éclairs de son écaille bleue,
Un oiseau fasciné se débattait en vain.
Notre héros s'élance, invoque le Prophète,
Et, fort de sa pitié, fort du secours divin,
Frappe à coups redoublés le monstre sur la tête.
Le Devin se tordit sur le sable et siffla,
Puis mourut aux pieds d'Abdallah.

Le vainqueur dans son sein met l'oiseau, sa conquête,
Et le baise, endormi sur ce mol oreiller,
Doucement, doucement, de peur de l'éveiller.

Le voilà parvenu devant la grotte sainte,
Enfin!... et sur le seuil il hésite, n'osant,
Lui coupable et poudreux, profaner cette enceinte;
Mais, ô surprise! aux pieds du vieillard imposant
Quand le Maudit courbait la tête,

Le chien qui le suivait à la porte gratta,
L'oiseau battit de l'aile au réveil et chanta;
Et le saint comprit tout, car il était prophète.
Sur le front du pécheur alors il étendit
Ses deux mains tremblantes, et dit :

« Levez-vous, Abdallah. Dieu pardonne et vous aime;
En paix avec le ciel, en paix avec vous-même,
Allez : vous n'êtes plus Abdallah-le-Maudit.
Pour que Dieu le bénisse, un enfant doit soumettre
Ses caprices mutins aux volontés d'un maître;
Il doit n'être gourmand, espiègle ni moqueur;
Mais sur les vertus les plus hautes
Ce qui l'emporte, et peut racheter bien des fautes,
Ne l'oubliez jamais, enfant, c'est un bon cœur! »





LES SIGNES DE CROIX

LA-BAS, là-bas, dans la forêt bretonne,
Un vieux château pend au flanc d'un rocher;
Là des enfers le chœur danse et détonne,
Les pèlerins n'osent en approcher.
Sur le manoir
Volent en cercle noir
Mille oiseaux de malheur...
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand'peur!

D'un châtelain arborant la bannière,
Satan triomphe en ce séjour de mort.
La jeune Iseult languit sa prisonnière :
« Tu céderas, dit-il, ou, par la mor... ! »
Par le saint nom
Elle a juré que non;
Il bondit de fureur...
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Fort à propos un cor d'ivoire sonne :
C'est Enguerrand, le vaillant paladin;
Mais en champ clos Satan ne craint personne.
La fleur des preux va périr, quand soudain
Iseult lui dit :
« Signe-toi, le Maudit
Faiblira de terreur... »
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Il s'est signé trois fois, trois cris d'alarme
Ont frappé l'air, et Satan s'est enfui.
« De nos exploits, dit le preux qu'on désarme,
Grâce à l'amour, payons-nous aujourd'hui. »
Il dit; mais, las !
Le héros est bien las,
La vierge est dans sa fleur...
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Il traite un peu sa grand'dame en fillette,
Puis tout à coup se lève, au désespoir :
« Du diable soit le noueur d'aiguillette !
Il m'a charmé : damoiselle, au revoir ! »
Mais, restant coi,
Iseult dit : « Signe-toi,
Mon doux maître et seigneur... »
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

A cette voix dont il connaît l'empire,
Il obéit, se signe, et fait si bien,
Que douze fois la colombe soupire :
« Honneur, amour au chevalier chrétien ! »
Et douze fois
L'écho joyeux des bois
Répète : « Amour, honneur... »
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Oui, j'ai grand'peur que ce récit n'éveille
En certain lieu des regrets superflus :
Si ma chanson, Rose, vous émerveille,
Si, prenant goût aux exploits des élus,
Vous vous flattez
De les voir imités
Par moi, pauvre pécheur,
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !



UN QUART D'HEURE

DE DÉVOTION

Vous demandez, amis, comment s'est échappée
De ma plume profane une sainte épopée ?
Écoutez : l'âme en deuil, et la tristesse au front,
Un soir, je visitai Saint-Étienne-du-Mont.

A cette heure sacrée, heure où la nuit commence,
Quelques rares chrétiens peuplent seuls l'ombre imm
C'est l'enfant à la bouche encor blanche de lait,
Qui dans ses doigts vermeils égrène un chapelet,
Et semble demander, dans sa fraîche prière,
Un souris fraternel aux chérubins de pierre ;

La pâle mère en deuil, devant un crucifix,
Au vainqueur de la mort redemandant son fils;
Le vieillard qui, mourant, de ses lourdes sandales,
Comme pour dire: « Ouvrez! » heurte aux funèbres dalles,
Et, prêt à s'endormir de son dernier sommeil,
Aux pieds de Jésus-Christ s'étend comme au soleil...
Mais plus souvent, hélas! c'est l'artiste profane
Contemplant aux piliers l'acanthe qui se fane,
Admirant des couleurs sur la toile où revit
Le fait miraculeux qu'un siècle expiré vit,
Époussetant de l'œil chaque peinture usée,
Et du seuil à la nef parcourant un musée.
Au milieu des autels qui s'écroulent partout,
L'autel païen des arts est seul resté debout.

Et, la rougeur au front, je l'avoûrai moi-même,
Qui suspens à la croix l'ex-voto d'un poème,
Dans le temple, au hasard, j'aventurais mes pas,
Et j'effleurais l'autel et je ne priais pas.

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais, aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes
Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes.
Complice des docteurs et des pharisiens,
J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens.
Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,

Arrachant une croix à la coupole veuve,
Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol,
De loin sur les manteaux je veillais comme Saul.
Mais, de vagues remords assailli de bonne heure :
« Où puiser, ai-je dit, la paix intérieure ?
Où marcher dans la nuit, sans étoiles aux cieux
Et sans guide ici-bas ? Enfants insoucieux,
Les uns, pour ne rien voir des hommes ni des choses,
Abaissent sur leur front leurs couronnes de roses ;
D'autres, en proclamant l'idole Liberté,
Sous le glaive légal tombent avec fierté,
Et promettent, mourants, de leur voix fatidique,
Au Teutatès moderne un culte druidique ;
Ou, soufflant la terreur sur l'Église et l'État,
Tonnent, bruyants échos, autour de l'apostat
Qui, disciple du Christ, au front sanglant du maître
Posa le bonnet rouge, avec ses mains de prêtre.
Combien de jeunes cœurs que le doute rongea !
Combien de jeunes fronts qu'il sillonne déjà !
Le doute aussi m'accable, hélas ! et j'y succombe :
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur le flot du désert égarant son essor ;
Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor... »

Ces mille souvenirs couraient dans ma mémoire ;
Et je balbutiai : « Seigneur, faites-moi croire ! »
Quand soudain sur mon front passa ce vent glacé
Qui sur le front de Job autrefois a passé.
Le vent d'hiver pleura sous le parvis sonore,

Et soudain je sentis que je gardais encore
Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé.

Cependant mon genou, fléchi par la prière,
Se heurta contre un livre oublié sur la pierre,
Et la secrète voix qui parle aux cœurs élus
Murmura dans le mien : « Prends et lis, » et je lus,
Je lus avec amour ces quatre chants sublimes,
Dont l'auteur s'est voilé de quatre pseudonymes,
Mais où sur chaque mot le poète à dessein
Imprima son génie à défaut de son seing,
Page de vérité, qu'à sa ligne dernière
Le Golgotha tremblant sabla de sa poussière.
Quand je me relevai plus léger de remords,
Comme au dedans de moi, c'était fête au dehors :
La vitre occidentale, allumant sa rosace,
D'une langue de feu m'illumina la face;
Les deux blancs chérubins, levant leur front courbé,
Avec plus de ferveur prièrent au jubé;
Et l'orgue, s'éveillant sous un doigt invisible,
D'un long et doux murmure emplit la nef paisible.
Et je versai des pleurs, et, reconquis à Dieu,
Au tombeau de Racine alors je fis un vœu.

Ce vœu, je l'accomplis en écrivant ces pages.
Les temps étaient passés des saints pèlerinages :
Je ne pouvais aller, courbé sous le bourdon,
Boire au Jourdain captif le céleste pardon ;

Au rivage où fleurit la parole divine
Ma muse ira du moins. Pars, muse pèlerine !
Conduite à Bethléem par l'étoile des Rois,
Au Gloria des cieux mêle ta douce voix ;
Rallume l'âtre éteint de Marthe et de Marie ;
Consulte le Voyant au puits de Samarie,
Et, fidèle au gibet de ton Dieu méconnu,
Sous le sang rédempteur prosterne ton front nu,
Puis, malgré l'incrédule et ses bruits de risée,
Relève fièrement ta tête baptisée.

Dieu bénira mes chants ; sur les autels divers
Puisqu'on sème des fleurs, on peut jeter des vers.
Depuis le temps antique où vibrait à tes fêtes
La harpe de David et des anciens prophètes,
N'est-ce pas, ô Seigneur, un encens précieux
Que l'encens du poète ? et les anges des cieux
Ne se courbaient-ils pas, avides, pour entendre
Jean Racine toucher son luth pieux et tendre,
Quand il eut pour le cloître abandonné les cours
Et dans ton amour pur éteint tous ses amours ?
Et puis mon grain d'encens, qui sait ? fera peut-être
Pétiller l'urne éteinte entre les mains du prêtre.

J'ai dans mes souvenirs un fabliau bien vieux
Dont, au bruit de la mer et des vents pluvieux,
Mon aïeule bretonne, à la voix sibylline,
Berçait pendant la nuit mon enfance orpheline :
— Un jour, Dieu sait pourquoi, l'élément nourricier

Qui prodigue la vie à ce limon grossier,
Le feu, manqua dans l'air; la nature vivante
Tressaillit tout à coup de froid et d'épouvante.
Les oiseaux, qu'un vent noir chassait en tourbillons,
Désertaient effarés les bois et les vallons.
Plus cruels de terreur, dans l'atmosphère humide,
Les vautours se battaient. Le rossignol timide
Dit sa chanson de mort, et, lorsqu'elle finit,
Se cacha résigné, la tête dans son nid.
Fatigué d'un long vol, l'oiseau porte-tonnerre
Replia sa grande aile et dormit dans son aire.
Seul pour sauver le monde agonisant déjà,
Le petit roitelet voltigea, voltigea
Jusqu'au sommet des cieux; mais, couvert d'étincelles,
A l'élément conquis il se brûla les ailes,
Et, dans les bois chantant pour le bénir en chœur,
Le Prométhée obscur tomba mort et vainqueur. —

Que je succombe ou non à l'œuvre expiatoire,
A celui qui m'inspire, à Dieu *louange et gloire !*
Quand la brise du soir en passant à travers
L'orgue du marécage, aux mille tuyaux verts,
En pousse vers le ciel une plainte touchante,
Voyageur, ne dis pas : « Gloire au roseau qui chante ! »
Mais, le foulant aux pieds, dis : « Gloire au Dieu vivant
Qui féconde la boue et qui commande au vent ! »



LE CHANT DES ANGES

ROMANCE

A fêter la Vierge suprême,
Là-haut, chaque ange est invité;
Et mon ange gardien lui-même
Dès l'aurore, hélas! m'a quitté.
Bel ange, à la Reine céleste
Porte ton bouquet, moi, je reste;
La reine de mon cœur est là,
Et, pour célébrer ses louanges,
J'emprunte le refrain des anges:
— Ave, Maria, ave, Maria.

Je lui coûtai, petit encore,
Petit comme l'enfant Jésus,
Bien des alarmes qu'on ignore,
Bien des pleurs que Dieu seul a vus.
Chassant l'insecte qui bourdonne,
Combien de fois, douce madone,
Près de ma couche elle veilla !
Aussi, pour chanter ses louanges
J'emprunte le refrain des anges :
— Ave, Maria, ave, Maria.

Au front de la sainte que j'aime,
Hélas ! j'aurais voulu poser
Des étoiles pour diadème...
Je n'y peux mettre qu'un baiser.
Mais espérance, ô ma patronne !
J'ose rêver pour ta couronne
Quelques lauriers..., et jusque-là,
A tes pieds chantant tes louanges,
Je veux redire avec les anges :
— Ave, Maria, ave, Maria.





LE BAPTÊME

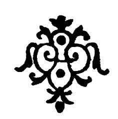
JE méditais une ode, ou pis peut-être,
Quand tout à coup grand bruit dans le quartier:
« A l'entre-sol un garçon vient de naître;
Notre portière accouche d'un portier! »
Ornant de fleurs ses langes un peu sales,
Je l'ai vu beau, beau comme un fils de roi,
Pleurer au bruit des cloches baptismales:
« Dors, mon enfant, rien n'a sonné pour toi.

« A ton baptême un curé bon apôtre,
Quelques voisins, quelques brocs de vin vieux,
Cela suffit : te voilà, comme un autre,
Co-héritier du royaume des cieux.
Convive ailleurs d'un plus friand baptême,
Si quelque saint, gras martyr de la foi,
Bénit tout haut, puis murmure : « Anathème ! »
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas sur toi.

« Tu n'as point vu la robe et la finance
Crier : « Bravo ! » lorsque tu vagissais ;
Tu n'as point eu, comme un Enfant de France,
A digérer maint discours peu français.
Pour premiers bruits le monde à ton oreille
N'a point jeté des paroles sans foi.
Près d'un berceau si la trahison veille,
Dors, mon enfant, dors, ce n'est pas chez toi.

« Dors, fils du pauvre : on dit qu'il est une heure
Lente à passer sur les fronts criminels ;
Le fils du riche alors s'éveille et pleure
Au bruit que font les remords paternels.
Lorsque minuit descend plaintif des dômes,
En secouant leur linceul et l'effroi,
On dit qu'au Louvre il revient des fantômes :
Dors, mon enfant, Dieu seul entre chez toi.

« A l'hôpital, sur le champ de bataille,
Chair à scalpel, chair à canon, partout
Tu souffriras, et lorsque sur la paille
Tu dormiras, la Faim crira : « Debout ! »
Tu seras peuple, enfin ; mais bon courage !
Souffrir, gémir, c'est la commune loi.
Sur un palais j'entends gronder l'orage :
Dors, mon enfant, il glissera sur toi. »





A MES CHANSONS

Au Val Bénit, partez, fils de ma muse!
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

Lisant Rousseau qu'aiment tous les poètes,
Là j'ai coulé peu de jours bien remplis;
Mais sans remords j'ai quitté mes Charmettes;
L'air en est pur, ma pervenche est un lis.

Oh! quel bonheur de revêtir la brume
Sur le coteau comme un linceul flottant,
Et de chercher à l'horizon qui fume,
Là-bas, là-bas, le toit qu'on aime tant;

Et de poursuivre aux champs, aux bois, sans terme,
Un papillon, un rêve, un feu follet,
Sûr de trouver, de retour à la ferme,
Un doux accueil, du pain blanc et du lait!

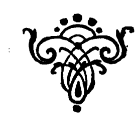
Avec le pâtre au ravin j'allais boire.
M'inspirant là, pauvre et gai, j'y vécus;
Fontaine aux vers, quel conte dérisoire
T'a fait nommer la fontaine aux écus?

Je n'eus jamais ce qu'a la boulangère;
Mais quand l'amour me caressait alors,
S'il étreignait une bourse légère,
Il sentait battre un cœur plein de trésors.

Trésors perdus! la semence divine
Que j'étalais, vaniteux possesseur,
S'est envolée, et rien n'a pris racine,
Et cependant je vous disais : « Ma sœur,

« Un beau laurier sur votre front d'ivoire
Remplacera la rose des buissons. »
Je le disais, et mon rêve de gloire
A, *comme tout*, fini par des chansons.

Au Val Bénit, partez, fils de ma muse!
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »





PREMIERS VERS

POÉSIES INÉDITES — POÉSIES POSTHUMES

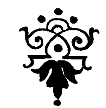


CHANSON

(1822)

CONNAISSEZ-VOUS Monsieur l'abbé,
Savant depuis A jusqu'à B?
A rimer il s'amuse;
Eh bien!
La mémoire est sa muse...
Vous m'entendez bien.

Ses discours *ab hoc et ab hac*
Enchantent Monsieur de Cosnac;
Un sot dit la satire,
Eh bien!
Voit plus sot qui l'admire...
Vous m'entendez bien.





SUR

LA MALADIE DE M. SASSINOT

DIRECTEUR

DU PETIT SÉMINAIRE DE MEAUX

L'ABÎME du malheur s'entr'ouvre sous nos pas.
Referme-le, grand Dieu, ne nous y plonge pas !
S'il faut une victime à ta juste colère,
Je suis prêt à mourir pour sauver notre père.
Tu voulais le frapper, mais arrête un moment ;
Daigne m'immoler seul à ton ressentiment.
Quoi donc ! tu punirais ton ministre fidèle,
Lui qui pour ta grandeur est enflammé de zèle ?

Laisse-le vivre encore; hélas! s'il n'était plus,
Qui pourrait nous frayer le sentier des vertus?
Qui saurait, comme lui, de tes livres sublimes
Imprimer dans nos cœurs les divines maximes?
Qui pourrait en deux mots y faire chaque jour
Croître de plus en plus le feu de ton amour?
Daigne être enfin touché de ma persévérance;
Au nom de Jésus-Christ, j'implore ta clémence.





SUR

LA MORT DE M. SASSINOT

MES yeux sont dessillés et je vois sans nuage,
Je vois l'Être suprême à qui tout rend hommage,
Je le vois sur un trône élevé dans les cieux;
Toujours l'écho puissant des célestes portiques
Retentit de cantiques
Chantés en son honneur par tous les bienheureux.

Environné de feux, de gloire et de lumière,
Ce Dieu voit à ses pieds les princes de la terre:
Il lit dans leur pensée, il punit leurs forfaits.
Du juste qu'on opprime embrassant la défense,
Il couvre l'innocence
D'un bras qui du méchant veut repousser les traits.

Mais quel est ce mortel qui, comme un autre Élie,
Prend un rapide essor vers la sainte patrie?
Oh! quel char radieux et quelle majesté!
Des brûlants séraphins j'aperçois la phalange
Guidant le nouvel ange
Au céleste séjour de la félicité.

C'est Sassinot! Quel jour de joie et d'allégresse!
O bardes, que vos chants le célèbrent sans cesse;
Adressez-lui vos vœux, habitants d'ici-bas.
Et vous, jeunes enfants, vous à qui ce bon père
Vient d'ouvrir la carrière,
Ne pleurez plus sur lui, mais marchez sur ses pas.





UN CONSEIL

DULMAS, écoute enfin la raison qui t'éclaire,
Cesse enfin de nourrir un espoir téméraire :
Ainsi que toi, mon fils, j'eus la démangeaison
D'offenser le public, la rime et la raison ;
Comme toi, bel esprit, au sortir du collège,
Ma sotte vanité saisit le privilège
Qu'usurpent trop souvent les auteurs de nos jours,
De parler sans rien dire et de parler toujours.

Amoureux de la gloire, et surtout de moi-même,
Traînant à mes côtés l'ennui d'un beau poème,
Je quêtais à la ronde un sourire flatteur;
Copiste ingénieux, adroit compilateur,
J'enfilais de grands mots bien durs et bien sonores;
Je parlais de soleils, d'étoiles et d'aurores;
J'imitai ***, et mon style éclatant
Fit bâiller tout le monde..., excepté moi pourtant.
Je dédaignai bientôt la robe paternelle;
Brûlant de conquérir une palme immortelle,
Je m'élance au théâtre où l'orgueil me promet
Une place éminente à côté de Soumet.
Je pense voir déjà mon talent poétique
S'élever radieux au trône académique;
Je triomphe en espoir, je rêve... Mais bientôt
Vingt sifflets goguenards m'éveillent en sursaut:
L'infortune souvent est bonne à quelque chose;
Abjurant et la gloire et les vers et la prose,
Depuis ce triste instant, j'ai su borner mes vœux
A vivre loin du Pinde, ignoré, mais heureux.

Que mon exemple au moins t'apprenne à fuir l'orage,
Ou, sur les mêmes flots, crains le même naufrage.
Combien d'autres malheurs je pourrais te citer!
Les bâtards de Schlegel ont beau ressusciter;
Les Marivaux du jour, que l'intérêt assemble,
En vain marchent de pair et cabalent ensemble.
Ils trompent quelquefois nos regards indulgents,
Mais l'erreur passe vite et les goûts sont changeants.

L *** aujourd'hui se fait à peine lire ;
Il a beau nous vanter son génie et sa lyre,
Il a beau conspuer la Bible dans ses vers :
Le public, juste enfin, les abandonne aux vers.
Inhumés par les soins d'une saine critique,
Ses livres vont dormir au fond d'une boutique.
Hélas ! bien des auteurs, comme lui boursouflés,
Ne vivent un moment que pour être sifflés ;
On court après la gloire, et la gloire infidèle,
Quand on croit l'attraper, s'envole à tire d'aile ;
On veut monter bien haut, mais on roule bien bas ;
La montagne est glissante, et le bruit des faux pas,
Réveillant chaque jour les échos du Parnasse,
Avertit les Cotins du sort qui les menace :
Ils tombent l'un sur l'autre, et les sifflets railleurs
Vous répètent sans cesse : « Avis aux rimailleurs. »





A L'OCCASION

DU PASSAGE DE CHARLES X

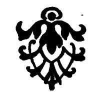
A PROVINS

(1828)

GRAND Roi, daigne accorder un sourire à mon zèle.
Toi qui sur tous les arts as fait pleuvoir tes dons,
Le mien rend la gloire immortelle;
C'est le plus utile aux Bourbons.

Par l'aspect d'un bon Roi dont la France s'honore,
Déjà Provins s'est ennobli;
Aujourd'hui, plus heureux encore,
Il voit le même jour Henri quatre et Sully.

Partout, au nom du Roi, l'enthousiasme brille,
Et les cœurs volent sur ses pas ;
Il a beau changer de climats,
Il est toujours dans sa famille.





LA CROIX D'HONNEUR

(1828)

Air : *Halte là ! la garde royale est là !*

QUELLE profusion rare
La cour étale à présent !
Henri n'était qu'un avare
Près d'un Roi si bienfaisant.
Sur des provinces entières
A grands flots on voit tomber
Des croix et des tabatières...
Il suffit de se courber.
Quel bonheur ! *(Bis.)*
J'obtiendrai le croix d'honneur !

Vous riez, amis... Silence!
Eh quoi! ne savez-vous pas
Que pour certaine Excellence
J'ai fait des vers assez plats?
Or, c'est bien la moindre chose
Qu'une médaille du Roi,
Quand plus d'un flatteur en prose
Déjà s'en pare avant moi.
        Quel bonheur! *(Bis.)*
J'obtiendrai la croix d'honneur!

Le public en vain se moque
De l'auteur d'un madrigal,
Des héros de notre époque
Je pourrai marcher l'égal;
Si, fier de ses longs services,
Un vétéran me bravait,
Qu'il montre ses cicatrices,
Je montrerai mon brevet.
        Quel bonheur! *(Bis.)*
J'obtiendrai la croix d'honneur!

Quand sur des têtes serviles
Tous les Rois sèment leurs dons,
Que de Français turcophiles
Sont chamarrés de cordons,

A qui, par reconnaissance,
Le Grand Seigneur devrait bien,
Pour le salut de la France,
Envoyer aussi le sien.
Quel bonheur! *(Bis.)*
J'obtiendrai la croix d'honneur!





A DES JEUNES GENS

QUI AVAIENT DÉSIGNÉ OUTRAGEUSEMENT

M. B*** DANS UN LIEU PUBLIC

Point d'injure ! silence autour du vieillard blême,
Dernier représentant de l'époque problème.
Les aînés sont tous morts ; nous qui les comprenons,
Amis, la haine est là, défendons bien leurs noms.





A M. LEBRUN

(1829)

Nymphes de mon pays, déités bocagères,
Donnez un libre essor à vos danses légères,
Et, dédaignant les fleurs du vallon maternel,
Couronnez vos cheveux d'un laurier solennel.
Lebrun vient embellir nos bords par sa présence;
Dans les foyers témoins des jeux de son enfance,
Dans les bois confidents de ses premiers plaisirs,
Lebrun vient parmi nous chercher des souvenirs.

Lebrun ! toujours ce nom fut aimé de la Gloire ;
La Peinture l'envie aux Filles de Mémoire,
Et dans leur temple un jour nous le verrons encor
Pour la seconde fois écrit en lettres d'or.

Oui, sublime Écouchard, lorsque ta tête illustre
Se courbe sous le poids de son quinzième lustre,
C'est en vain que le temps refroidit ton ardeur ;
Sans trembler pour les arts dont tu fais la splendeur,
Tu peux, avec Rousseau, t'asseoir dans l'Élysée :
Son luth nous reste encore, et la France abusée,
Croyant te reconnaître à ses nobles refrains,
Ne s'apercevra pas qu'il a changé de mains.
Il se ranime encore à la voix des trompettes ;
Le siècle des héros est celui des poètes :
Qu'un grand homme paraisse, et pour orner son front
Autour de lui bientôt les palmes fleuriront.
Victoire ! Liberté ! ces mots pleins d'harmonie,
Dès l'enfance, ô Lebrun, bercèrent ton génie.
Prenant soudain l'essor comme l'aigle français,
Il marqua tous ses pas par de nouveaux succès,
Et suivit tour à tour dans sa course rapide
Les traces de Pindare et celles d'Euripide.
Si tu peins les malheurs et les crimes des rois,
Quel spectacle terrible et touchant à la fois
Enchante les esprits de la foule attentive !
Quand, loin de son cachot, une reine captive
Vient un moment sourire à la clarté du jour,
Lorsque par des accents de douleur et d'amour

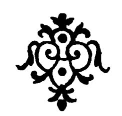
Elle fait ses adieux, et, mourant jeune encore,
Parmi ses meurtriers voit l'ingrat qu'elle adore,
On voudrait applaudir, mais le bruit des bravos
Est sans cesse étouffé par celui des sanglots.
Si des temps plus voisins rappellent ta pensée,
A flatter le malheur si ta muse empressée
Console dans l'exil Napoléon mourant,
La Gloire qui le pleure, à ta voix accourant,
Partage sur vos fronts sa couronne immortelle.
Quand on la chante ainsi, n'est-on pas digne d'elle?
Prêtre des demi-Dieux, sur leur berceau sacré
Tu t'enivras de l'air qu'ils avaient respiré.
Dans la Grèce encor belle, au sein de l'esclavage,
Quand tu poursuis le cours d'un long pèlerinage,
Chacun de ses débris réclame ton encens.
Le pâtre montagnard, au bruit de tes accents,
Frappé d'un saint respect, s'incline vers la terre
Et croit se prosterner devant l'ombre d'Homère.
Ne laisse pas languir ton luth mélodieux.
Entouré d'une foule et d'un bruit odieux,
A Paris vainement tu poursuis tes pensées,
Qui d'objets en objets s'égarent dispersées.
Ah! reviens parmi nous. Aux lares paternels
Reviens des doctes sœurs confier les autels.
L'automne fugitive à ton aspect s'arrête
Et les derniers beaux jours vont briller sur ta tête.
Lebrun, prends tes pinceaux, prépare tes couleurs.
C'est ici qu'au milieu des gazons et des fleurs
La muse bucolique avec plaisir se joue.

Oh! qu'il plaît à mon cœur, le Cygne de Mantoue,
Lorsque de son pays les souvenirs touchants
D'une douce tristesse embellissent ses chants!
Regarde autour de toi ces temples, ces tourelles,
Cet écho qui répond aux voix des pastourelles.
Dans la même campagne où les clairons guerriers
Faisaient bondir les preux sur leurs blancs destriers,
Et ces débris couverts d'une mousse sauvage,
Et ces saules pleureurs dont le pâle feuillage
Se livre en soupirant aux caresses des eaux,
Tout semble répéter : « Lebrun, prends tes pinceaux.
Des guerriers qu'au cercueil Provins a vus descendre
Viens fouler parmi nous la poétique cendre,
Viens : l'inspiration, amante des cyprès,
A l'âme du poète y parle de plus près,
Et tu croiras encore, au milieu des décombres,
De nos gais troubadours voir folâtrer les ombres. »

Dans ces lieux enchanteurs moi-même que de fois
J'ai troublé de tes vers le silence des bois!
C'est là qu'en bégayant l'*Ode à la Grande Armée,*
J'ai senti, jeune encor, dans mon âme enflammée
Naître la passion de la gloire et des arts.
Si le Dieu qui t'inspire avait, de ses regards,
Laissé tomber sur moi quelque faible étincelle,
Pour me frayer la route où mon penchant m'appelle;
Si la fortune au moins..., mais elle a, pour toujours,
Dans un état obscur enseveli mes jours.

Ainsi, brûlant en vain de franchir la barrière,
Je regarde ton char voler dans la carrière,
Et je sens malgré moi le bruit de tes succès
Réveiller mes désirs..., hélas ! et mes regrets.
Tel l'oiseau prisonnier, qui rêve dans sa cage
Aux plaisirs, aux amours, aux concerts du bocage,
A travers ses barreaux voit d'un œil envieux
Philomèle en chantant s'élever dans les cieux.

S'il ne m'est pas permis de toucher à ta lyre,
Je puis du moins te voir, je puis du moins te lire.
Inconnu dans les flots de tes admirateurs,
Je puis à ta couronne ajouter quelques fleurs.
Qu'au passage des grands le vulgaire s'empresse,
Et qu'il aille en triomphe étaler sa bassesse ;
Mon encens roturier leur serait importun :
Je le garde au Génie et je l'offre à Lebrun.





ÉPITRE

AU GÉNÉRAL LA FAYETTE

(Provins, 31 octobre 1829)

Est-il vrai? La Fayette, après ce long voyage,
Sans cesse ralenti par un nouvel hommage,
Convié par l'amour à nos banquets obscurs,
Fait passer aujourd'hui son triomphe en nos murs!
Des fleurs que l'on jetait naguère à la puissance,
Citoyens, couronnez la gloire qui s'avance.
Le siècle des héros a commencé par lui,
Et, le dernier de tous, il le ferme aujourd'hui.

Lorsque, prête à jaillir, une brûlante lave
Bouillonnait et grondait sous la patrie esclave,
Le nom de La Fayette, illustré dans le camp,
Fut le premier éclair échappé du volcan.

Armé pour s'affranchir d'un pouvoir tyrannique,
L'Américain tombait sous le fer britannique :
A la voix de ce peuple expirant sans secours,
Il s'indigne et, fuyant les voluptés des cours,
Va porter au combat un front encore humide
Des baisers et des pleurs d'une épouse timide.
Et depuis, aux vertus instruit par Washington,
Ressuscitant pour nous le héros de Boston,
Lorsque la Liberté fleurit au Nouveau Monde,
Il nous en apporta la semence féconde;
Il prévoyait qu'un jour la plante d'outre-mer
Saurait nous consoler d'un premier fruit amer.

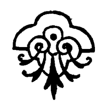
Tour à tour accueilli, rejeté par la foule,
Quels tableaux différents son histoire déroule!
Ici, le peuple entier qu'a défendu sa voix
L'élève dans ses bras comme sur un pavois;
Plus loin, dans le sénat où siégea la puissance,
En face d'elle-même accusant la licence,
Calme à travers les flots d'un parti criminel,
Il subit la menace et le nom de Cromwell,
Ou, couvrant le malheur d'un glaive tutélaire,
Dispute une victime au lion populaire...
Hélas! de ses tyrans le Français délivré,

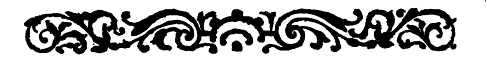
Par la voix des flatteurs à son tour enivré,
S'égare dans le crime, et La Fayette abdique,
Pour ne point la souiller, sa couronne civique.
Sacrifice inouï ! Le soldat, sans effort,
Au signal de l'honneur peut embrasser la mort,
Et l'orateur, bravant la tribune orageuse,
Élever pour le peuple une voix courageuse;
Mais perdre son amour pour le mieux mériter,
Combattre son erreur au lieu de la flatter,
Lorsque dans son abîme en aveugle il se jette, —
Ah ! voilà l'héroïsme et voilà La Fayette !
Comme un malade en proie au délire brûlant,
Que l'art désespéré n'aborde qu'en tremblant,
Il voit périr la France, il subit ses injures,
Il s'expose à ses coups pour guérir ses blessures,
Et devant l'ostracisme il fuit loin de nos bords,
Emportant des regrets, mais non pas des remords.
Quand des lâches suivaient la bannière ennemie,
Il accepta des fers plutôt que l'infamie.
Les despotes, dont l'or payait la trahison,
Pour cet hôte nouveau n'eurent qu'une prison;
Mais que de fleurs alors célébraient sa louange !
Une femme, semblable à la veuve du Gange,
Importunant les rois, obtint à leurs genoux
De s'enfermer vivante au tombeau d'un époux;
Et lui, le front paisible et l'âme résignée,
Souriait à la voix de l'Europe indignée,
Qui, plaignant son malheur, maudissant ses bourreaux,
Lui jetait des lauriers à travers ses barreaux.

Enfin, il a vu fuir les jours de la souffrance,
L'amour de l'étranger le dispute à la France;
Comme le sol natal, le sol qu'il défendit,
Pour couronner son front, de palmes reverdit. —
Alors les nations, curieux auditoire,
Applaudissaient de loin cette scène de gloire,
Et la France captive oubliant ses revers,
Belle de ses enfants aux yeux de l'univers.

Attentive à ses pas, en vain l'hydre aux sept têtes
Mêle des sifflements au tumulte des fêtes,
Et d'une faction les organes impurs
Lui lancent chaque jour des blasphèmes obscurs,
Esclaves insolents dont la clameur frivole
Poussait encor le char qui monte au Capitole :
Des droits qu'a défendus son bras victorieux
Il gardera toujours le dépôt glorieux.
Les ans de leurs frimas n'ont pas touché son âme;
Comme elle; sa parole est encore de flamme,
Et sur la jeune France elle a l'autorité
De l'histoire, qui parle à la postérité.
Autour de ce drapeau, sacré par sa vieillesse,
Le citoyen français se rallîra sans cesse;
Dans l'urne électorale il jettera toujours
Ce nom béni du peuple et blasphémé des cours.
Ce nom, comme un tocsin, de présages sinistres
Troublera le sommeil des coupables ministres :
Fantômes qui, semant la terreur autour d'eux,
Entre le Prince et nous se sont dressés... hideux!

Et si, pour déployer un nouvel incendie,
Quelque trame infernale était encore ourdie,
Si le pouvoir jaloux brisait aux pieds des rois
L'égide qu'un roi même étendit sur nos droits,
Dans l'enceinte déserte où tonnait l'éloquence
S'il voulait ramener un éternel silence,
S'il enlevait la digue au torrent des abus,...
Pour nourrir ces faux dieux, avides de tributs,
Français, refusez tous de nouveaux sacrifices;
Conspirez sans terreur: les lois sont vos complices.
Devant la Liberté que son glaive outragea
Un despote héroïque a succombé déjà,
Et nous verrons ces nains, dont l'orgueil ridicule
Menace de franchir les colonnes d'Hercule,
Sous leur pouvoir d'un jour écrasés avant nous,
Tomber, et satisfaire à la France en courroux.





LES DEUX LA FAYETTE

(1829)

Air : *Avec les jeux dans le village.*

I

LE SOLDAT

Bons villageois, quel est le maître
Du château qui paraît là-bas?

LE VILLAGEOIS

La Fayette...

LE SOLDAT

Dieu! c'est peut-être
Le chef dont j'ai suivi les pas?

LE VILLAGEOIS

Non, non ! Il sourit à nos fêtes,
Sans envier d'autres honneurs ;
Et, s'il fit jamais des conquêtes,
C'est parmi nous, c'est dans les cœurs.

2

LE SOLDAT

Ce n'est donc pas l'homme célèbre
Qui, jeune encor, vit autrefois
Son nom, comme un tocsin funèbre,
Gronder sur la tête des rois ?

LE VILLAGEOIS

Qu'à votre héros Dieu pardonne !
Le nôtre est ami de la paix.
Peut-il faire trembler personne ?
Il n'est armé que de bienfaits.

3

LE SOLDAT

A la lueur de la mitraille
Quand son épée, auprès de moi,
Brillait sur le champ de bataille,
Combien il inspirait d'effroi !

LE VILLAGEOIS

Que l'autre inspire de tendresse
Lorsque, sur ses genoux tremblants,
L'enfance implore une caresse
Et joue avec ses cheveux blancs !

4

LE SOLDAT

Le feu, pour embraser la France,
S'échappe-t-il de l'encensoir,
On le nomme, et dans sa souffrance
Le peuple encor sourit d'espoir.

LE VILLAGEOIS

Si les plaintes de la disette
Troublent la paix de ces beaux lieux,
Le villageois chez La Fayette
Entre en pleurant et sort joyeux.

5

LE SOLDAT

Nos soldats, que l'ivresse excite,
Choisissent toujours ce beau nom,
En chantant la Gloire proscrite,
Pour le refrain de la chanson.

LE VILLAGEOIS

Du repos et de la prière
Quand le jour solennel a lui,
Lorsque nous prions pour un père,
L'orphelin fait des vœux pour lui.

LE SOLDAT

Eh bien, à ces deux La Fayette,
Ami, rendons le même honneur;
Buvez au chef que je regrette,
Je bois à votre bienfaiteur.
Ils mériteraient que l'histoire
Les couronnât d'un lustre égal,
Et dans le sentier de la gloire
Chacun d'eux n'a qu'un seul rival.





LA SIMONETTE

Air : *Du bastringue.*

AMIS, félicitez-moi vite :
De par le Roi, j'ai du mérite.
Vite, amis, félicitez-moi :
Je suis décoré par le Roi.

Il a fait preuve de lumière,
Ce prince à qui l'on n'en croit guère,
Lorsque sa faveur a cherché
Un mérite si bien caché.

L'esprit, les talents, l'éloquence
Sont une épidémie en France;
Mais ce choléra, Dieu merci!
Ne m'a pas atteint jusqu'ici.

En vain l'on éclate en murmures;
Aux croix, comme aux sous-préfectures,
J'avais un droit d'hérédité:
Vive la légitimité!

Financiers, fonctionnaires,
Quand nous avons fait nos affaires,
Nous daignons tous, de père en fils,
Faire un peu celles du pays.

La Saint-Charles est abrogée,
La Saint-Philippe est négligée,
Bientôt à Provins ce sera
La Saint-Simon qu'on fêtera.

Nous plaignons le sort des provinces
En feu pour le choix de leurs princes,
Notre dévoûment appartient
A chacun d'eux quand son tour vient.

Si chez nous d'Orléans s'arrête,
Pour le bercer nous tenons prête
La même calèche où jadis
On a promené Charles dix.

Prions Dieu qu'un grognard sévère
Ne vienne pas, comme à mon frère,
Me dire en public : « Halte là !
Où diable as-tu gagné cela ? »





LA POUDRETTE

Air : *Halte là!* etc.

Chaque jour on nous répète
Que deux choix nous sont offerts :
Monsieur Thiers ou la poudrette,
La poudrette ou monsieur Thiers.
Un instant mon cœur balance,
Mais enfin j'entends raison :
L'un n'empeste que la France,
L'autre infecte ma maison.
        Fi donc, pouah !
Va pour Thiers, vive le Roâ !

Je ris tout bas du système.
J'aime assez la liberté,
J'aime la France, mais j'aime
Par-dessus tout la santé;
Et, bien que, par caractère,
Je fronde un peu les abus,
J'ai moins peur du ministère
Que du choléra-morbus.
Fi donc, pouah!
Va pour Thiers, vive le Roâ!

Nos Aristarque à sa perte
Poussent la France, et je sais
Qu'à la tribune, Salverte
Pense et parle en bon Français.
Sa parole m'est connue,
Mais il faut bien qu'avant peu,
Bon gré, mal gré, j'éternue
Mon vote au juste-milieu.
Fi donc, pouah!
Va pour Thiers, vive le Roâ!

Votre parole est suspecte;
La tiendrez-vous, Monseigneur?
Ah! d'une voisine infecte
Sauvez-nous, pour votre honneur.

Le vent qui sur mon visage
Y soufflait un de ces jours,
Me fit baiser une page
De votre dernier discours.
Fi donc, pouah !
Va pour Thiers, vive le Roâ !





VERSION DE *LA POUDRETTE*

D'APRÈS UN AUTOGRAPHE DE MOREAU

APPARTENANT A M. J. MICHELIN

Du marché la clause est nette,
Deux choix nous sont offerts :
Monsieur Thiers ou la poudrette,
La poudrette ou monsieur Thiers.
Plus d'un électeur balance ;
Quant à moi, j'entends raison :
L'un n'est fatal qu'à la France,
L'autre infecte ma maison.
Fi donc, pouah !
Va pour Thiers, vive le Rouah !

Certains soufflets au système
En secret m'ont enchanté,
Car j'aime l'honneur, mais j'aime
Par-dessus tout la santé;
Et, bien que, par caractère,
Je fronde un peu les abus,
J'ai moins peur du ministère
Que du choléra-morbus.
Fi donc, etc.

Poussant l'État à sa perte,
Quand mons Thiers arrondit ses ...
Ses périodes, Salverte
Agit et parle en français.
Mais en vain sa voix connue
Réclame, il faut qu'avant peu,
Bon gré, mal gré, j'éternue
Mon vote au juste-milieu.
Fi donc, etc.

Du marché la clause est nette;
Mais pas d'oubli, Monseigneur,
Sauvez-nous de la poudrette,
Sauvez-nous, pour votre honneur.
Le vent qui sur mon visage
Y soufflait un de ces jours,

Me fit baiser une page
De votre dernier discours.
Fi donc, pouah!
Va pour Thiers, vive le Rouah!





UNE VOIX EN FRANCE

Réponse à M. Berthaud, auteur d'*Une Voix dans Paris*

(1834)

LAS de jeter de loin des paroles de guerre
Aux Tyrans de Juillet, qui ne s'en doutaient guère,
D'enfouir à Lyon tes destins inconnus
Et de prêcher sans fruit la révolte aux canuts,
Poète ambitieux, tu viens des bords du Rhône,
Comme un épouvantail, surgir au pied du trône.
J'entends les factions battre des mains en chœur.
L'Homme Rouge à Paris, c'est la gangrène au cœur!
Tu crois marcher ainsi de victoire en victoire,

Mais tremble qu'un jury, ton dernier auditoire,
Enchaînant ta fureur que tu nommes vertu,
Ne te fasse un jour taire où Destigny s'est tu!
Sur l'abîme béant quel vertige t'attire?
D'où te vient cette soif des honneurs du martyre?
Est-ce orgueil en délire ou fanatisme ardent?
Je ne te connais pas, jeune homme, et cependant,
Sans demander secours à l'art divinatoire,
Je pourrais cœur à cœur te dire ton histoire.
De ton obscurité quand le poids te lassait,
Quand tu rêvais la gloire, un étendard passait,
Tu t'enrôlas... ; depuis, tu chantes, pour lui plaire,
A ton parti haineux, des hymnes de colère,
Vivant anachronisme! Hélas! cent ans plus tôt
Si les dieux t'avaient dit : « Nais, tu seras Berthaud, »
Ton étoile eût brillé dans la pléiade obscure
Des littérateurs nains, grands hommes du *Mercure*,
Qui leur édifiait un apanage égal,
Fondé sur un couplet ou sur un madrigal.
Les petits vers sont morts, nous parlons chiffre et prose.
Pradel n'est que Pradel, Cabet est quelque chose.
Dans le boudoir natal, les quatrains parfumés,
Comme dans un tombeau, pourrissent inhumés.
Mais le scandale au moins, dans ce siècle vandale,
Est toujours à la mode, et tu fais du scandale;
Et tu jettes un cri de plus dans les cent voix
Qui bourdonnent autour du trône et du pavois.

Sais-tu, beau ménestrel arrivé de province,

Pour quel sabbat d'enfer ton luth s'accorde et grince,
Chez quels auditeurs sourds tu quêtes un patron,
A quelles sales mains tu présentes le tronc?
Vois ces hommes obscurs que Juillet fit éclore :
Blasphémateurs ingrats du soleil tricolore,
Ces courtisans d'hier, dont le pas familier
A de chaque antichambre ébranlé l'escalier;
Ces laquais sans emploi qui poussent dans l'ornière
Le char qui les a tous cahotés par derrière;
Pareils à ce géant qu'Hercule terrassait,
Qui se relevait fort du sol qu'il embrassait!
Balayés du salon où leur foule se rue,
Ils reviennent tribuns en tombant dans la rue.
Quand leur parole aux clubs retentit : écoutez!
Quel zèle pour le peuple et pour ses libertés!
Vainement la faveur les choisirait pour cibles :
Comme leur Dieu symbole ils sont *incorruptibles,*
Ils marcheraient pieds nus sur les croix et sur l'or;
Mais voyez : leurs genoux sont tout poudreux encor.
Sais-tu bien où tes coups s'égarent, quel est l'homme
Que ta satire frappe et que le fronton nomme?
C'est le magistrat fort qui tient depuis longtemps
Sous son regard de feu les partis palpitants,
Et que Périer, aux jours de l'émeute éternelle,
A placé devant eux comme une sentinelle;
Périer qu'ils ont, vivant, harcelé de leurs bruits,
Qui marcha le front haut dans l'orage, et depuis,
Glissant de notre ciel comme un astre qui tombe,
S'est fait contre la haine un rempart de sa tombe.

Pour son noble tuteur le jour de gloire a lui,
Et Gisquet à son tour le voit poindre pour lui.
Sifflez, il n'entend pas; son cœur, qu'il interroge,
Répond en traduisant chaque injure en éloge.
Tes blasphèmes impurs ont monté jusqu'au Roi,
Et tu n'as pas rougi... Mais que t'importe, à toi,
Le sacre de Juillet, le laurier de Jemmapes?
On t'a montré du doigt ta victime, tu frappes
Et ne pèses jamais, spadassin effronté,
Les coups que tu portas, mais l'or qui t'est compté.

L'autre jour, en voyant ton œuvre littéraire,
Éclose toute fraîche aux vitres du libraire,
Comme une courtisane aux gestes agaçants,
En parure coquette attirer les passants,
J'ai pensé que ton vers chaud et plein d'amertume
Donnait à Némésis une fille posthume;
Sur la foi des journaux qui l'avaient déclaré,
Je maudissais d'avance un génie égaré :
« Malheur aux innocents que ta satire fouette,
Soupirai-je, et malheur à toi, jeune poète!
Car tu te frapperas la poitrine, en voyant
Les pleurs qu'aura coûtés ton rire foudroyant,
Si ta satire en feu (ce qu'à l'enfer ne plaise!)
Aidait à rallumer l'ardent quatre-vingt-treize;
Si l'émeute en drapeaux promenait tes écrits
Et rédigeait sur eux sa liste de proscrits;
Si la foule, traînant de sa main justicière
Autant de corps que toi de noms dans la poussière,

Un jour, comme un bravo, te jetait, en passant,
Ce que tu demandais pour la reine : du sang;
Tu frémirais en vain, poète, il faudrait boire,
En grimaçant d'horreur, ton calice de gloire,
Céder au bras de fer qui te pousse en avant,
Et moissonner l'orage où tu semas le vent... »
Mais je t'ai lu, Berthaud, je l'avoue à ma honte,
Et je respire enfin d'une alarme trop prompte :
Apollon soit loué! le pamphlet n'est pas chaud;
Où manquait la raison, le talent fit défaut.
Nulle muse d'enfer cette fois n'est venue
Réchauffer et parer l'injure froide et nue;
Le lauréat des clubs n'est pas poète, non,
Car il ne suffit pas, pour conquérir ce nom,
D'emprunter au public de banales pensées,
Que l'on rend au public en phrases cadencées;
De tourmenter des vers maigres, boiteux, hideux,
Et, comme des forçats, se traînant deux à deux.
C'était peu d'insulter les rois dans vos libelles,
Ardents républicains; vos attaques rebelles
Montent plus haut encore, et blessent dans ses droits
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois!
Dès qu'aux amis des lois une épigramme crue,
Dès qu'une calomnie a poussé dans la rue,
Un journal affamé la cueille en sa primeur,
Puis son dédain la jette en pâture au rimeur,
Et le public, séduit par la métamorphose,
Souvent accepte en vers ce qu'il sifflait en prose.
Ainsi, tardif écho des cris injurieux,

Tu nous parles encor d'assommeurs furieux;
En style boursouflé tu dis que la police
Aux mains des égorgeurs tend une main complice.
Qui donc montra Paris à tes yeux fascinés?
Où ton pied heurta-t-il des corps assassinés?
Quel mirage odieux t'égare et *te révèle*
Des pavés teints de sang et des blocs de cervelle?
Chaque aurore, dis-tu, vient trahir dans Paris
Les stigmates d'un meurtre! Enfant, aurais-tu pris
Pour un corps moribond l'homme ivre qui se traîne,
Et pour des flots de sang des taches de Surène?
Vers un siècle maudit sommes-nous ramenés,
Et les truands, dans l'ombre, errent-ils déchaînés?
S'il te faut, à tout prix, de l'horreur et des crimes,
Interroge l'histoire, antidate tes rimes,
Et, leur prêtant d'un mot le sens qui leur manquait,
Adresse à Cardillac ta satire à Gisquet.
Les Castor et Pollux de la littérature
N'ont fait que préluder à leur gloire future,
Dit-on; l'un a tenté la carrière, et demain
Tous deux vont y bondir en se donnant la main.
Et nous aussi, debout sur le char satirique,
Nous combattrons à deux comme un couple homérique.
Entre les deux partis nous ferons, en marchant,
Flamboyer notre glaive et son double tranchant;
Au Parnasse français, si la révolte bouge,
Nous courrons déchirer son drapeau blanc ou rouge.
Comme vous enchaînés et frères, c'est à nous,

Satiriques jumeaux, de répondre à vos coups.
Riez, chantez, hurlez; loyaux et sans alarmes,
Nous vous laissons le choix du terrain et des armes.
Courage donc! la foule, à ce tournoi piquant,
Sera grande, et la France est là, juge du camp!





LES CROIX D'HONNEUR

NOUVELLE VERSION

Vieux chevaliers sans reproche et sans peur,
En rougissant, cachez vos croix d'honneur.

De quel éclat il brillait sous le feu,
Cet astre pur, aujourd'hui dérisoire,
Quand, pour parer un uniforme bleu,
Il s'échappait des mains de l'Homme-Gloire !

Cet astre pur, à l'armée, au forum,
Lançait toujours ses rayons au plus digne;
Pour le soldat, Dieu, sur ce labarum,
Avait écrit : Tu vaincras par ce signe.

A ce trésor que son sang achetait,
Le mutilé, sans plainte et sans murmure,
Tendait gaîment le bras qui lui restait
Et de laurier parfumait sa blessure.

Oui, cachez-les, brisez-les, car j'ai vu
Dans les pouvoirs en faire une livrée;
J'ai vu des cœurs qui n'ont jamais battu,
S'enfler d'orgueil sous l'étoile sacrée.

Cloire à Guizot! Tartuffe, qu'on sifflait,
Pour se sauver, embrasse sa doctrine,
Et le saint homme, au lieu d'un chapelet,
Pend aujourd'hui la croix à sa poitrine.

Pour décorer ses fidèles bourreaux,
L'ordre public, dont le drapeau l'emporte,
A découpé le bonnet en lambeaux
Qu'il arrachait à la Liberté morte.

Que dis-je? non : le peuple saura bien,
Vous séparant d'une ligue ennemie,
Au vil esclave, au soldat-citoyen,
Faire sa part de gloire et d'infamie.

ınte, à vous, brillants valets !
s les jours de la colère :
feu consume vos brevets,
ıs la foudre populaire.

ırriers sans reproche et sans peur,
ours, montrez vos croix d'honneur.





LA NUIT DE LA TOUSSAINT

ROMANCE

MARIE

I

MA porte, Julien, quel dommage!
S'ouvrit d'elle-même à tes pas;
C'est aux Saints qu'il faut rendre hommage;
Julien, les Amours n'en sont pas:

A ma patronne, à la vierge Marie
N'insultons pas quand le pénitent crie...

Une voix dans la rue.

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.

JULIEN

2

Au doux signal qu'Amour te donne
Toujours cédant, toujours tu crains;
Tu craignais hier ta Madone,
Tu crains aujourd'hui tous les Saints.

Plus de frayeur! et qu'importe, Marie,
A nos amours le pénitent qui crie...

Une voix dans la rue.

Réveillez-vous, gens qui dormez;
Priez Dieu pour les trépassés.

3

Tremblante dès qu'un rayon terne
Blanchit tes vitres un instant,
Tu prends pour l'aube la lanterne
Qui danse aux mains du pénitent.

Aimons encor; nous le pouvons, Marie;
Le jour est loin quand le pénitent crie...

Une voix dans la rue.

Réveillez-vous, gens qui dormez;
Priez Dieu pour les trépassés.

4

Tu crains ton vieil époux, Marie,
Quand le vent souffle au corridor;
De nos amours, je le parie,
Ce vent est complice, et l'endort.

Aimons toujours; sans l'éveiller, Marie,
La cloche tinte et le pénitent crie...

Une voix dans la rue.

Réveillez-vous, gens qui dormez;
Priez Dieu pour les trépassés.

5

L'amant part enfin, mais il tombe
Sous un poignard jaloux, hélas!
Et, sans rêver poignard ni tombe,
L'amante a fermé ses yeux las.

Réveille-toi : sous ton balcon, Marie,
Heurtant un mort, le vieux pénitent crie :

« Réveillez-vous, gens qui dormez;
Priez Dieu pour les trépassés! »

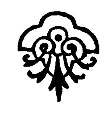




DERNIERS VERS DE MOREAU

Le chant, c'est la prière
La plus sainte du cœur.
En caressant la fleur
L'oiseau chante; et sur terre,
Écoutez..., pour le pauvre oubliant sa misère,
Le chant, c'est le bonheur.

Sur un berceau la mère
Module un doux accord
Pour l'enfant qui s'endort;
A l'âge où l'on espère
Il est des chants heureux !... comme à l'heure dernière
Il est un chant de mort.





NOTES



NOTES

Page 29. Pendant les fêtes de juillet 1832, Moreau aperçut aux Champs-Élysées la princesse Marie en calèche découverte et il écrivit au retour cette chanson. *(Note de Fourtier.)*

Page 32. Dans la première édition du *Myosotis,* au bas de cette poésie, qui est quelque peu différente de celle que nous publions selon le texte primitif du *Diogène,* Moreau avait donné la note suivante :

« Ce nom fatal vient se placer comme de lui-même sous les jeunes plumes qui tremblent en l'écrivant. L'auteur de la *Satire du dix-huitième siècle* est une gloire consacrée devant laquelle on s'agenouille en fermant les yeux. Pour quiconque ose les ouvrir, il est évident que Gilbert ne fut ni un Chatterton, ni un André Chénier, ni même un Malfilâtre; mais il dut à son agonie solitaire une magnifique inspiration, et

ses adieux à la vie, que tout le monde sait par cœur, suffiraient seuls, aujourd'hui qu'il a pris rang parmi les véritables poètes, pour faire taire à ses pieds tout reproche d'usurpation. — « H. MOREAU. »

Page 34. Il s'agit d'une invitation à la soirée du mariage de Mlle Berthier avec M. Curé qui devint président du Tribunal civil de Provins. *(Note de M. Rogeron.)*

Page 36. Le *Diogène* forme neuf numéros. Les quatre premiers ont été imprimés à Provins et les cinq autres à Paris. Hégésippe Moreau, en revenant à Provins, après les trois années si difficiles qu'il avait passées à Paris, avait fait jouer, le 3 avril 1833, un vaudeville dont le manuscrit a été perdu : *L'Amour à la hussarde.* La pièce était gaie, amusante, et réussit à merveille, raconte M. Lhuillier dans un petit livre sur *Hégésippe Moreau et son Diogène.* Attiré par le théâtre, Moreau ne se contenta pas d'être auteur : il voulut être un instant acteur dans la troupe qui avait joué son vaudeville, troupe de passage sous la direction de Théodore Chauloux. Quand, après avoir monté à Provins une comédie intitulée : *Shakespeare amoureux,* le 11 juillet 1833, ces acteurs donnèrent une représentation à Nogent-sur-Seine, Hégésippe Moreau remplit le rôle de Shakespeare. C'est là, dit M. Lhuillier, un détail absolument inédit, mais très authentique.

Page 42. Les autres éditions donnent comme titre : *Le Hameau incendié* (ÉLÉGIE).

Page 55. Le *Diogène* ne porte pas le titre : *L'Apparition.* Il n'a que la date : 6 août 1833.

Page 61. Les éditions du *Myosotis* portent le nom de M. C. Opoix. M. Lhuillier, dans le livre déjà cité, a donné les renseignements suivants : L'ancien conventionnel Opoix, qui s'était retiré entièrement de la politique depuis la Révolution, a publié une histoire de Provins. Il était âgé de quatre-vingt-neuf ans lorsque Moreau lui adressa ces vers. Une rue de Provins porte le nom d'Opoix. Le numéro du *Diogène*

où était cette pièce a été imprimé à Paris, chez Félix Locquin, rue Notre-Dame des Victoires, 16.

Page 68. Ce numéro du *Diogène* a été imprimé à Paris chez Félix Locquin.

Page 69, vers 20. Chardon, ancien vétérinaire, bibliothécaire de la ville.

Page 69, vers 20. Michelin, docteur.

Page 69, vers 20. Grabut, prêtre, principal du collège.

Page 70, vers 4. L'auteur est ouvrier imprimeur. *(Note d'Hégésippe Moreau.)*

Page 71, vers 20. Allusion à l'hémistiche : *Veuve de La Chapelle.* Voyez la préface de *Diogène. (Note de Moreau.)*
Dans la préface du *Diogène,* Moreau désignait la ville de Melun par ce vers :

La cité d'Amyot, veuve de Lachapelle.

M. Boby de La Chapelle (Moreau a orthographié ce nom de deux manières différentes) avait été préfet de Seine-et-Marne de 1830 à 1832.

Page 74. Ce numéro du *Diogène,* imprimé à Paris, chez Éverat, rue du Cadran, 16, porte en sous-titre : *Boutades cyniques.*

Page 79, vers 16. Tamerlan. *(Note de Moreau.)*

Page 82. Le *Diogène* ne porte pas de titre. Le nom même de *Diogène* a disparu. Il y a simplement Poésies, et la pièce est datée : Saint-Martin, novembre 1833. Le numéro a été imprimé chez Éverat.

Page 88. Ce neuvième et dernier numéro du *Diogène,* imprimé chez Éverat, ne porte plus aucun titre, pas même le mot Poésies. Deux grandes barres noires sont tracées sur le titre et le sous-titre. Reste simplement : Par H. Moreau, et le titre de la pièce. C'est à propos de cette poésie que Chateaubriand écrivait à Moreau : « Vous avez été touché

de la langue de feu. » La première édition du *Myosotis,* après avoir mutilé cette pièce comme elle avait mutilé tout le *Diogène,* donne ce titre : *A un enfant.*

Page 119. Armand Lebailly a eu entre les mains l'original de cette pièce de vers adressée à Alfred de Vigny. Moreau avait signé : H. Moreau, place Cambrai, hôtel du Calvados.

Page 122. Cette romance *La Fermière,* dont Moreau avait composé la musique, fut publiée par le *Petit Courrier des Dames* en décembre 1835.

Page 122. Madame Guérard, la fermière de Saint-Martin-Chennetron.

Page 125. Les femmes du monde, dans une de ces phases d'engouement où elles aiment à distraire leur ennui, avaient fait un succès de poète à l'assassin d'une vieille femme, Lacenaire, guillotiné en janvier 1836. Moreau protesta par cette pièce contre la vogue que l'on faisait à ce criminel.

Page 134. Ces couplets furent publiés, au mois de mars 1836, par le *Petit Courrier des Dames* sous le titre de *Médor* ou *Le petit Chien.*

Page 136, vers 1. L'hôtel Castellane.

Page 137. Publié par *Le Journal des Demoiselles* en mai 1836.

Page 138, vers 18. Je n'ai pour m'éclairer le soir que les yeux de mon chat. (LETTRE DU TASSE. *Note de l'édition de 1838.)*

Page 142. Mme Doudey-Dupré, imprimeur-libraire, qui, après avoir très bien accueilli Moreau, se brouilla avec lui. (Voir dans l'introduction la lettre du 18 août 1836.)

Page 147. Mme Emma Ferrand de Bordeaux, sa plus constante amie à Paris. H. Moreau l'appelait l'idole numéro 3. Sur l'original de cette pièce, il a ajouté, en marge : « Les idoles de mon Panthéon s'appellent Sophie et Louise. » *(N. Fourtier.)*

Page 149, vers 17. Dans la copie manuscrite de cette ode que Moreau adressa à Mme Guérard (24 juin 1836), cette strophe commence ainsi :

Tu m'as relevé de la fange
Dont mes faux pas m'avaient couvert.
Mon rameau suppliant se change
Devant ta porte en laurier vert.

(Note de Fourtier.)

Page 156, vers 5. Gisquet était préfet de police. Les lecteurs qui ont des curiosités intrépides de tout trouveront assez facilement un ouvrage intitulé : *Les Mémoires de M. Gisquet,* avec ce sous-titre naïf : écrits par lui-même. Peu de livres ont au même degré une exaltation de personnalité sans détour. M. Gisquet fait dès la première page cet aveu dénué d'artifice : « J'écris dans la vue de ma propre considération. »

Page 165. Cette chanson parut d'abord sous le titre : *L'Amour socratique.*

Page 166, vers 20. Il y avait comme troisième couplet dans la première version :

Que de Cupidons à l'enchère
Dans notre siècle criminel !
C'est en vain qu'on nous parle en chaire
De Gomorrhe et du feu du ciel ;
Je ne vois pas qu'il se rallume
Et déjà Paris est ancien.
Oh ! etc.

Page 171. Cette chanson a été publiée par la *Revue poétique* en 1837, ainsi que la suivante, *Surgite, Mortui.* Le directeur de la *Revue* disait en note : « Les deux chansons que nous offrons au public révèlent un des disciples les plus spirituels de notre immortel Béranger. Nous publierons plus tard des œuvres d'un genre plus sévère qui annoncent,

dans M. Moreau, l'accord d'un beau talent et d'une haute philosophie. » Dans la suite, on ne publia rien. *(Note d'Armand Lebailly.)*

Page 173, vers 1. La première version était ainsi :

Dieu ! je t'entends, ô Liberté !
Tu nous appelles
A des fêtes nouvelles.
Que ton beau chêne ensanglanté
Sur ma fosse au moins soit planté ;
Et, chantant et battant des ailes,
Un rossignol de feuille en feuille ira :
A ton réveil mon âme applaudira.

Page 231, vers 3. Moreau se donne comme frère un soldat mort en Russie, mais il n'a jamais eu de frère. Comme il souffrait cruellement de sa situation fausse d'enfant naturel, il voulait se composer une famille dans ses vers.

Page 234. Ce petit conte fut publié sous le titre d'*Abdallah le Maudit* dans le premier volume du *Journal des Enfants* (1837). *(Note de Fourtier.)*

Page 250. Moreau était à l'hôpital de la Charité quand le canon qui tonnait de loin sur le berceau du comte de Paris lui inspira *Le Baptême. (Note de Fourtier.)*

Page 259. En 1822, M. de Cosnac, évêque de Meaux, était venu au séminaire d'Avon. Des félicitations en vers latins et en vers français lui furent adressées par deux abbés de la maison. Hégésippe Moreau, qui avait onze ans, fit alors sa première chanson. Elle a été publiée pour la première fois par M. Octave Lacroix dans une édition précédée d'une notice biographique par Sainte-Marie Marcotte et d'un portrait littéraire par Sainte-Beuve. Vers la même époque Moreau fit les deux pièces qui suivent sur la maladie et la mort de M. Sassinot, directeur du petit séminaire de Meaux.

Page 268. Ce sont les quatrains faits pour un transparent de l'imprimerie Lebeau. La pièce *Vive le Roi ! Vive*

berté! fut la revanche de Moreau pour ces mauvais vers de commande. (Voir l'*Introduction*, placée en tête du volume de prose.)

Page 270. Moreau fit cette chanson à l'occasion d'une croix d'honneur que Charles X avait donnée à M. Gervais, maire de Provins. Moreau regretta ensuite ce mouvement d'humeur contre un homme qui l'obligea.

Page 273. M. Boby de la Chapelle.

Page 274. Cette ode remonte à 1829 : elle était restée en manuscrit. Nous en devons la première publication à M. F. Bourquelot, l'un des biographes de Moreau. (Feuille de Provins, 10 juin 1854.) *(Note de Fourtier.)*

Page 284. Cette chanson paraît se rapporter au même voyage de La Fayette à Provins. *(Note de Fourtier.)*

Le cinquième couplet n'a pas été donné dans l'édition publiée par M. Octave Lacroix. M. Fourtier avait le manuscrit qui contient ce couplet.

Page 288. Cette pièce a été inspirée par le même sentiment d'impatience que la pièce sur la croix d'honneur. Il s'agissait de M. Simon, sous-préfet de Provins en 1830, qui venait d'être décoré.

Page 291. *La Poudrette* avait été composée par Moreau à l'époque où M. Thiers se présentait à la députation du cinquième arrondissement. Des mauvaises odeurs arrivaient sur Paris, lorsque soufflait certain vent. Les électeurs du cinquième arrondissement demandaient que l'on déplaçât le dépôt d'immondices, situé alors à Montfaucon.

Page 294. En marge, Moreau a inscrit la note suivante : « Mettre Th... pour Thiers et Sal... pour Salverte, ou plutôt ne pas insérer cette pièce. »

Page 298. Moreau avait fait paraître cette pièce sous le nom de Bertin, et elle avait été imprimée par un petit libraire de la rue de la Michodière, qui s'appelait Ed. Maërte. C'est cette pièce dont il est question dans la lettre de Moreau à Mme Guérard le 7 janvier 1834, quand Moreau s'appelait

lui-même, avec un mélange de dégoût et de colère : Poète lauréat de la Police. (Voir l'*Introduction*.)

Page 307. Cette romance a été publiée dans le petit livre de M. Lhuillier. M. Alfred Bovet possède l'original. On ne trouve ces vers dans aucune édition précédente.

Page 310. Vers datés du lit de douleur de H. Moreau. (*Revue anecdotique*, 1er mai 1867.)



TABLE



TABLE